ÉDUCATION ANTÉRIEURE

INFLUENCES MATERNELLES

Paris. — Typ. de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

ÉDUCATION ANTÉRIEURE

INFLUENCES MATERNELLES

PENDANT LA GESTATION

SUR LES

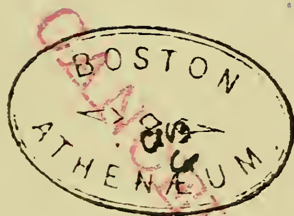
PRÉDISPOSITIONS MORALES ET INTELLECTUELLES

DES ENFANTS

PAR M. DE FRARIÈRE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

C'est un charmant volume qu'on mettra désormais dans la corbeille des jeunes mariées.
HIPPOLYTE LUCAS



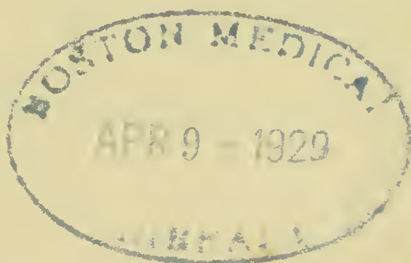
PARIS

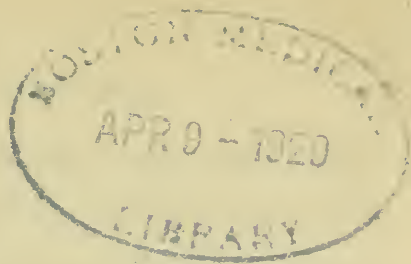
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1862


BOSTON MEDICAL
APR 9 - 1929
LIBRARY



IDÉE

DE

L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE

AUX LECTEURS

Lorsqu'une idée se présente avec un caractère d'utilité réelle ; que son développement laisse entrevoir les plus heureuses conséquences sur l'avenir de l'humanité ; que la parfaite connaissance de cette idée ne peut conduire à aucune fâcheuse déception, mais

doit au contraire nous apprendre à éviter une partie des misères qui frappent souvent les familles les plus opulentes, comme les plus pauvres, ne serait-ce point manquer à la fois de générosité et de courage que de l'abandonner, parce qu'elle a été l'objet de quelques attaques irréfléchies, de railleries insipides, et jugée, en un mot, avec une légèreté qui fait peu d'honneur à certains critiques tout imbus de vieux préjugés?

Oui, ce serait une lâcheté de se retirer devant ces opinions toujours hésitantes pour le bien, et cependant toujours prêtes à nier ce qu'elles ne connaissent pas; devant ces critiques ayant constamment à la bouche ou sous leur plume les mots pompeux de progrès, de civilisation, de perfectibilité de l'intelligence humaine, et repoussant systématiquement tout moyen de parvenir à leur réalisation, dès qu'il s'écarte du cercle étroit au delà duquel il n'est pour eux ni avenir possible, ni horizon nouveau.

Comme il n'est pas de rôle plus facile à remplir et qui satisfasse mieux la vanité naturelle de l'homme que celui d'incrédule, on ne saurait être surpris du grand nombre de gens qui se parent de ce masque, afin de s'arroger, sans frais d'imagination et sans posséder aucune des connaissances nécessaires, le droit de juger, trancher sur tout ; en religion comme en philosophie ; dans les sciences, les arts et même la politique ; enfin, jusque dans les relations les plus intimes, imposer audacieusement des opinions parfois fort ridicules. Armé de son scepticisme commode et quelquefois même de commande, l'incrédule se plaît à fermer les yeux à l'évidence, se donne des airs savants qui en imposent à la foule, et se prélasse orgueilleusement au milieu de ses négations ! Ce serait donc peine perdue d'essayer de convaincre ces ennemis jurés de toute lumière à laquelle leurs yeux ne sont pas accoutumés, et je n'en poursuivrai pas moins résolûment la tâche que je me

suis imposée, n'éprouvant qu'un regret, celui d'avoir résisté pendant de longues années au sentiment qui nous fait un devoir de communiquer toute idée pouvant contribuer au bonheur de nos semblables.

L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE

JUGÉE PAR LA PRESSE FRANÇAISE.

Sous l'impression de cette pensée, que c'était pour moi un devoir impérieux de communiquer à l'un des grands organes de la presse parisienne mes observations sur la puissante influence d'une éducation antérieure ou préparatoire, je résolus de soumettre cette théorie à l'un des rédacteurs du feuilleton scientifique du journal le plus répandu[1]. M. Victor Meunier voulut bien consacrer plusieurs colonnes de la *Presse* à l'exa-

[1] A cette époque, 1854.

men de ce nouveau système d'éducation.

L'idée parut originale, et quoique présentée avec autant de mesure que de bienveillance par le jeune savant, auquel elle paraissait offrir une large voie au progrès de l'humanité, elle n'en fut pas moins traitée avec une grande légèreté par les autres journaux de Paris.

Cependant, devait-on classer cette théorie au nombre de celles qui peuvent être utiles à l'humanité; ou bien fallait-il la reléguer parmi les folles conceptions dont le seul mérite est de distraire les lecteurs pendant quelques instants?

La justice, la plus simple équité exigeaient sans doute qu'on prît la peine de l'examiner, afin de pouvoir la recommander en toute connaissance de cause, si elle méritait cette faveur; et, dans le cas où elle eût semblé inutile ou dangereuse, la rejeter impitoyablement.

Mais il n'en a pas été ainsi.

Au reste, on peut dire que dans de semblables occasions la presse se montre, en général, d'une faiblesse regrettable, et qu'elle paraît même impuissante à remplir convenablement la haute mission dont elle a pris toute la responsabilité aux yeux du monde. Peut-être attache-t-elle trop peu d'importance à la valeur de ses jugements pour se croire obligée à de sérieuses appréciations.

Chargée d'éclairer et d'instruire le public, il est rare que la presse s'acquitte de ce devoir avec cette dignité, cet esprit de justice et de bienveillance que nous aimons à retrouver dans ceux que nous prenons pour guides. Dans de semblables occasions, le public attend avec impatience l'opinion des journalistes dans lesquels il a placé sa confiance, espérant qu'ils rempliront en conscience les devoirs qui incombent au critique impartial, au juge suprême des œuvres de l'esprit humain. Mais c'est ordinairement à la partie légère du journalisme, à celle qui

se consacre au divertissement des lecteurs, que les écrivains sérieux cèdent la plume lorsqu'il s'agit de juger du mérite de certains ouvrages qui s'écartent des voies habituelles.

Or, la théorie de l'éducation antérieure offrait un sujet entièrement nouveau, dont certains journalistes se hâtèrent de tirer les plus bouffonnes conclusions.

Que leur importait de compromettre par leurs plaisanteries le succès d'une idée utile? Toute leur ambition ne se borne-t-elle pas à amener un sourire sur les lèvres du lecteur?

Cependant il n'en pouvait être de même de tous les écrivains dont la mission spéciale est de rendre compte des livres nouveaux. Il en est parmi eux qui comprennent l'importance des fonctions qu'ils remplissent aux yeux du public. En effet, tout passe sous leur férule, les œuvres du génie comme les productions les plus insignifiantes.

Aussi quelle immense responsabilité n'assument-ils pas envers la postérité, lorsque,

par faiblesse, par esprit de parti, de camaraderie, ils vantent de mauvais livres, ou lorsqu'ils préviennent leurs lecteurs contre les ouvrages dont l'auteur n'est pas de leurs amis, ou n'appartient pas à l'opinion, à la coterie dont ils font partie?

On cite, il est vrai, plusieurs écrivains qui sont parvenus plus tard, malgré eux pour ainsi dire et à travers mille difficultés, à de hautes positions scientifiques ou littéraires; mais combien aussi ont succombé par suite de cette malveillance qui s'attache aux œuvres nouvelles, aux auteurs inconnus dont les opinions politiques ou religieuses n'ont pas frayé d'avance le chemin du succès!

Ne comptant pas d'amis dans la presse, n'appartenant à aucune coterie, à aucun parti politique ou religieux, comment aurais-je pu me flatter d'obtenir ces vifs témoignages de sympathie qui prêtent aux éloges une si haute valeur?

Cependant, je l'avoue, je croyais à un exa-

men sérieux, équitable; ne s'agissait-il pas d'une idée nouvelle qui se recommandait par sa haute portée, par sa moralité et par l'influence qu'elle devait exercer sur l'avenir de la civilisation? Tels étaient les auspices sous lesquels elle se présentait dans le monde, et, jusqu'à preuve du contraire, elle méritait donc d'être prise en considération.

Mes espérances ne se sont point réalisées.

Plusieurs de mes critiques sur lesquels je pensais devoir compter se sont abstenus, de peur, sans doute, de se compromettre aux yeux de l'Académie s'ils approuvaient la théorie de l'éducation antérieure, ou de mentir à leur conscience s'ils se prononçaient contre. Les autres ont trouvé le moyen d'en parler sans s'exposer aux reproches des corps savants, et sans qu'on pût, d'un autre côté, les accuser de trop de malveillance.

C'est ce qui est arrivé, comme on peut s'en convaincre, en passant en revue les principaux articles des grands journaux de

Paris, où cet expédient a été mis en pratique avec une adresse merveilleuse ; car, après les avoir lus, on ne sait, à vrai dire, s'ils reconnaissent les vérités que j'ai proclamées, ou s'ils les rejettent comme de pures illusions, dignes tout au plus d'un regard curieux.

Mais, pour procéder avec ordre, je dois donner ici l'article publié par M. Victor Meunier dans la *Presse* du 24 février 1855, d'après un exposé sommaire de la théorie de l'éducation antérieure que j'avais communiqué à ce jeune et savant feuilletoniste.

Jugeant aussitôt combien ces idées pouvaient avoir d'importance réelle, M. Victor Meunier s'était empressé de leur offrir la publicité de son journal.

Le grand retentissement dont cet article a été suivi me permettait d'espérer que l'ouvrage auquel il servait de préliminaire serait accueilli avec faveur.

Je ne puis dire qu'il en ait été ainsi.

Le public, entraîné par des appréciations

où l'on ne cherchait qu'à faire ressortir l'étrangeté de l'idée; où l'on s'amusait à la ridiculiser, afin d'en diminuer la valeur; le public, si facile à égarer, se crut suffisamment éclairé sur la réalité de mes observations, et ne prêta plus qu'une attention distraite aux articles plus consciencieux qui parurent ensuite.

FEUILLETON SCIENTIFIQUE DE LA *PRESSE*

24 février 1855.

Exposé de la théorie de l'Éducation antérieure.

«..... Tout enfin m'engage à vous soumettre
« mes idées sur ce que je nommerai l'éducation
« antérieure, car je ne sais quel nom lui donner.
« Veuillez lire cet écrit, dont je vous garantis la
« parfaite exactitude, et vous proclamerez l'im-
« mense portée de mes simples observations. »

« L'écrit est charmant, l'auteur est M. A. de

Frarière ; ses idées nous plaisent infiniment, et, s'il nous était démontré qu'elles sont vraies, nous n'hésiterions pas à leur reconnaître l'immense portée que leur attribue l'auteur. En les publiant, nous espérons leur procurer le contrôle de la réflexion et de l'observation, et nous souhaitons que celles-ci leur soient favorables [1].

« De l'exactitude démontrée de ces idées résulterait pour notre espèce la possibilité d'un développement intellectuel véritablement prodigieux, et c'est par les femmes, par elles seules, que ce progrès sans limite pourrait s'opérer, de sorte qu'elles seraient les arbitres suprêmes des destinées du genre humain [2].

« D'après notre correspondant, l'influence des

[1] M. Victor Meunier est le seul publiciste qui ait répondu à mon plus vif désir. J'ai demandé en effet avec instance qu'on voulût bien observer soi-même, et interroger les mères de famille, persuadé qu'on ne tarderait pas à découvrir des exemples favorables à ma théorie.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Ceci est de l'exagération, et l'exagération est aussi dangereuse que la négation.

mères sur l'avenir de leurs enfants est bien plus décisive qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. La nature leur assigne et elles remplissent à leur insu un rôle bien autrement prépondérant que celui qu'on leur reconnaît : leur responsabilité prend des proportions incomparables, ce qui ne peut avoir lieu sans qu'il en résulte aussitôt un élargissement de leurs droits. Or, toute vue tendante à grandir et ennoblir le rôle des femmes et des mères, à accroître le tribut de respect et d'amour qui leur est dû, tend par cela même au bonheur de l'espèce, inséparable de sa dignité ; c'est pourquoi nous désirons que les idées de M. Frarière soient vraies.

« Exposons-les :

« Lorsqu'une femme sent s'accomplir en elle le sublime mystère de la maternité, elle n'a pas seulement, comme elle le croit, charge de la vie de son enfant : déjà lui incombent envers celui-ci des devoirs intellectuels et moraux ; déjà commencent pour elle ces fonctions d'institutrice qu'elle pensait n'avoir à remplir qu'après sa délivrance. Bien plus, ce rôle d'institutrice, dont une

mère ne se dispense que par une violation des lois naturelles aussi flagrante que lorsqu'elle se décharge des saintes fatigues de l'allaitement, ces devoirs, dis-je, sont bien plus étendus avant la naissance qu'ils ne le seront plus tard.

« Il se passe pendant la gestation, dans la sphère intellectuelle et morale, des choses exactement parallèles à celles qui ont lieu dans le domaine physiologique. Après la naissance, la mère nourrit, fortifie, développe le fruit de ses entrailles ; avant, elle crée les organes, harmonise les forces, arrête la forme, détermine les proportions, modèle les traits [1].

« De même que par l'éducation proprement dite, elle ne peut que développer des penchants,

[1] Je n'ai jamais dit que la mère créait les organes, harmonisait les forces, etc., etc.

J'ai dit, au contraire, que le corps de l'enfant se développait sous l'influence immédiate de l'âme! Que c'était l'âme elle-même qui modelait le corps à son image et à sa ressemblance. Que ce n'était qu'indirectement que la mère exerçait son influence matérielle et spirituelle.

(*Note de l'auteur.*)

des goûts, des aptitudes, des facultés existant en germe dès le moment de la naissance, tandis qu'avant la naissance elle donnerait ces facultés mêmes, ces aptitudes, ces goûts, ces penchants.

« Elle déterminerait au même moment le tempérament intellectuel et moral, et le tempérament physiologique du nouvel être[1].

« C'est durant la grossesse qu'à tous les points de vue l'action maternelle atteint son maximum. Or, il y aurait un art d'inculquer à un être en voie de formation des facultés et des goûts que l'éducation développe et ne crée pas. De là l'éducation antérieure.

« Telle est la pensée fondamentale du système de M. de Frarière, pensée qu'il ne donne pas comme une vue préconçue, mais comme la conséquence d'un grand nombre d'observations que chacun peut répéter aisément, et c'est une vérification que nous appelons de nos vœux.

[1] La mère ne peut donner absolument aucune faculté, ni aptitudes, ni goûts, ni penchants. C'est l'âme de l'enfant qui agit sur son propre corps d'après les impressions maternelles.

« A la vérité, l'auteur du manuscrit entre dans son sujet par une porte suspecte.

« C'est, dit-il, une croyance généralement « reçue parmi tous les peuples de la terre, que « les impressions qu'une femme reçoit pendant « sa grossesse exercent une telle influence sur « l'enfant qu'elle porte dans son sein, qu'il reste « souvent des marques indélébiles des objets « qui ont frappé ses regards. »

« Et il cite les faits suivants comme étant à sa connaissance personnelle :

« J'ai vu en Italie une charmante jeune fille « appartenant à l'une des plus grandes familles « de la Lombardie, qui était obligée de porter « constamment un fichu très-épais sur les épaules; « ce qui, au bal, paraissait très-singulier. Elle « avait un signe qu'on trouvait hideux : c'était « une chauve-souris, les ailes déployées, dessinée « en relief et comme posée sur ses blanches « épaules. Rien n'y manquait : le poil gris-noir, « les griffes et le museau se détachaient parfaite- « ment sur sa peau de satin[1]. Voici ce que j'ai

[1] Un de mes plus proches parents avait été sur le point

« appris : une chauve-souris attirée par les lu-
« mières était entrée dans une salle de bal et
« avait effrayé toutes les dames. Poursuivie à
« coup de mouchoirs, elle s'était abattue sur les
« épaules de la comtesse d'A..., et l'impression
« de terreur fut si forte que cette dame s'évanouit.
« Peu de temps après elle accoucha d'une char-
« mante petite fille qui portait le signe fatal que
« la peur avait imprimé sur son cou. »

« Il ajoute encore ceci :

« Ayant rencontré un jour dans la Suisse ita-
« lienne un très-joli enfant accompagné d'un
« domestique, je fus surpris de le voir se servir
« des deux mains pour ramasser un caillou[1].

d'épouser cette jeune personne. Mais sa mère et sa sœur s'opposèrent à cette union, après avoir vérifié par elles-mêmes qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les bruits qui circulaient sur cette monstrueuse marque de naissance.

[1] C'était dans les environs de Lugano. En examinant l'enfant, je vis que ses poignets semblaient avoir subi une singulière mutilation; de petites mains crispées et informes pendaient ou plutôt tenaient encore par la peau

« Lorsque je fus près de lui, je m'aperçus que « cet enfant n'avait pas de mains, et voici ce que « j'appris à cet égard : madame V... étant sortie « seule pour visiter une amie qui demeurait dans « le voisinage, fut poursuivie par un pauvre « estropié qui, pour exciter sa pitié, lui tendait « ses deux bras mutilés. Cette vue fit une telle « impression sur madame V... qu'elle s'éva- « nouit [1]. »

« Voilà un début de nature à inspirer des préventions contre tout ce système. Les physiologistes s'accordent, en effet, à nier la mystérieuse influence qu'admet M. de Frarière.

«..... Nous ne nous croyons pas autorisé à repousser sans examen le témoignage d'un homme éclairé comme M. de Frarière, quand il déclare

au bras de l'enfant. Le domestique me dit qu'on devait lui couper ces appendices inutiles et incommodes.

[1] Ce récit me fut confirmé plus tard par M. F. de Lugano, dont la campagne touchait celle de madame V. C'est lui qui me raconta l'histoire de l'invalide, qui n'était autre qu'un ancien soldat dont les mains avaient été gelées pendant la campagne de Russie.

avoir une connaissance personnelle de faits en opposition sur ce point avec l'opinion commune des hommes de science.

. . . .

« Quant à l'argument tiré de la difficulté qu'il y aurait à expliquer cette conséquence des impressions maternelles, nous n'avons pas à nous en occuper. « Où en serions-nous, dit M. Arago, si on se mettait à nier tout ce qu'on ne peut pas expliquer ? »

« D'ailleurs la chose ne serait pas beaucoup plus extraordinaire ni peut-être plus inexplicable que le phénomène des images photographiées par la foudre sur le corps de ceux qu'elle atteint. Nous en avons cité, il n'y a pas longtemps, de remarquables exemples. On se rappelle que, une femme étant assise, pendant un orage, près d'une fenêtre ouverte sur laquelle était un pot de fleurs, la foudre, en la frappant, dessina sur sa jambe l'image de cette fleur. Et je rappelle ce fait en raison de l'analogie existant entre l'électricité et la force nerveuse, analogie telle qu'on est autorisé à les regarder l'une et l'autre comme des formes

différentes d'un même principe, comme consistant toutes deux en des vibrations de l'éther.

« Au reste, le succès de la thèse de M. de Frarière n'est pas nécessairement lié à la réalité des faits qu'il a cru devoir prendre comme point de départ, et elle pourrait être parfaitement juste lors-même que ceux-ci seraient entièrement illusoires.

« Un ordre de faits s'y rattache au contraire directement ; c'est quand l'on voit les impressions morales de la mère exercer une influence sur le moral de l'enfant, et déterminer en lui certaines bizarreries de caractère.

« A cet égard, M. de Frarière cite Jacques IV d'Écosse[1], portant dans son esprit l'indélébile empreinte de la terreur que sa mère, étant grosse de lui, avait éprouvée en voyant les épées nues des complices de Bothwell percer jusque dans ses bras le malheureux Rizzio. On sait que, quoique très-courageux, le fils de Marie Stuart ne put

[1] Jacques IV prit le nom de Jacques Ier en montant sur le trône d'Angleterre.

jamais voir une épée nue sans se trouver mal. M. de Frarière cite également un général français renommé pour sa bravoure et pour la peur que lui causaient les araignées; enfin, il raconte ceci :

« M. S..., un des plus braves officiers de « l'armée anglaise, qui était parvenu au grade de « colonel par son seul mérite, et s'était acquis « une grande réputation d'audace à la chasse au « tigre et à l'éléphant, avait extrêmement peur « des tout petits chiens; or sa mère avait été « mordue lors de son *intéressante position* par « un de ces petits favoris des dames. Je vis un « jour le colonel S. sauter lestement, malgré ses « soixante ans, sur le comptoir d'un magasin, « parce qu'un de ces petits animaux aboyait après « lui. C'est lui-même qui nous expliqua la cause « de sa terreur, ce qui divertit les personnes pré- « sentes. »

« Il n'échappera pas que ces faits sont, dans l'ordre moral, ce que les premiers sont dans l'ordre physique. Un pouvoir mystérieux imprimerait sur le corps et dans l'esprit d'un enfant l'ineffaçable souvenir d'un ébranlement violent

imprimé au système nerveux de sa mère : impression physique dans un cas, et dans l'autre impression morale; ici une image matérielle, et là une idée.

« Mais ces deux séries de faits ne forment que les préliminaires du système; maintenant il va être question de goûts, d'aptitudes, de dispositions, de facultés communiquées par une mère à son fruit, et l'influence souveraine qu'elle peut exercer sur l'esprit de son enfant ne se peut comparer qu'à celle qu'elle exerce sur le corps de celui-ci, alors qu'elle lui donne toutes les aptitudes physiques qu'il apporte en naissant.

« M. de Frarière formule ainsi son principe nécessaire à la complète appréciation des faits que nous citerons :

« La première éducation d'un enfant se fait
« alors qu'il est encore sujet à toutes les impres-
« sions que sa mère peut éprouver avant de lui
« donner le jour. Si la mère se livre pendant sa
« grossesse à des occupations uniformes, ex-
« cluant toute pensée prédominante, l'enfant
« n'aura que des capacités très-ordinaires; son

« âme, n'ayant reçu aucune influence particu-
« lière, pourra se plier facilement à tout, sans
« briller particulièrement dans aucune spécialité:
« ce sont là les cas les plus ordinaires.

« Mais si la mère est dominée par des pensées
« d'un genre exclusif, si elle se livre à des occu-
« pations qui exercent ses idées et forcent pour
« ainsi dire les ressorts de l'âme jusqu'à produire
« l'exaltation, oh! alors l'enfant participe à coup
« sûr de ces facultés extraordinaires, qui éton-
« nent d'autant plus que le père ne les possède
« point et que la mère ne les a possédées que
« momentanément et en imagination, ce qui fait
« que souvent elle n'en a gardé aucun souvenir. »

« Passons aux faits.

« M. de Frarière cite un jeune pâtre doué d'une aptitude extraordinaire pour le calcul, et il explique le développement de cette faculté par ce fait que, pendant une certaine époque de sa grossesse, la mère du jeune pâtre s'est fort adonnée à un genre de calcul très-usité parmi les gens de la campagne, et dont La Fontaine a laissé un type heureux dans *Perrette et le pot au lait.*

« Or il paraît que la mère du jeune pâtre calculateur était arrivée à un degré d'exaltation arithmétique tout à fait prodigieux [1].

« Mais c'est sur le terrain de ses observations personnelles qu'il faut suivre M. de Frarière; elles sont nombreuses; je citerai les suivantes :

« Premier fait. — « Une dame de ma connais-
« sance, qui possédait un remarquable talent sur
« la harpe, ayant passé tout le temps d'une de
« ses grossesses à faire de la musique, l'enfant
« est venu au monde doué des dispositions les
« plus merveilleuses pour la musique. Dans une
« autre circonstance, l'état de sa santé ne lui

[1] L'enfant calculait avec une facilité merveilleuse; tout le monde voulait assister aux questions que les maîtres d'écoles des environs venaient lui poser. Un professeur se chargea de son éducation qui avait été nulle jusqu'à ce moment. Lorsqu'il l'eut dégrossi et rendu présentable, il l'emmena à Paris. Là, on voulut l'initier dans les mathématiques; mais on échoua complétement. Le jeune homme ne pouvait faire usage que de la faculté qu'il avait puisée dans le sein de sa mère.

« ayant pas permis de se livrer à son étude fa-
« vorite, que même elle avait prise en dégoût
« pour se livrer au dessin et à la broderie, l'en-
« fant qu'elle mit au monde sous cette nouvelle
« impression a également éprouvé une véritable
« aversion pour la musique. Une troisième couche
« ayant eu lieu dans les mêmes conditions, l'en-
« fant, qui, cette fois, était un fils, a montré des
« dispositions étonnantes pour le dessin et tout
« ce qui s'y rapporte et la même répugnance pour
« la musique. »

« Deuxième fait. — « Pendant mon séjour en
« Italie, j'ai connu une famille B... [1], dont les
« membres, très-nombreux, étaient tous excel-
« lents musiciens. Leurs parents, musiciens am-
« bulants, semblaient leur avoir communiqué
« le génie de la musique. Mademoiselle B...,

[1] La famille Bassi est très-connue à Milan. Madame Bassi M. (c'est le nom qu'elle portait depuis qu'elle était rentrée au théâtre) n'est jamais venue à Paris; mais sa réputation de grande cantatrice l'a rendue célèbre dans toute l'Italie. (*Note de l'auteur.*)

« l'une des premières actrices de l'Italie, ayant
« épousé le comte M..., dut renoncer au théâtre.
« Pendant sa retraite, elle eut deux fils et une
« fille.

« Longtemps après, le comte M... lui ayant
« permis de reprendre sa carrière musicale, elle
« eut un succès d'enthousiasme qu'elle devait à
« son double titre de prima donna et de com-
« tesse.

« Un troisième fils vint au monde à cette
« époque, celui-ci, dès son enfance, annonça les
« plus brillantes dispositions pour la musique,
« tandis que ses frères et sa sœur n'avaient ja-
« mais manifesté aucun goût pour l'art qui avait
« rendu leur mère si célèbre. Nous étions à peu
« près du même âge, et, de plus rivaux, car Ros-
« sini protégeait beaucoup le petit Ruggiero, ce
« qui me rendait un peu jaloux. Rossini lui-
« même attribuait ce génie naissant aux circons-
« tances dont j'ai parlé ; il me l'a répété plus
« d'une fois, alors que j'allais tous les matins
« chez lui, dans l'espoir, souvent déçu, d'obtenir
« ses conseils. »

« Troisième fait. — « Un chanteur qui a fait « pendant ces dernières années les délices des « salons de Paris, M. D..., a eu deux filles. L'aî- « née est venue au monde pendant l'époque « brillante de cette vie d'artiste, et à peine sa- « vait-elle parler qu'elle montrait déjà des dis- « positions étonnantes. Sa sœur, par contre, étant « née pendant que son père était réfugié en Bel- « gique et que sa mère s'occupait de travaux « d'aiguille pour subsister, n'a aucune disposi- « tion pour la musique [1].

« Je pourrais citer une multitude de faits sem- « blables, dit M. de Frarière [2], car je n'ai jamais

[1] Mademoiselle D. a perdu son père depuis cette époque. Aujourd'hui elle occupe sur la scène lyrique une place distinguée. (*Note de l'auteur.*)

[2] J'ai, en effet commencé les recherches relatives aux prédispositions qui distinguent certains enfants avant 1830. On comprend que depuis lors j'ai dû amasser un grand nombre de faits. Cependant, j'ai cru ne devoir parler que de ceux dont j'avais une connaissance particulière; des personnes dont l'honorabilité ne peut être mise en doute m'en ont communiqué de beaucoup

« négligé de remonter à la source des disposi-
« tions merveilleuses qu'on rencontre chez quel-
« ques enfants, et j'ai toujours acquis la preuve
« d'une parfaite concordance entre ces disposi-
« tions et une passion souvent momentanée de la
« mère pour les connaissances et les talents dont
« ces enfants possèdent le germe précieux qu'il
« s'agit de développer. »

« Telles sont les idées de M. de Frarière, idées charmantes, que nous souhaiterions pouvoir dire vraies. Elles paraissent avoir été aussi celles du père d'Henri IV. Ne disait-il pas à sa femme d'être gaie, ne lui demanda-t-il pas de chanter à l'instant où les autres femmes crient, donnant pour raison qu'il ne voulait pas qu'elle accouchât d'un enfant malingre et pleureur?

« La précaution était sans doute un peu tardive; il put néanmoins lui attribuer du succès, car fut-il jamais prince d'humeur plus charmante

plus intéressants, mais j'ai sacrifié le plaisir de les rapporter au devoir que je m'étais imposé de ne rien dire qui pût être sujet à la moindre contestation.

(*Note de l'auteur.*)

que ce bon roi Henri qui promettait la poule au pot à son peuple, et faisait pendre les braconniers pour délit de chasse ! Il est vrai que poule et faisan font deux. »

VICTOR MEUNIER.

APPRÉCIATION DES PRINCIPAUX JOURNAUX.

On a pu se convaincre, en lisant l'article de M. Victor Meunier, que, sans accepter définitivement mes idées, ce jeune savant en a néanmoins reconnu la valeur, appelant sur elles l'attention du public.

Voici maintenant les appréciations diverses de quelques-uns des principaux organes de la presse.

M. Édouard Thierry se présente le premier dans cette joute habile, et cette fois, ce n'est

plus sur un simple exposé, mais d'après l'ouvrage qui venait de paraître, que la critique va s'exercer, et c'est dans le *Moniteur universel,* le plus grave des journaux, qu'elle va prononcer ses arrêts.

L'éminent écrivain, qui n'était pourtant pas encore directeur du Théâtre-Francais, saisit une occasion pour entrer en matière. Quittant le ton sérieux qu'il avait pris en parlant d'un ouvrage de l'abbé Bourgade, dans lequel le digne ecclésiastique attribue charitablement l'ambitieuse entreprise de Mahomet, fondateur de l'islamisme, à une mission de Dieu, il rappelle un chapitre de mon ouvrage où j'ai parlé de cet imposteur dans d'autres termes.

Après maintes plaisanteries fort spirituelles, M. Édouard Thierry s'arrête un instant au titre du livre dont il va faire l'analyse ; il cherche et donne une explication de ces mots : *Éducation antérieure*, ce qui lui fournit un nouveau sujet de gaieté.

Tout cela, c'est pour tenir le lecteur en garde contre ce qu'il va dire en faveur de l'éducation antérieure, malgré lui et comme forcé par l'évidence d'une vérité incontestable.

« Pour prendre la chose au sérieux, l'observa-
« tion de M. de Frarière est juste en elle-même,
« durant les dix mois que compte Virgile :

« Matri longa decem tulerunt fastidia menses,

« la femme et l'enfant ne sont qu'une seule vie,
« ce qui ébranle l'un, ébranle l'autre.

« ...Pour la mère, les saints devoirs de la ma-
« ternité commencent à l'heure même où un trou-
« ble nouveau l'avertit qu'un enfant lui est né.
« M. de Frarière a donc raison de l'en instruire
« pour qu'elle respecte sa grossesse, pour qu'elle
« se tienne telle en sa pensée qu'elle se tiendrait
« devant son fils lui-même, pour qu'en *formant*
« *ce petit corps de tout son corps* elle songe à *lui*
« *faire une âme de toute son âme*. »

Cette dernière phrase est tout à fait contraire à ma pensée. L'enfant est un être isolé, indépendant, en ce sens que s'il vit aux dépens de la mère, s'il se nourrit de sa substance, il croît et se développe sans sa participation, sous la seule puissance de ce souffle de vie qui anime tout ce qui existe. Or, s'il en est ainsi du corps, il en est sûrement de même à l'égard de l'esprit, de l'âme. Chez l'homme, le seul des êtres terrestres qui participe de la nature divine, l'esprit ou l'âme ne saurait être un produit détaché de l'âme de la mère. Toutefois, sauf ces deux lignes, il y a adhésion complète. Passons maintenant à la critique.

« Jusque-là, reprend M. Ed. Thierry, c'est « assez; mais élever des observations à l'état de « système, des conseils à l'état d'institution pra- « tique, demander immédiatement des essais, « promettre dans tous les genres des génies mer- « veilleux et supérieurs à ces génies rencontrés

« par hasard qui se nomment Homère ou Virgile;
« changer tout d'un coup le rôle de la femme, lui
« remettre les destinées du genre humain, et
« réduire l'homme aux soins de la seconde édu-
« cation, qui n'est plus rien auprès de la première,
« de l'éducation antérieure, tout cela, c'est man-
« quer de mesure ou au moins de prudence.

« L'idée de M. de Frarière *peut un jour donner*
« *ses fruits;* mais, comme toutes les idées, *elle*
« *n'est qu'en germe.* Il *faut qu'elle tombe dans*
« *l'opinion*, qu'elle y trouve son sol propice,
« qu'elle croisse lentement, qu'elle s'élève au
« grand air, que le soleil et l'adhésion la nour-
« rissent de leurs sucs. M. de Frarière gâte tout
« par son impatience. Il crie que les fruits seront
« admirables et qu'ils lui appartiennent. Il n'en
« faut pas davantage pour qu'on marche sur l'ar-
« brisseau. »

M. Édouard Thierry aurait bien dû nous apprendre comment on peut empêcher qu'une idée ne soit étouffée dans les buissons d'épines du journalisme et qu'elle ne

se dessèche dans la poussière des cartons de l'Académie ; ce qu'il faut faire, enfin, pour qu'elle rencontre un terrain propice, où elle puisse croître librement aux rayons de ce soleil qui vivifie tout...

Et M. Édouard Thierry termine sa critique par une plaisanterie sur le monde des femmes poëtes et des femmes qui n'écrivent pas. On voit qu'il a peur d'être pris au sérieux.

Mais, lorsqu'il dit :

« L'idée de M. de Frarière peut un jour donner « des fruits... Il faut qu'elle tombe dans l'opi- « nion, » etc., etc.

N'est-ce point reconnaître la réalité de mes observations et l'excellence de l'idée, puisqu'elle n'a besoin, pour rapporter des fruits, que de tomber dans un sol propice où elle puisse se développer librement?

Je ne sais dans quelle partie de mon ouvrage M. Édouard Thierry a lu que *la femme*

forme le petit corps de son enfant de tout son corps, et une âme de toute son âme?...

Quand ai-je donc *promis dans tous les genres* des génies merveilleux et supérieurs à Homère et à Virgile?

Où a-t-il vu que je voulais remettre les destinées du genre humain à la femme, et réduire le rôle de l'homme à un rang inférieur à celui de sa compagne?

En me prêtant des pensées que je n'ai point émises, des intentions contraires à mes propres expressions, M. Édouard Thierry ne donne pas une grande preuve d'équité : au contraire, on voit que, faute d'arguments pour combattre l'idée de l'éducation antérieure, qu'il trouve évidemment très-juste et très-vraie, puisqu'elle n'exige que du temps et de la bonne volonté pour produire ses fruits, il a recours à de simples suppositions pour démontrer le peu de valeur qu'on doit attacher à la théorie de l'éducation antérieure.

En quoi donc ai-je manqué de prudence? Mon critique serait bien embarrassé de le dire; car, ayant une idée que je tiens pour juste, dont la connaissance peut être avantageuse, n'était-il pas de mon devoir de la communiquer au public; ne devais-je pas lui faire part de mes nombreuses observations, qui toutes démontraient de la manière la plus péremptoire la vérité d'une théorie propre à favoriser le développement de toutes nos facultés? Est-il généreux de m'accuser d'impatience et de présomption parce que je supplie mes lecteurs de regarder autour d'eux, les assurant qu'ils découvriront dans leur propre famille, parmi leurs connaissances, des exemples qui ne laisseront aucun doute sur la réalité des influences maternelles; parce que je les invite à ne point perdre un temps précieux, mais à tenter de suite des expériences sérieuses, expériences qui dans aucun cas ne peuvent nuire, et dont la réussite peut

conduire aux plus brillantes destinées ?...

L'article de M. Édouard Thierry prouve combien il est difficile au critique consciencieux de rendre un compte franc et loyal de certains ouvrages, surtout dans un journal faisant autorité comme le *Moniteur universel.*

Qu'aurait dit l'Académie, si M. Thierry n'avait adroitement masqué sa propre opinion, évidemment favorable à l'éducation antérieure, sous de spirituelles moqueries?

Je me suis arrêté longuement à la critique du *Moniteur* à raison même de l'importance de cette feuille, et aussi parce que M. Édouard Thierry, aujourd'hui directeur du Théâtre-Français, est peut-être l'un des hommes les plus instruits parmi les littérateurs de notre époque, et certainement l'un des plus honorables.

AUTRES APPRÉCIATIONS.

M. Louis Énault a publié dans le *Constitutionnel* un article très-bienveillant. Après avoir donné une analyse courte, mais juste, de la théorie de l'éducation antérieure, ce critique ne rejette nullement les influences maternelles; cependant, il n'ose se prononcer ouvertement; on voit qu'il craint de se compromettre. Il dit :

« Nous croyons qu'il y a du vrai dans les ob-
« servations de M. de Frarière; le tort peut-être,
« c'est de les formuler en théories. L'erreur de
« M. de Frarière, c'est de substituer l'analyse à
« l'induction. »

Mais ces restrictions, imposées à M. Louis Énault par la crainte de s'aliéner les sociétés savantes qui déjà s'étaient prononcées contre la théorie de l'éducation antérieure, ne

sauraient diminuer la valeur de l'exposé qu'il en a donné en ces termes :

« Ce n'est pas impunément que nous vivons « neuf mois de cette vie mystérieuse, impénétra- « ble, antérieure à la naissance, dans le sein de « nos mères. Nous sommes les fils de leur âme « comme de leur amour, et les meilleurs d'entre « nous reconnaissent et proclament très-haut les « influences maternelles. Voilà ce que M. de Fra- « rière a voulu établir, voilà ce qu'il a développé « avec une grande abondance de raisonnements « et en s'appuyant même sur quelques faits.

« Je désire que son livre soit vrai ; car, à mes « yeux, tout ce qui tend à grandir et ennoblir le « rôle des femmes et des mères tend par cela « même au bonheur et à la dignité de l'espèce « humaine. Selon M. de Frarière, la première « éducation d'un enfant se fait lorsqu'il est encore « sujet à toutes les impressions que la mère peut « éprouver avant de lui donner le jour : si la « mère se livre à des occupations uniformes ex- « cluant toute pensée prédominante, l'enfant

« n'aura que des capacités très-ordinaires ; si la
« mère est dominée par des pensées exclusives,
« si elle se livre à des occupations qui exercent
« ses idées et font vibrer jusqu'à l'exaltation la
« plus ardente les ressorts de son âme, l'enfant
« aura des facultés extraordinaires, et d'autant
« plus étonnantes que le père, souvent, ne les
« possède point, et que la mère ne les a possédées
« que momentanément ; mais le moment a été
« bien choisi. »

Cependant, afin de ne pas donner une trop grande valeur à ses paroles, M. Louis Énault termine son article par ces mots :

« Quoi qu'il en soit, le livre est écrit avec les
« intentions les plus élevées, les plus honnêtes et
« les plus pures ; et comme les conclusions ten-
« dent à faire placer la femme dans la sphère où
« se développeront librement tous les trésors de
« son intelligence et de sa sensibilité, nous nous
« faisons un vrai plaisir d'en conseiller la lec-
« ture..... aux maris. »

Très-bien, monsieur Louis Énault; en finissant par une plaisanterie, vous espérez échapper à toute solidarité avec l'auteur de ce livre « écrit avec les intentions les plus « élevées, les plus honnêtes et les plus « pures. »

Vous en recommandez la lecture aux maris, et vous avez raison; mais quels livres vous semblent mieux appropriés aux femmes? sont-ce les romans-feuilletons si justement stigmatisés par M. le ministre de l'intérieur dans sa circulaire du 2 juillet 1860?

Pensez-vous que :

« Cette littérature facile, ne cherchant le « succès que dans le cynisme de ses tableaux, « l'immortalité de ses intrigues, les étranges « perversités de ses héros soit une lecture « préférable?... »

Voilà pourtant l'induction qu'on serait en droit de tirer, en lisant ces paroles plus que légères au sujet d'un ouvrage sérieux.

N'oublions pas cependant ce qu'il doit y

avoir de faible et de vague dans des appréciations formulées sans l'assentiment des corps savants ; surtout lorsqu'on sait d'avance combien ils sont hostiles à toute idée qui s'écarte de la vieille ornière qu'ils suivent péniblement. C'est déjà un grand point d'avoir raison aux yeux du critique lui-même, bien qu'il n'accorde son suffrage qu'à travers mille réticences ingénieuses.

Dans un article publié par l'*Indépendance belge*, M. Jules Lecomte a d'abord employé les mêmes moyens, et certes il n'a pas épargné les plaisanteries au sujet de la théorie de l'éducation antérieure.

Comme j'ai donné le texte de son article dans la première édition de mon ouvrage, je me bornerai maintenant à une seule citation, celle du paragraphe où il est question de madame Borghi-Mamo; cette espèce de défi jeté à la puissance de l'éducation antérieure ayant été suivi beaucoup plus tôt qu'on ne pouvait l'espérer d'une réponse péremptoire.

« Et, tenez, l'autre soir, madame Borghi-Mamo
« chantait aux Italiens, la veille même du jour où
« l'on put faire imprimer que la mère et l'en-
« fant se portaient bien ! Quel musicien que ce
« petit ou cette petite Borghi-Mamo ! Tout cela
« est drôle, mais absurde !.... »

Absurde ? c'est là un jugement bien téméraire ; au reste, M. Jules Lecomte est un noble cœur, car il ne craint pas d'avouer qu'il s'est trompé, lorsque cela lui arrive ; et qui donc n'est pas sujet à erreur ?

Voici ce qu'il écrivait peu de mois après, et longtemps avant d'avoir acquis la preuve que l'éducation antérieure n'est pas tout à fait une chimère.

« J'ai signalé, jadis, cette théorie osée de M. de
« Frarière. Je ne connaissais que des extraits
« de son œuvre. Aujourd'hui, mieux édifié, je
« pense que sa théorie relève bien plus des som-
« mités de la science que de nos futiles apprécia-
« tions. L'ingénieux auteur accumule les faits et

« les exemples pour prouver l'action, l'influence « de la conduite, de la pensée, de la préoccu- « pation maternelle sur l'être qu'elle porte dans « son sein, et il est impossible, à cette lecture « nourrie de faits et de raisonnements, de ne « pas s'arrêter, non plus pour sourire, mais « pour réfléchir. »

M. Jules Lecomte termine en désirant que l'ouvrage soit soumis à l'examen de l'Académie des sciences. Vœu inutile et sans résultat possible, car l'Académie des sciences a repoussé et repoussera toujours une théorie qui blesse ses sentiments les plus intimes.

Les autres grands journaux tels que la *Patrie*, l'*Assemblée nationale*, le *Nord*, et aussi diverses revues, l'*Illustration*, la *Revue des Deux Mondes*, etc., ne se sont fait remarquer par aucune appréciation digne d'être mentionnée.

Ce fut plutôt de leur part une espèce de concurrence faite au *Charivari* qu'une véritable critique.

Il faut avouer que c'est bien mal comprendre la mission de la presse, qui est d'éclairer, d'instruire le lecteur et non de le faire rire, souvent aux dépens de ses plus chers intérêts.

Le *Siècle* aussi a voulu dire son mot par la plume de M. Edmond Texier son chroniqueur; mais il n'a pas été plus heureux que ses confrères de la petite presse.

Cependant M. Hippolyte Lucas s'est montré, dans le même journal, beaucoup plus juste et plus bienveillant. Son article est même un des plus sympathiques à la théorie de l'éducation antérieure. Il ne cherche point à voiler son adhésion par de ces phrases à double entente qui laissent le lecteur indécis sur la véritable pensée de leur auteur. Enfin, il termine son appréciation en émettant le vœu que cet ouvrage fasse désormais partie de ceux qu'on offre aux jeunes mariées.

Quant à M. Edmond Texier, ayant cru devoir lui rendre visite à l'occasion de son

singulier article, il voulut bien m'assurer que, loin d'être contraire à la théorie de l'éducation antérieure, il la croyait vraie en général. Il me cita plusieurs faits à l'appui, entre autres, il me répéta ce que j'avais du reste entendu raconter à des personnes dignes de foi, que Victor Hugo attribuait son génie poétique, si précoce et si richement développé plus tard, aux impressions que sa mère avait ressenties pendant un long voyage, dans des lieux extrêmement pittoresques; voyage qu'elle fit précisément alors qu'elle le portait dans son sein.

Notre grand poëte pensait avec raison que l'état de constante exaltation où sa mère se trouva durant le cours de ce voyage pouvait bien avoir eu pour conséquence de faire naître en lui ces brillantes qualités poétiques qui lui valurent le surnom d'enfant prodige!

M. Edmond Texier me donna sur ce sujet des détails intéressants, qu'il m'autorisa même à publier, ce que je n'ai point fait,

m'étant interdit toute citation de ce genre qui ne m'aurait pas été communiquée par les personnes qui en sont l'objet[1].

Avant de me retirer, ayant témoigné à M. Edmond Texier toute ma surprise de voir son article en contradiction avec ce qu'il venait de me dire, ma naïveté le fit sourire, mais il voulut bien cependant me promettre de *saisir* et même de *faire naître* une occasion de réparer l'effet de son article, promesse qu'il n'a pas jugé à propos de réaliser[2].

[1] On ne se figure pas combien d'exemples semblables on a bien voulu me communiquer; j'aurais pu en remplir des volumes. Cependant, comme c'eût été diminuer la valeur de ceux que j'ai cités, *en qualité de témoin*, il m'était impossible d'en faire mention sans avoir entre les mains les preuves les plus positives de leur authenticité.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Je dois dire, à mon grand regret, que M. Ed. Texier, non-seulement n'a point tenu sa promesse, mais qu'il a publié dans un autre journal très-répandu un nouvel article, reproduisant à peu près le premier. Il y dépeint l'auteur de l'*Éducation antérieure* sous les traits les plus

Une revue protestante qui se publie à Genève chez Cherbuliez, revue qui ne se fait pas remarquer par son impartialité, a voulu aussi rendre compte de mon ouvrage.

Voici ses conclusions :

« A travers le tissu un peu embrouillé d'as-
« sertions, de faits, de dissertations, pour ne pas
« dire de divagations dont se compose ce petit
« volume, on reconnaît toujours l'accent d'un
« homme convaincu.....

« Nous ne pouvons non plus nous empêcher
« d'admirer la candeur avec laquelle M. de Fra-
« rière reproduit, à la fin de son livre, deux
« critiques fort spirituelles, mais aussi fort rail-
« leuses, qui en ont été faites par MM. Edmond
« Texier et Jules Lecomte dans le *Siècle* et dans
« l'*Indépendance belge.* »

ridicules. Cet article, d'un goût très-contestable, n'était peut-être pas une preuve de bonne et généreuse confraternité, et c'est sans doute ce qui a engagé son auteur à le mettre sous la protection d'une signature de circonstance.

L'auteur anonyme de cette aimable et spirituelle critique sera, je l'espère, doublement satisfait de ma candeur en voyant que je reproduis ici sa loyale et lumineuse appréciation.

Mais c'est assez parler de la presse, le lecteur doit être maintenant édifié sur la manière dont se pratique, en général, l'examen critique des livres destinés à son instruction ou à son amusement. Et pourtant je n'ai cité que les articles les plus remarquables, ceux dont les auteurs jouissent d'une considération méritée, dont le talent ne saurait être contesté.

Quant à la presse provinciale, elle a été, comme toujours, l'écho de celle de Paris.

Cependant, si l'Académie s'est abstenue de parler de l'Éducation antérieure, si elle n'a pas même daigné m'accuser réception des deux exemplaires dont je lui ai fait hommage, sur l'invitation d'un de ses membres, afin de n'avoir point à prononcer le titre même de

mon ouvrage dans ses rapports mensuels ; si la presse s'est montrée, en général, hostile à cette théorie, il me reste la pleine et entière approbation de plusieurs de nos plus grands écrivains, de ceux surtout auxquels l'autorité d'un grand nom et une haute position dans les lettres donnent le droit de casser l'arrêt prononcé par le journalisme, et de réhabiliter une théorie déjà ensevelie toute vivante dans les cartons de l'Académie, par ceux-là mêmes dont la mission était de lui prêter le concours de leur renom de science.

ADHÉSIONS REMARQUABLES.

Après avoir donné un aperçu des articles de la presse parisienne, il est juste que je fasse mention des témoignages de sympathie

que quelques personnes éminentes par leur haute position dans les sciences et les lettres ont bien voulu m'adresser.

Mon idée n'est donc pas tombée sur un sol tout à fait stérile, comme le craignait M. Édouard Thierry, car de grandes intelligences en ont compris la valeur.

Bien que je me sois interdit de publier les lettres que j'ai reçues à l'occasion de mon ouvrage, je crois néanmoins devoir mettre sous les yeux de mes lecteurs quelques lignes signées des noms les plus honorables dans la littérature. L'importance du sujet que j'ai traité ne me permet pas d'hésiter entre une modestie mal placée et le succès d'une œuvre que je crois utile.

C'est d'abord M. Proudhon, ce logicien implacable, ce *démolisseur de systèmes*, auquel rien ne résiste. C'est l'homme qui a renversé le phalanstère, ce vaste édifice si bien défendu par les vaillants élèves des écoles polytechnique, normale et des arts et métiers

de Châlons ; mais si bien renversé qu'il ne s'en relèvera plus ; puis l'Icarie et autres rêveries enfantées par le socialisme ! la théorie de l'éducation antérieure n'avait-elle pas tout à craindre de ce terrible athlète que rien n'effraye ; qui fait carnage et destruction des idées nouvelles, même les plus attrayantes pour une société qui recherche avant tout la satisfaction de ses passions sensuelles?

Eh bien, non. M. Proudhon, qui parfois s'est laissé entraîner à d'injustes rancunes, s'est toujours montré profondément moral. On ne peut pas citer de lui une ligne qui soit de nature à l'entacher d'immoralité.

Or, l'éducation antérieure qui est le résultat d'une pensée morale devait trouver grâce à ses yeux.

Voici donc quelques passages de la lettre que M. Proudhon a bien voulu m'adresser. On verra que s'il blâme la manière dont j'ai traité mon sujet, il approuve sans restriction la théorie de l'éducation antérieure.

« A monsieur de Frarière,

« L'état de ma santé ne me permet pas en ce
« moment de lire, avec tout le soin que je vou-
« drais y apporter, votre intéressante brochure,
« et bien moins encore de vous en écrire au
« long.

« J'ai parcouru vos pages, et de cette première
« inspection il est résulté pour moi ceci : que
« vous tenez certainement un phénomène im-
« portant de physiologie et de psychologie com-
« binées ; mais que vous ne l'avez pas suffisam-
« ment étudié, analysé, généralisé, formulé, en
« un mot DÉMONTRÉ, comme il convient de le
« faire quand on aspire à servir la science et
« l'humanité.....

« Reprenez donc votre pensée, travaillez-la,
« suivez-la dans ses antécédents, ses conséquences,
« ses aboutissants ; posez-en la déduction, la
« série, la synthèse..... Sinon, j'ose vous en
« prévenir, un plus judicieux s'emparera du sujet
« et... vous enlèvera votre découverte.

« Je vous remercie, monsieur, d'avoir cru que

« je m'intéresserais à votre travail. Tel que je l'ai « vu, il me semble que mes propres idées vont « fort au delà; c'est vous dire combien je sym- « pathise avec votre manière de voir, » etc., etc.

P.-J. Proudhon.

Quant à M. Émile Deschamps, futur académicien et, en attendant, l'un des plus aimables poëtes de notre époque, il a voulu *étudier mon livre dans toutes ses parties* avant de me faire part de ses réflexions.

« Vous avez traité une question immense, dit « l'éminent écrivain, et vous l'avez traitée avec « un talent aussi grand que votre conviction, qui « passe facilement dans l'esprit de vos lecteurs. « Lorsqu'on vous lit attentivement, il est impos- « sible de ne pas se rendre à votre système, *qui « n'a rien d'absolu*.....

« .....Oui, monsieur, il existe une éducation « antérieure; oui, la mère, pendant la gestation, « peut influencer physiquement, moralement et

« intellectuellement son enfant! Et vous rendez « un service signalé à notre pauvre humanité par « votre découverte et vos leçons.

« Il me sera doux de saisir toutes les occasions « de vous témoigner la haute estime que j'éprouve « pour l'auteur d'un ouvrage qui est une preuve « éclatante de science philosophique et physio- « logique, comme d'un beau talent littéraire... »

Émile Deschamps.

Voici quelques lignes de G. Sand qui prouvent que l'illustre écrivain considère aussi l'éducation antérieure comme une idée vraie et par conséquent réalisable.

« J'aime beaucoup votre exposition et votre « pensée sur l'âme servant de moule au corps. « C'est absolument mon opinion, et vous la dé- « duisez fort bien. J'aime moins les faits que « vous donnez pour exemples; ils ne sont pas « assez concluants ni d'un intérêt assez particu- « lier, ils n'étaient peut-être pas nécessaires d'ail-

« leurs. Enfin, il y en a trop ou pas assez, voilà
« ma critique.

« Du reste, l'ouvrage me plaît beaucoup, et,
« comme je le crois fondé sur une idée vraie, je
« le regarde comme utile et moral. »

George Sand.

Après avoir exposé l'opinion de nos plus grands penseurs, de ceux surtout dont les sentiments religieux ne sont pas considérés, à tort peut-être, comme très-éminents, le lecteur sera bien aise de savoir si mon système est contraire aux enseignements de la religion, ou s'il peut être approuvé par elle.

A cet égard, je ne puis mieux faire que de transcrire ici quelques extraits d'un article qui a paru dernièrement dans un journal de province, sous la signature de M. l'abbé Lebrun dont l'orthodoxie est parfaitement connue.

« J'ai lu et relu avec un vif intérêt, et tou-

« jours avec cette curiosité du lecteur qui sent « qu'une œuvre puissante vient de passer sous « ses yeux, le livre si remarquable de M. de « Frarière.

« En effet, de cette œuvre si simple doivent « jaillir des étincelles comme des ouvrages de « nos plus grands philosophes.

« Ce livre est riche d'observations..... et je « pense qu'il y a peu de mères de famille qui « ne puissent confirmer cette doctrine par leur « propre expérience...

« Quelques personnes prétendent que l'âme « n'est jointe au corps que quand l'enfant est à « peu près à terme.

« D'autres, que l'âme n'est créée qu'au mo- « ment de la naissance... en sorte qu'un enfant « mort-né n'aurait jamais possédé le souffle im- « mortel qui anime notre corps.

« N'est-ce pas raisonner contre l'évidence? « n'est-il pas certain que, dès le quatrième mois « de sa grossesse, et même avant cette époque, « la mère ressent des mouvements qui n'appartien- « nent qu'à l'enfant qu'elle porte dans son sein?

« On doit donc conclure en bonne logique, que « l'enfant est animé du souffle puissant qui agit « sur la matière.

« D'ailleurs personne n'ignore que l'Église « catholique accorde le baptême à l'enfant et « même à l'embryon, à quelques époques que ce « soit de la grossesse, pourvu qu'il donne quelque « signe d'animation. Mais qu'est-ce que l'Église « catholique pour nos modernes psychologistes?

« Il est à regretter que le savant auteur de cette « théorie n'ait pas décidé cette question si grave « de psychologie, ainsi que d'autres propositions « du même ordre dans son œuvre aussi profonde « que remarquable.

« Nous pensons que l'étude de ces proposi- « tions d'un ordre supérieur eût éclairé les « points encore obscurs de cette grande question, « et l'aurait porté à modifier quelques proposi- « tions et quelques conséquences un peu hasar- « dées qu'il tire de ses observations générales.

« En effet, partant de ce principe que l'âme de « l'enfant est présente à son corps dès l'instant de « la conception, on doit comprendre qu'elle a sur

« lui une influence *immédiate* et toute particu-
« lière, et que la mère ne possède que dans cer-
« taines limites la puissance de former[1].

« Nous ne saurions trop nous appesantir sur
« un sujet si digne des investigations de la
« science.... »

Ici M. l'abbé donne ensuite un récit abrégé de circonstances qui lui sont particulières et qui viennent à l'appui de l'éducation antérieure, puis il reprend en ces termes :

« Comme il appartient à l'avenir de consacrer
« définitivement la belle théorie de M. de Frarière,
« nous adjurons les savants de toutes les nations
« d'étudier cette découverte destinée à améliorer
« l'espèce humaine et peut-être à la régénérer.

« Qu'on me permette un dernier mot.

« A l'aide de l'influence maternelle, le savant

[1] C'est ce que j'ai dit en effet dans tout le cours de cet ouvrage, et ce que je me suis efforcé de démontrer particulièrement dans la seconde partie.

« auteur nous a donné sur le caractère des peu-
« ples et sur les causes réelles qui amènent la dé-
« cadence des familles, et par suite celle des na-
« tions, des considérations qui laissent bien loin
« derrière elles les divers systèmes de nos phi-
« losophes et de nos historiens les plus célèbres. »

En présence de semblables éloges, je me vois forcé de répéter que sans un vif désir de surmonter les obstacles de toute nature que la malveillance a mis au succès de mes idées sur l'éducation antérieure, je n'aurais jamais osé les répéter ici.

Je crois devoir citer encore les lignes suivantes de M. Eugène Sue. Écrites longtemps avant la publication de mon ouvrage, l'auteur des *Mystères de Paris* semble avoir eu le pressentiment des merveilleux effets des influences maternelles.

Je ne connaissais pas *Martin, l'enfant trouvé*, l'un des derniers *romans* de cet auteur ; ce fut donc avec autant de surprise que de satis-

faction que je lus les questions que se pose le célèbre romancier, questions qui, par un heureux hasard, se trouvent résolues par la théorie de l'éducation antérieure.

« Quelques hommes, aussi singulièrement que
« merveilleusement doués par la nature, nais-
« sent géomètres, astrologues, peintres, musi-
« ciens, etc., etc. Par quelle loi mystérieuse,
« par quel phénomène ces organisations privi-
« légiées atteignent-elles et dépassent-elles, sou-
« vent de prime saut et sans labeur, la limite de
« certaines connaissances? Nul ne le sait... mais
« c'est un fait aussi évident qu'inexplicable. »

(*Martin, l'enfant trouvé*, p. 293.)

Eugène Sue.

Il est certain qu'on n'a jamais donné aucune explication plausible du fait qu'Eugène Sue a déclaré être aussi évident qu'inexplicable.

Je demanderai donc à ceux qui ont lu ce volume sans prévention et sans passion, si la théorie de l'éducation antérieure ne répond pas de la manière la plus simple, la plus naturelle à la question posée par l'auteur de *Martin, l'enfant trouvé.*

Au reste, ce n'est pas seulement dans cet ouvrage d'Eugène Sue que l'on découvre de semblables observations. Tous nos grands *écrivains,* presque tous du moins, ont cherché vainement à résoudre ce problème. On pourrait citer une foule de passages dans les romans de Balzac, de Frédéric Soulié et autres *romanciers,* qui n'écrivaient pas seulement pour amuser le public, mais pour l'instruire, le moraliser et l'accoutumer à penser en agitant les plus grandes questions sociales où l'auteur se demande comme Eugène Sue :

« D'où nous viennent ces germes de bien ou
« de mal que nous apportons en naissant? Pour-
« quoi venons-nous au monde avec des pen-

« chants, des passions que l'éducation ordinaire
« ne peut que modifier et non anéantir?

« Par quelle cause sommes-nous doués de
« certaines facultés extraordinaires, et qui peut
« dire pourquoi l'éducation la plus recherchée
« est impuissante à les créer, à les développer
« quand on ne les apporte pas en naissant? »

C'est ainsi que de tout temps la philosophie a essayé de résoudre ces questions; qu'elle a voulu connaître la cause des prédispositions signalées par Eugène Sue, Balzac et tant d'autres avant eux!... Mais ce phénomène est demeuré un mystère impénétrable pour les philosophes anciens et modernes comme pour les savants.

Malheureusement, la science rend l'homme orgueilleux, et on peut prévoir d'avance quels sont ceux qui mettront le plus d'obstacles à la connaissance d'une vérité si essentielle au bonheur de l'humanité comme à son perfectionnement.

NOUVELLES PREUVES

DE LA PUISSANCE

DES IMPRESSIONS ANTÉRIEURES

Voici plus de cinq ans que j'ai fait connaître la théorie de l'éducation antérieure. Prévoyant les attaques du journalisme et le dédain des savants, j'ai seulement demandé, mais avec instance, qu'on voulût bien suspendre tout jugement défavorable avant le temps nécessaire à la confirmation de *ma découverte,* pour me servir des propres expressions de MM. Proudhon et Émile Deschamps,

quelques mois d'observations sérieuses suffisant pour acquérir un commencement de conviction, et quelques années pour obtenir des preuves irréfragables de la puissance des impressions antérieures.

Le temps approche où il ne sera plus possible de nier une vérité dont la preuve existe partout, que les plus grands génies de notre époque reconnaissent déjà et proclament hautement. D'honorables écrivains qui s'étaient plu à tourner en dérision mes idées, qui les avaient traitées de folies absurdes, reviennent déjà sur ce jugement; car les faits commencent à parler, et contre l'évidence, la malveillance même doit se taire.

Il est bon de relever ici l'erreur où quelques personnes sont tombées en voulant définir les limites des impressions antérieures.

On s'est figuré que la puissance de ces impressions ne pouvait s'exercer qu'en faveur de certaines facultés, et qu'elle était nulle, ou à peu près sur d'autres.

Ainsi, on a bien voulu reconnaître, forcé par l'évidence des faits, que la musique pratiquée ou seulement entendue pendant la gestation, pouvait laisser des traces profondes, capables de modifier les facultés musicales de l'enfant, et créer pour ainsi dire de véritables prédispositions.

Pourquoi donc refuser la même puissance aux autres arts, aux sciences, au génie poétique, etc. ?

La plus simple observation démontre cependant que dans toutes les branches des sciences et des arts, le travail le plus obstiné ne saurait suppléer à ces prédispositions qu'on remarque dans ceux qui se sont fait un nom par des travaux qui exigeaient un certain génie.

Le travail purement machinal, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant de science et d'art, qui ne demande point d'initiative; auquel l'imagination demeure étrangère; qui ne vise qu'à des détails de patience et d'as-

siduité, n'a, en effet, nul besoin de facultés innées. C'est le genre de talent que possèdent les Chinois. Personne n'imite avec autant de perfection que l'artiste chinois; mais ne lui demandez pas ce qui fait véritablement l'artiste au génie prompt et inventif? Cette faculté investigatrice, créatrice, ne s'acquiert point seulement par le travail, elle existe en nous par suite des impressions antérieures. C'est à l'éducation professionnelle à la seconder, à en développer le germe.

Mais, s'il est aisé de reconnaître les prédispositions musicales de l'enfant, il est très-difficile de découvrir en lui celles qui peuvent en faire un poëte distingué, un savant, un peintre, etc.

Du reste, les parents ne sont guère sensibles qu'à la musique; l'enfant qui s'exerce avec persistance à tracer des figures, des paysages; celui qui s'obstine à vouloir découvrir la cause des mouvements de ses jouets,

ou qui cherche à comprendre la mystérieuse puissance qui retient la lune et les étoiles suspendues au-dessus de sa tête, et qui indiquera ainsi ses goûts naissants, ses propensions, ne sera presque jamais secondé par son père ou par ceux qui dirigent son éducation. On attribuera sa passion enfantine à une curiosité surexcitée qu'il faut calmer; on négligera ses précieuses dispositions; on les étouffera même si elles contrarient certains projets arrêtés d'avance; comme s'il était juste et prudent d'enchaîner une destinée qui s'annonce ainsi!

Il n'en est pas de même de la musique : cet art charmant peut être cultivé sans trop nuire aux études sérieuses; ensuite, de prompts succès flattent et entraînent les parents, souvent plus loin qu'ils ne se le proposaient. On se demande alors d'où viennent ces dispositions merveilleuses, et on se souvient que *Madame* faisait ou entendait force musique pendant sa grossesse; on le

répète aux amis et connaissances, et si par hasard quelqu'un d'entre eux a lu l'ouvrage sur l'*Éducation antérieure*, s'il parle de la puissance des impressions que reçoit l'enfant encore dans les limbes maternelles, on dira : « Oui, en ce qui concerne la musique, l'auteur a raison; mais il n'est pas prouvé que cette puissance s'étende aux autres facultés de l'âme. »

Ce raisonnement est absurde. Je crois l'avoir démontré suffisamment dans tout le cours de cet ouvrage ; c'est pourquoi, sans m'arrêter ici pour le combattre encore, je vais communiquer de nouveaux exemples tout récents dont l'authenticité ne saurait être mise en doute. Ils ne concernent, il est vrai, que les résultats d'impressions musicales, car le public ne s'attache guère, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'à ce genre de manifestations de la puissance des impressions antérieures; mais on peut hardiment en faire l'application à toutes les facultés qui

président aux connaissances humaines; qui font l'écrivain de génie, le savant, observateur et non compilateur; l'artiste inspiré, tous ceux, en un mot, qui possèdent une imagination créatrice.

Maintenant, voici ce qu'on écrivait de Bologne il y a deux ans :

« Je termine ma lettre en vous rapportant,
« selon votre désir, de nouveaux détails sur le
« petit prodige dont notre ville est si fière. C'est
« encore un fait qui vient à l'appui de la théorie
« de l'éducation antérieure dont vous m'avez
« parlé en m'envoyant un exemplaire de l'ou-
« vrage de M. de Frarière.

« Cet enfant est fils du professeur Ricci; il
« semble avoir sucé avec le lait de sa nourrice
« les connaissances musicales les plus surpre-
« nantes. Rien ne lui paraît difficile; on dirait
« qu'il possède la science infuse, car il ne se
« donne pas autant de peine que les autres en-
« fants de son âge, et pourtant il les surpasse

« tous en ce qui concerne la musique. Il lui suffit
« de lire un morceau pour le savoir parfaitement.
« Son exécution n'a pas encore la netteté, la puis-
« sance d'une grande personne ; mais on peut,
« sans exagération, prédire qu'il sera un jour su-
« périeur à nos plus grands artistes, à nos plus
« célèbres exécutants.

« Quant au génie de la composition, il est trop
« jeune encore pour entrer en lice avec nos
« maëstri, et pourtant il les dépassera, cela est
« évident. Il a déjà, comme dit votre auteur, le
« génie créateur qui seul fait les grands compo-
« siteurs.

« Eh bien ! ces prodigieuses dispositions se
« sont fait jour avant même d'avoir pu exprimer
« par des paroles son goût passionné pour la mu-
« sique. Tout petit, il écoutait avec un plaisir
« infini les mélodies qu'il entendait exécuter
« chez son père ; et tandis que les autres enfants
« jouaient entre eux sans prendre garde à la mu-
« sique, ce petit garçon demeurait immobile et
« attentif.

« J'ai entendu dire que Mozart avait été dans son

« enfance semblable au fils du professeur Ricci, et
« qu'il témoignait, comme ce dernier, un goût
« très-vif pour la musique. Le père de Mozart
« était très-bon musicien, et je tiens du frère de
« l'illustre Wolfgang, mort à Milan, et qui par
« parenthèse n'avait aucune disposition pour la
« musique, que leur mère s'était passionnée pour
« cet art, et l'avait cultivé pendant les premières
« années de son mariage, mais que depuis elle
« l'avait abandonné et même pris en grippe après
« ses deux premières couches. Or, le frère de
« Mozart était né sous cette dernière influence.

« La mère du petit Ricci est très-fière du ta-
« lent de son mari : il est probable qu'elle l'en-
« tend avec plaisir; on m'assure même que,
« comme la mère de Mozart, elle s'en est occu-
« pée beaucoup dans les commencements de sa
« grossesse. Au reste, pendant toute cette période
« intéressante, on peut dire qu'elle a vécu dans un
« véritable centre d'harmonie.

« Je dois vous dire qu'ici, quoique l'ouvrage
« de M. de Frarière ne soit pas encore connu,
« chacun attribue la précoce intelligence musi-

« cale du petit Luigi à la position exceptionnelle
« où sa mère s'est trouvée pendant sa grossesse.»

Or voici ce qu'on lisait dans la *Gazette de Bologne* en septembre 1861, juste deux ans après la communication qu'on vient de lire :

« Luigi Ricci, âgé de huit ans, fils du célèbre
« professeur de musique, a dirigé le 15 août
« 1861 les chanteurs de la basilique de Saint-
« Giusto de Trieste, où l'on exécutait une messe
« de sa composition.

« L'église était pleine de monde ! »

Un journal de Trieste, en rendant compte de cette exécution, ajoute que : *l'œuvre magistrale du petit compositeur a produit la plus vive impression sur tous les assistants.*

Le journal *le Nord* en date du 14 novembre 1859 contenait les lignes suivantes :

« La grande cantatrice (madame Borghi-Mamo) « a une fille de trois ou quatre ans qui annonce « de bien vives dispositions pour la musique. « C'est miracle d'ouïr cette virtuose en herbe, qui « n'a jamais reçu une leçon, comme vous pensez, « chanter d'un bout à l'autre le rôle de Rosine « pour l'avoir entendu étudier à sa mère. Elle « reproduit, avec sa petite voix de cristal, tous « les traits, toutes les finesses, toutes les inten- « tions et toutes les broderies les plus délicates « de l'interprétation maternelle. Aucune nuance « du personnage n'échappe à cette Rosine mouche. « Elle a de quoi tenir, du reste : fille de la Borghi, « elle a pour marraine la Frezzolini.

« Elle s'appelle Erminia, comme la grande « artiste qui promène en ce moment aux États- « Unis les restes d'une voix qui tombe et d'une « ardeur qui ne s'éteindra qu'avec la vie.

« Rossini a entendu avec stupéfaction l'en- « fantine héritière de ces deux beaux noms artis- « tiques : Erminia Borghi-Mamo ! il a surtout « recommandé, — conseil que la sollicitude ma- « ternelle rendait du reste superflu, de ne pas

« hâter encore par des excitations prématurées « le développement déjà si formel de cette intel- « ligence.

« Rossini, le dieu de la musique moderne, « laisse volontiers venir à lui les enfants qu'attire « la céleste mélodie.

« Je pourrais citer le fils d'un gentilhomme « breton, d'un éminent officier général, qui « montre, dans un âge à peine plus avancé que « celui de la jeune enfant de madame Borghi, des « dispositions peut-être plus surprenantes encore. « Ce petit prodige-ci n'est pas seulement un « surprenant virtuose de naissance sur le piano; « de plus, il compose, il écrit des sonates et des « symphonies sans qu'on lui ait jamais enseigné « une note. C'est absolument, sur un autre ter- « rain, la précocité de Blaise Pascal.

« Un beau jour, devant notre génie musical à « peine sorti du berceau, sa mère disait à l'auteur « de *Guillaume Tell* les stupéfiantes aptitudes « de son fils, et demandait une direction au plus « illustre des maîtres modernes. Sans le pousser, « répondit Rossini, puisqu'il ne va que trop vite

« de lui-même, peut-être serait-il bon de lui « apprendre à écrire la musique, de manière à « ce qu'il puisse, par des saignées faites à sa « veine, quand lui-même sentira le désir d'é- « pancher le trop-plein des chants qui lui bour- « donnent dans la tête, soulager son besoin d'ex- « pansion musicale. En ce moment, la mélodie « est en lui, mais il est encore incapable d'écrire « la moindre sonate pour piano.

« L'enfant écoutait. Le lendemain matin, il se « leva de bonne heure et, quand la mère se « réveilla, son fils, que l'arrêt du Maestro avait « piqué au jeu, remit à sa mère une belle sonate « tout écrite de sa main en deux heures.

« Je dois ici rendre hommage à un théoricien « hardi, M. de Frarière, qui ne craignit pas dans « une brochure publiée, il y a quatre ans, et qui « fit quelque sensation, d'affirmer l'existence « d'un phénomène qu'il appelle l'*éducation* « *antérieure*. Antérieure à quoi? à la naissance « de l'enfant, s'il vous plaît. Suivant M. de « Frarière, la mère aurait le pouvoir de pré- « parer par sa vie, par son entourage, les ap-

« titudes des êtres qu'elle porte dans son sein.

« Je ne donne ici que le premier mot du sys-
« tème qui justement fit son apparition au mo-
« ment où madame Borghi-Mamo, en pleine gros-
« sesse et même bien près du terme, chantait
« trois fois par semaine *Azucena du Trovatore.*

« Elle chantait encore la veille même du jour
« où l'on put faire imprimer que la mère et l'en-
« fant se portaient bien.

« Alors, les plaisants de dire : Si l'éducation
« antérieure est une vérité, et si M. de Frarière
« est son prophète, quel musicien que ce petit
« ou cette petite Mamo?

« Là-dessus on riait ; mais voilà que l'événe-
« ment a donné singulièrement raison à M. de
« Frarière, puisque cette enfant semble en effet
« avoir reçu des leçons de musique antérieure-
« ment à sa naissance.

« De même, pour l'autre prodige : son père est
« un amateur forcené de musique, et quand son
« grade et ses fonctions lui permettent par hasard
« de vivre *at home*, les trios, quatuor et quin-
« tettes font rage dans la maison. Justement, il

« fut plus sédentaire que jamais pendant la gros-
« sesse de sa femme, dont la phase de gestation
« fut remplie par des concerts perpétuels. Et puis,
« après neuf mois de ce régime, la mère a mis au
« monde un charmant argument en faveur de
« l'éducation antérieure.

« NÉMO (HENRY DE PÈNE). »

En se laissant aller au plaisir de rire et de faire rire de l'idée d'une éducation commencée antérieurement à la naissance, M. Henry de Pène n'a fait que suivre l'exemple des autres chroniqueurs qui, toujours à l'affût d'un sujet pouvant amuser le public, ne s'inquiètent nullement si par leurs plaisanteries ils ne nuisaient point au succès d'une œuvre utile.

M. Henry de Pène a du moins fait preuve d'une véritable loyauté en écrivant l'article ci-dessus, qui est bien réellement la rétractation la plus formelle et la plus honorable de

tout ce qui a été dit et écrit contre la théorie de l'éducation antérieure.

Heureusement ces railleries n'ont servi qu'à donner plus d'éclat aux faits déjà si nombreux qui viennent à l'appui de cette théorie, et si l'on publiait avec autant de franchise les observations de tous genres qui ont été recueillies depuis la publication de cet ouvrage, il ne serait plus possible de mettre en doute la puissance des impressions antérieures.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La mère exerce-t-elle réellement, à son insu ou volontairement, une influence quelconque sur l'enfant qu'elle porte dans son sein[1] ?

Les impressions diverses qu'elle reçoit pendant sa grossesse peuvent-elles laisser des

[1] Quelle est la nature de cette influence et comment s'exerce-t-elle? Ces questions et d'autres encore seront traitées dans le cours de cet ouvrage, je ne fais que les poser ici.

5.

traces visibles, indélébiles, au moral comme au physique, sur le petit être en voie de formation, dont l'intelligence n'a même donné, à nos yeux du moins, aucun signe de vie?

Les physiologistes qui nient l'âme immatérielle et immortelle de l'homme ne sauraient, à plus forte raison, en admettre l'existence dans le fœtus; ce n'est donc pas à eux que l'on peut adresser ces questions.

Mais il est d'autres personnes qui, tout en admettant que l'homme est dirigé par une intelligence d'essence immortelle ou divine, prétendent néanmoins que cette âme ne prend possession du corps qu'elle doit animer que peu de temps avant sa sortie du sein maternel, ou même au moment de la naissance.

Les uns s'imaginent que cette âme naît ou est créée à cet instant même ; tandis que d'autres croient que l'âme existant déjà n'est cependant jointe au corps qu'au moment où le petit être est à peu près formé et prêt à faire partie de la grande famille à laquelle il appartient. Selon eux, un enfant mort-né n'a jamais

possédé ce souffle immortel qui anime notre corps !...

Il serait superflu de s'arrêter à toutes ces hypothèses, soit pour les combattre, soit pour les appuyer. Cependant, je dirai que, si l'on parvenait à prouver que des impressions d'une nature toute particulière et ressenties par la mère dans les premiers temps de sa grossesse, impressions morales et qui n'auraient pas été répétées plus tard, avaient néanmoins laissé des traces indélébiles dans l'intelligence de l'enfant, il faudrait en conclure que l'âme n'attend point l'entière formation du corps qu'elle doit gouverner pour en prendre possession. Ne pourrait-on même en inférer que celui-ci se développe sous l'influence immédiate et toute particulière de l'âme?... Ce serait alors l'âme elle-même qui modèlerait le corps qu'elle doit habiter et le créerait pour ainsi dire à son image et à sa ressemblance.

Dans cette hypothèse, ce ne serait qu'indirectement que la mère exercerait son influence

matérielle et spirituelle; et en effet, c'est par une cause tout indépendante de sa volonté que son enfant reproduit quelquefois l'image de ses ascendants paternels ou maternels : c'est aussi par une cause dont elle ne saurait se rendre compte qu'elle éprouve pendant sa gestation ces désirs irrésistibles, souvent contraires à sa propre volonté. Demandez-lui ce qui l'oblige à agir de telle ou telle manière, parfois entièrement opposée à ses goûts, à ses précédentes notions de justice, de bienséance, et à sa raison même. Elle vous dira qu'elle se sent dominée par un sentiment plus fort que sa volonté, plus impérieux que tous ceux qu'elle a ressentis jusqu'à ce moment et d'une nature indéfinissable.

Ne serait-il pas aussi raisonnable d'admettre que les influences de toute nature qui réagissent sur le corps de l'enfant, qui laissent des marques indélébiles de leur passage, même sur ses facultés intellectuelles, de manière à troubler parfois son existence entière, ont été transmises directement à son âme?

Cette âme, recevant ainsi toutes les impressions qui frappent les sens de la mère, en subirait le contre-coup... ; et alors s'expliqueraient ces mystérieuses analogies, cette *existence double*, cet état de *plénitude* que ressent la femme dès les premiers instants de la gestation, ces tristesses involontaires, souvent sans cause, et ces accès de joie souvent sans motifs. On comprendrait aussi le profond sentiment de bonheur qu'elle éprouve dans certains moments, si l'on admet la communion de deux êtres ayant une vie particulière et indépendante.

Que pourrait-on alléguer de raisonnable contre cette idée de la communion intime d'une nouvelle intelligence, distincte et capable de recevoir des impressions personnelles, avec l'âme de la mère ?

On objectera sans doute qu'ayant avancé que les animaux étaient également susceptibles de transmettre certaines impressions à leurs petits, quoique dans des limites très-restreintes, l'idée d'une transmission directe

impliquerait la reconnaissance d'une âme chez les animaux, question bien ardue et que je tranchais trop légèrement.

Avant de répondre à cette objection, il est nécessaire d'établir clairement en quoi consistent les influences maternelles et quelles en sont les bornes probables; car, lorsqu'on traite un sujet si nouveau, si étrange même aux yeux de bien des personnes, et qu'on ne peut s'appuyer que sur un nombre limité d'observations, on doit éviter toute conjecture hasardée et n'avancer qu'avec lenteur dans ce champ encore inexploré.

D'autres profiteront des données que je puis leur fournir, et, aidés de mes observations, ils pourront s'aventurer avec plus de sûreté vers le vaste horizon qui s'ouvre devant nous.

Les impressions qu'une mère peut communiquer à son fruit sont de trois sortes : physiques, morales et intellectuelles.

L'influence physique, niée par les physiologistes, a été néanmoins acceptée et reconnue comme une vérité irréfutable par la généra-

lité des femmes de tous les temps et de toutes les nations.

Les preuves de cette influence sont si nombreuses, si bien établies, qu'en vérité toute discussion sur ce sujet serait parfaitement inutile, si elle ne se rattachait à la question bien autrement importante qui est le but de cet ouvrage.

Les résultats de l'influence physique sont naturellement tout matériels ; ses traces sont visibles, soit que l'enfant porte sur son corps l'empreinte d'un objet quelconque qui aura frappé les sens de la mère, excité ses désirs ou ses répulsions ; soit qu'ayant été affectée d'une manière plus vague, l'impression de nature à agir sur la sensibilité de la mère, à exciter sa frayeur, sa colère, n'ait produit sur son fruit que des désordres dans l'organisation intérieure ou extérieure de l'enfant. Dans ces derniers cas, il arrive souvent que le moral même du petit être en soit également affecté.

Cependant, j'ai connu des faits où le dé-

sordre organique de l'enfant n'avait en rien altéré ses facultés morales ou intellectuelles.

INFLUENCES MORALES.

On a par contre plus d'un exemple où, à la suite d'une frayeur, d'un profond chagrin, d'une sombre mélancolie, d'une passion violente ressentie pendant une certaine période de la gestation, une mère a donné le jour à un enfant parfaitement conformé, mais dont le caractère se ressentait fortement des agitations maternelles. Ces cas sont heureusement moins fréquents que les premiers, par une raison bien simple : comme ce ne sont guère que les femmes d'une classe aisée qui trouvent dans les loisirs d'une existence désœuvrée, que le peuple envie à tort, ces excitations dan-

gereuses si fatales à leur bonheur, ce n'est aussi que parmi les classes privilégiées que l'on rencontre ces enfants au caractère si fortement impressionnable, quelquefois violent, cruel, emporté, opiniâtre, enclin à tous les excès. Ces imaginations maladives, sombres, portées vers les choses étranges; ces petits prodiges dont l'avenir est compromis d'avance par des défauts qui font le désespoir de leurs parents, sont les tristes victimes des imprudences de leur mère; c'est elle, et surtout celui ou ceux qui ont mis ses passions en jeu, qui seront un jour responsables des fautes et des excès dont se rendent coupables ces pauvres êtres entraînés au mal par une organisation viciée.

Que l'on scrute la vie de la mère pendant cette période que nos voisins qualifient d'*intéressante position*, et l'on trouvera l'explication de la plupart de ces étrangetés de caractère si contraires aux exemples que l'enfant reçoit tardivement dans le cercle intime de sa famille; mais, je le répète, la mère ne sera

pas seule responsable ; souvent elle n'est elle-même qu'une victime !...

Au reste, qui n'a entendu cette douloureuse exclamation arrachée par le spectacle d'une dépravation précoce : Mon Dieu ! on dirait que cet enfant a été changé en nourrice, il n'a rien du caractère de son père ni de sa mère !...

Non, il n'a rien du caractère *habituel* de ses parents, mais il lui est resté une impression presque indélébile des emportements, des terreurs et de cent autres excès dont il a été l'invisible témoin. Que les parents ne se plaignent donc pas lorsque des passions dont ils auront déposé le germe surgissent et éclatent tout à coup ; et si parfois ils oublient que Dieu est présent partout, que la jeune mère se souvienne du moins qu'elle est responsable de l'innocent petit être qu'elle porte dans son sein, et que lui n'oubliera rien !

On a vu que l'influence purement physique ou matérielle, quoique fort contestée par les physiologistes, n'en était pas moins reconnue

par tous les peuples, et que cette croyance, aussi vieille que le monde, était appuyée par des milliers de preuves incontestables. Au reste, cette influence, ne s'attaquant qu'à la partie matérielle de l'être, ne peut exercer aucun trouble fâcheux dans la société : ses effets sont tout personnels; ils se bornent à des bizarreries, véritable jeu de la nature. Les cas de monstruosités sont très-rares.

Mais il n'en est pas de même de l'influence morale; celle-ci, ainsi que je l'ai dit plus haut, touche directement aux intérêts de la famille, peut compromettre son bonheur et porter le désordre dans la société. On connaît depuis longtemps ce genre d'influence, et c'est à tort qu'on n'y a point attaché d'importance.

Je ne dirai qu'un mot ici de l'influence intellectuelle, dont on a jusqu'à ce jour à peine soupçonné l'existence, et qui pourtant joue un rôle si considérable, qu'elle pourrait, conjointement avec l'influence morale, changer entièrement l'avenir de la société. Ce genre d'influence étant étranger au sujet de ce cha-

pitre, entièrement consacré à éclaircir un point très-important de la physiologie animale, j'y reviendrai après avoir démontré que les bêtes elles-mêmes, du moins celles que nous avons admises auprès de nous pour nous servir ou nous récréer, sont également soumises aux deux influences dont je viens de tracer le rapide exposé.

Je comprends toute la portée des idées que je viens de formuler ; je ne me fais aucune illusion sur l'accueil réservé à une semblable proposition ; on m'accusera de nouveau d'émettre des énormités indignes du plus léger examen ; mais je suis heureusement peu sensible aux attaques passionnées et irréfléchies. Ne m'avançant qu'armé d'observations positives et consciencieuses, je laisse au temps, qui fait toujours justice de toute idée nouvelle, le soin de prouver la réalité de mes affirmations, la grandeur et l'utilité de mes vues.

En disant que la mère ne pouvait communiquer à ses petits que les deux genres d'impressions dont j'ai parlé ; qu'elle ne pouvait

influencer que leur physique et leur moral, je n'ai néanmoins point entendu me prononcer sur la grave question si souvent agitée parmi les philosophes, celle de savoir si les animaux ont une âme. Salomon a dit il y a tantôt trois mille ans :

« L'homme n'a rien de plus que la bête ;
« tout est soumis à la vanité. Les hommes
« meurent comme les bêtes, et leur sort est
« égal. Ils ont tous été tirés de la terre, et ils
« retourneront tous à la terre. Qui sait si
« l'âme des enfants des hommes monte en
« haut et si l'âme des bêtes descend en
« bas ?... »

Le Christ non plus ne s'est point prononcé sur ce sujet. Il a dit seulement que Dieu avait soin des petits des oiseaux ; il a proclamé aussi, dans une de ses divines instructions, que, même en un jour de sabbat, le plus rigide observateur de la loi de Moïse sur le travail, loi d'une rigueur extrême, ne laissait point son âne dans un fossé, c'est-à-dire qu'on devait avoir pitié des bêtes. Et pourquoi en avoir

pitié, si la bête n'est que matière organisée, ainsi que l'enseignent certains professeurs?...

La plupart des philosophes, des législateurs des temps anciens ont accordé aux animaux cette prérogative dont l'homme est si fier; quelques-uns sont même allés plus loin, ils ont publié que l'âme de la bête et celle de l'homme étaient de tout point semblables. La métempsycose, doctrine de Pythagore, est née de cette croyance.

Il était réservé à nos modernes philosophes d'établir une doctrine absolument contraire. Doutant de l'existence même de Dieu, reniant leur âme ou admettant tout au plus cette prétendue âme universelle qui est tout, renferme tout, mais n'a rien de commun avec le Créateur tel que le vulgaire le conçoit et l'adore, ces philosophes enseignent à la jeunesse des colléges, non-seulement que l'animal n'a pas d'âme, qu'il n'est que matière plus ou moins organisée, mais encore que cette matière organisée est privée de sensibilité, qu'elle ne souffre pas; que sa terreur de la mort, ses

cris douloureux lorsqu'on la blesse, tout cela, en un mot, n'est que pure illusion !... J'ignore si ces enseignements sont partout les mêmes ; ce que j'affirme, c'est que j'ai dû combattre vingt fois les opinions bien arrêtées sur ce sujet de jeunes gens qui les avaient puisées dans les colléges et les tenaient de la bouche de leurs professeurs de philosophie.

Que l'on juge donc s'il serait prudent de hasarder une conjecture au milieu de ce dédale d'opinions diverses... Je m'en tiendrai donc au seul système en harmonie avec les circonstances où je me trouve ; c'est-à-dire que, sans me prononcer entre des affirmations et des négations absolues, je n'avancerai dans ma tâche qu'appuyé d'observations exactes et consciencieuses...

Sans refuser l'hypothèse de l'âme chez les animaux, on peut hardiment leur contester certaines qualités inhérentes à la nature de notre âme. On ne saurait admettre chez eux aucun des attributs de l'esprit ; on pourrait même croire qu'ils sont privés d'imagination.

Or, comme c'est principalement cette qualité qui règne en souveraine dans les organisations d'élite, et qui est la cause la plus ordinaire des influences naturelles de la femme sur son fruit, on comprendra pourquoi cette influence se fait si rarement sentir chez les animaux.

Cependant, il suffit de démontrer qu'elle a lieu quelquefois, pour qu'on l'admette en principe.

Parmi les exemples que je pourrais citer, je dois prévenir qu'il ne s'en rencontre pas dans la classe des ovipares, et en effet cela ne pouvait être ; le germe se développant en dehors des influences de la mère. Cette exception même confirme la règle générale que les impressions maternelles se font sentir pendant la gestation, c'est-à-dire lors du développement du fœtus : or, ce développement n'ayant lieu chez les ovipares qu'après sa séparation définitive de la mère, pouvant s'opérer sans son secours et loin d'elle, on comprend que celle-ci ne peut communiquer

toutes ses impressions à des germes qui se développent en dehors de son influence.

Mais si l'influence maternelle semble nulle à certains égards, le germe qui doit à un moment donné se développer dans l'œuf n'en existe pas moins. Il a donc pu, avant d'être séparé de la mère, s'initier à son genre de vie et acquérir les facultés dites instinctives dont sont également douées les espèces ovipares.

Ce sujet sera développé plus tard ; en attendant je ferai remarquer qu'en Égypte, où l'on a l'habitude de faire éclore les poulets dans des fours et d'élever la volaille sans le secours de poules conductrices, les jeunes poules élevées de cette manière n'éprouvent aucune envie de couver, elles en perdent même totalement le désir. Or, on sait avec quelle passion nos poules s'acquittent de ce devoir.

J'ai dit que les animaux paraissent privés du plus bel attribut de l'homme, l'imagination; ils n'ont également aucune notion du beau et du laid, ne savent pas établir de comparaison entre le bien et le mal, et n'agissent, en

un mot, que sous l'empire des passions que, par cette raison, nous nommons animales.

Cependant, comme cette définition me paraît vague et incomplète, je crois devoir la présenter sous son véritable caractère, afin d'éviter tout malentendu dans une question aussi délicate. Je blesserai peut-être bien des susceptibilités, car il est impossible de froisser de vieux préjugés sans encourir le blâme et quelquefois la colère de ceux qui se croient atteints dans leurs sentiments les plus intimes. Pourtant il me semble que la vérité, quelque irritante qu'elle soit, doit être énoncée en toute liberté, surtout lorsqu'on traite un sujet si grave ; autrement on serait en droit de douter des convictions de celui qui, dans cette circonstance, dissimulerait sa pensée par faiblesse ou par crainte.

Je pense donc que l'on donne très-faussement l'épithète de passion noble à l'ardeur qui pousse l'homme sur le champs de bataille, pour le seul plaisir de guerroyer.

Acquérir une brillante renommée ; se créer

une position aux dépens de la vie de ses semblables ; amonceler ruines sur ruines ; saccager, brûler, détruire les ressources d'un peuple ; répandre partout la désolation et la terreur : en vérité, je ne saurais reconnaître dans la passion qui portait jadis les hommes à de tels excès l'ombre même de la grandeur et de la noblesse !... Par contre, qui pourrait refuser ces titres à l'homme qui se dévoue pour la défense de sa famille, de sa patrie, protége le faible et combat pour la justice et la vérité ?... Ainsi, pour qu'une passion ait un caractère noble et grand, il faut absolument qu'elle soit inspirée par le dévouement et suivie d'une entière abnégation.

Quant à ces courses à travers les forêts, à la poursuite de leurs timides habitants, elles peuvent être très-amusantes, très-salutaires comme exercice ; mais, comme elles n'ont aucun caractère de générosité, que l'égoïsme en est le seul mobile, on ne saurait, en conscience, leur donner le nom de noble divertissement.

Quelle noblesse peut-il y avoir à forcer un

pauvre cerf, et quel courage peut-on trouver à le faire déchirer tout vivant par une meute enragée et ensuite à plonger un couteau dans le poitrail du noble animal?

Je ne parlerai pas de la chasse au menu gibier, où chacun fait parade de son adresse et du merveilleux instinct de son chien ; c'est un amusement qui a beaucoup d'attrait, une petite guerre sans danger, qui accoutume la jeunesse à répandre le sang et conduit l'homme tout doucement vers cette ardeur guerrière dont j'ai parlé plus haut.

La chasse ne saurait donc, en aucune manière, être une noble passion. J'excepte de cet anathème la chasse au lion, et en général celle que l'on fait aux animaux dangereux ou nuisibles ; chasse peu recherchée, du reste, mais où l'homme peut déployer utilement tout son courage et faire preuve d'un dévouement sublime.

L'animal possède donc aussi bien que l'homme l'instinct de la destruction ; il est incontestablement guerrier et chasseur ; il a

autant de courage et les ruses ne lui font pas défaut. Pourquoi donc la mère ne pourrait-elle pas transmettre ses qualités à ses petits, puisque, aussi bien que la femme, elle est soumise aux diverses impressions qui frappent celle-ci pendant sa grossesse et aux passions qui peuvent produire les influences morales, c'est-à-dire celles qui agissent sur le caractère et les facultés de second ordre?

Mais cette question est déjà résolue, et ceux qui en général se montrent le plus contraires à mes idées sur l'éducation antérieure se sont chargés de la résoudre victorieusement. En voici un exemple entre mille que je pourrais citer.

Je me trouvais un jour à un rendez-vous de chasse, où, par parenthèse, je faisais assez triste figure, ayant par deux fois laissé partir un pauvre lièvre qui s'était pour ainsi dire mis sous ma protection, noble confiance que je me serais fait un véritable scrupule de trahir lâchement. Mais une chienne qui pouvait à peine suivre la chasse, et dont tout le monde

6.

admirait la sagacité profonde, avait probablement compris, avec ce merveilleux instinct qu'on lui reconnaissait, qu'en se tenant près du chasseur le plus inoffensif, elle aurait plus de chances de rencontrer du gibier qu'en suivant les traces des autres chasseurs. Elle eut en effet le plaisir et la gloire de saisir le lièvre au passage, celui-ci poussa un cri aigu, se débattit un moment; puis, la chienne l'ayant saisi par le milieu du corps, elle se dirigea vers son maître en faisant entendre des petits jappements victorieux et se livrant à la pantomime la plus expressive.

On voulait me faire honneur de cette prise! honneur que je récusai, racontant ce qui s'était passé. M. de G. dit alors que ce n'était pas la première fois que Yolande (c'était le nom de la chienne) se livrait à de pareils exploits. Il nous raconta une multitude de faits très-glorieux pour l'animal qui en était le héros, et termina son récit en nous disant que sa chienne tenait ses nobles qualités de sa mère, qui les avait possédées à un degré très-éminent. Mais,

ajouta-t-il, ne croyez pas que toutes ses portées m'ont donné de bons chiens de chasse, car ce n'est pas uniquement la race qui transmet cet instinct si recherché des chasseurs, il y a encore autre chose.

Cette explication n'ayant fait qu'ajouter à la curiosité ordinaire aux chasseurs, qui écoutent avec une attention extrême tout ce qui se rattache aux exploits de leurs chiens, M. de G. poursuivit son intéressante communication. Il nous affirma que le moyen le plus sûr d'obtenir de bons chiens de chasse consistait à entretenir la chienne dont on veut garder les petits dans un état d'activité continuel pendant tout le temps de sa gestation. Ne la fatiguez pas trop, ménagez-la même autant que possible, mais ayez soin de la promener chaque jour dans les terres giboyeuses, de lui faire suivre la piste, d'exciter et de maintenir son ardeur, et vous serez à peu près sûr que sa portée, une partie du moins, manifestera en son temps une rare intelligence dans la poursuite du gibier.

Le vieux garde-chasse confirma de tout point les assertions de son maître, disant que c'était un fait bien connu parmi les chasseurs de profession.

Persuadé de la parfaite exactitude de ces observations, que dans bien des circonstances analogues j'avais eu occasion de faire moi-même, M. de G. et son garde n'eurent pas de peine à me convaincre de leur sincérité; je croyais cependant qu'il n'en serait pas de même des autres auditeurs ; car parmi eux se trouvaient M. N. et M. de B., qui s'étaient constamment montrés les adversaires les plus ardents de mes idées sur l'éducation antérieure. Ma surprise fut donc des plus vives lorsque je les vis non-seulement approuver de tout point cette méthode anticipée d'éducation canine, mais l'appuyer d'un grand nombre d'exemples connus de tous les amateurs du sport cynégétique.

Il est vrai que ces messieurs ne considéraient point ces faits comme ayant quelque rapport avec l'éducation antérieure, telle que je l'ai

fait connaître ; leurs idées sur ce sujet étaient toutes matérielles : ne pouvant nier les effets, ils repoussaient la cause, attribuant l'influence de la mère dans cette circonstance à une simple modification du sang et des humeurs !... Ils allaient même jusqu'à faire intervenir certains esprits animaux, et lorsque, forcés dans ce pauvre retranchement, je les priais de vouloir bien m'expliquer ce qu'ils entendaient par esprits animaux, ils se bornaient à répondre que cette expression se comprenait, mais ne s'analysait pas.

Pourtant, un des chasseurs, qui avait étudié les mœurs du cheval chez les Arabes, et l'on sait que chez eux le cheval fait pour ainsi dire partie de la famille, nous raconta bien des traits de la rare intelligence de ce noble compagnon de l'Arabe, et il finit par avouer que ces hommes croient fermement à l'influence du caractère de la cavale sur le poulain. Ils prennent grand soin de la maintenir dans de bonnes dispositions pendant toute la durée de la gestation, et sont persuadés que la

race seule ne suffit pas pour avoir un poulain doué des qualités qu'ils recherchent par-dessus tout. Il y a chez les peuples nomades quelque chose de plus que les simples précautions ordinaires ; je crois même, en vérité, ajouta-t-il, qu'ils admettent les impressions dont monsieur vient de nous entretenir !...

Ces paroles, prononcées avec la franchise d'un soldat, me causèrent un véritable plaisir, et mirent fin à notre discussion.

Dans une autre circonstance, un amateur de la race féline me dit avoir remarqué un fait qui lui paraissait étrange. Ayant pris les petits d'une chatte extrêmement farouche, il les donna, dès le premier jour de leur naissance, à une chatte privée, à laquelle il avait à dessein enlevé les siens peu de temps auparavant. Celle-ci les avait adoptés et en eut tous les soins possibles ; mais, à sa grande surprise, les petits se montrèrent farouches, et devinrent voleurs, comme s'ils eussent été élevés loin de toute habitation.

Cet amateur ajouta qu'il avait répété bien

des fois de semblables expériences, et qu'il s'était assuré que ce n'était qu'à grand'peine qu'on pouvait corriger les défauts de caractère chez les animaux qui les tenaient de leurs parents. Les chats sont tous voleurs plus ou moins; les petits d'une mère très-encline au vol seront même incorrigibles, tandis qu'on pourra modifier l'instinct de ceux qui sont nés d'une chatte tant soit peu fidèle ou plutôt discrète.

Enfin cet amateur, qui était en même temps un très-bon observateur, affirmait que le meilleur moyen d'obtenir des chiens et des chats d'un caractère doux consistait à éviter d'irriter la mère pendant la gestation; qu'il fallait au contraire la tenir de bonne humeur, et qu'il croyait même avoir acquis la certitude qu'en excitant son intelligence on préparait merveilleusement les petits à pratiquer ces tours gracieux, ces gentillesses qui rendent ces animaux si amusants.

On voit d'après cela que ces observateurs admettent, sans s'en douter, les principes

mêmes de l'éducation antérieure. Au reste, le nombre des personnes qui reconnaissent ces principes est beaucoup plus considérable qu'on ne se l'imagine ; seulement les unes n'observent qu'un seul côté de la question, d'autres attribuent à une tout autre cause l'influence maternelle, poussant l'absurdité jusqu'à parler d'esprits animaux !

Avant de terminer ce qui a rapport à l'influence maternelle chez les animaux, je dois parler de quelques faits qui se sont passés sous mes yeux.

Mon père ayant eu occasion de rendre quelques services au prieur du grand Saint-Bernard, celui-ci lui fit présent de deux jeunes chiens, qui furent élevés avec tous les soins imaginables. Ils devinrent énormes, et, quoique d'une grande douceur, les villageois et les étrangers les craignaient et fuyaient à leur approche. Comme ils étaient mâle et femelle, au bout d'un an celle-ci mit bas, et on lui permit d'élever deux petits.

Jusqu'à ce moment on les avait laissés li-

bres; mais, avant la seconde portée, on dut les tenir à la chaîne pendant le jour : non qu'ils fussent devenus méchants, mais parce qu'en jouant ils avaient effrayé quelques voisins, et mon père s'était empressé de faire droit à leur plainte.

Le supérieur du couvent avait cependant fortement recommandé à mon père d'éviter de les enchaîner; ajoutant que, s'il ne pouvait s'en dispenser, il ne devait pas garder les petits qui naîtraient dans cette circonstance. Le bon prieur avait raison ; les petits de la première portée étaient doux comme des agneaux, mais ceux nés tandis que leur mère passait ses journées triste, sombre et souvent colère, essayant de briser sa chaîne pour se jeter sur les enfants du village qui la faisaient enrager à travers la grille de la cour, près de laquelle se trouvait sa niche où elle était enchaînée, ceux-là, on fut obligé de les faire tuer. Tout jeunes encore, ils montraient un caractère farouche qui contrastait avec celui de leur mère, toujours douce lorsqu'elle

n'était pas à la chaîne et agacée par les enfants. Cette occasion ne fut pas la seule où mon père eut lieu d'observer que les recommandations du prieur étaient parfaitement fondées. Il eut lieu de l'appliquer à d'autres animaux domestiques et sans cependant attacher aucune importance à ses observations, il présageait presque à coup sûr quel serait le caractère des petits dont la mère était tenue sous telle ou telle influence pendant sa gestation. Comme il n'est pas un éleveur qui n'ait eu cent fois occasion de faire les mêmes remarques; que les fermiers, sans s'en rendre compte peut-être, prennent des précautions particulières pour éviter toute fâcheuse impression à leurs cavales et à leurs vaches pleines, je me dispenserai de mentionner certains faits qui ne seraient que des redites.

Voici une observation qui prouve que cette influence peut aussi préparer le développement de l'intelligence chez les bêtes.

Un débitant de tabac, demeurant à Milan, près du pont de Porta Tosa, possédait une ad-

mirable chienne de la race des barbets. Cette bête faisait preuve d'une rare sagacité; le débitant vivait seul et n'avait personne pour le servir; il envoyait sa chienne tantôt chez le boucher ou le boulanger, tantôt porter son linge à blanchir et faire d'autres commissions de ce genre.

Cet animal semblait comprendre tout ce que son maître lui disait et se trompait rarement dans l'exécution de ses ordres. Son obéissance s'étendait plus loin encore, car, au lieu de suivre les impulsions de la nature et en certain temps s'abandonner au premier chien venu, la pauvre bête ne cédait que sur un ordre positif de son maître.

Tant de qualités réunies faisaient la joie et l'orgueil du débitant de tabac, et les petits de sa chienne étaient retenus longtemps à l'avance; on va voir tout à l'heure pourquoi. Cette chienne était née chez lui, il l'avait élevée avec un soin tout particulier, et il attribuait en grande partie sa vive intelligence aux leçons qu'il avait données à sa mère pendant

qu'elle était pleine. Il était persuadé qu'en cultivant les dispositions naturelles des petits on obtiendrait des résultats plus merveilleux encore. J'eus la curiosité d'en faire l'épreuve, et ayant obtenu, non sans peine, un des petits de cette chienne impayable, j'ai pu me convaincre que les assertions *del signor B.* n'avaient rien d'exagéré.

C'est, au reste, par un procédé qui n'est pas sans analogie avec celui de l'ingénieux débitant de tabac de Milan, que les Anglais sont parvenus à modifier (faut-il dire améliorer) les formes et les qualités physiques des animaux dont ils ont entrepris de régénérer la race. Tout Paris a pu constater les résultats vraiment extraordinaires qu'ils ont obtenus dans ce genre d'industrie.

Cette action de l'homme sur l'animal, dont il modifie à son gré la forme et les proportions, est une preuve de plus de la puissance que le Créateur lui a transmise sur la matière; car ce que l'homme a tenté sur l'animal, il pourrait, sans aucun doute, le prati-

quer également sur lui-même ; il ne faudrait pour cela qu'une volonté persévérante. Les mêmes causes qui ont dégradé physiquement certaines populations ouvrières, causes dont aucun gouvernement ne s'est jamais préoccupé, se sont fait sentir, dans d'autres contrées, aux animaux domestiques dont la race s'est abâtardie d'une manière fâcheuse.

Mais, puisque nos voisins ont réussi dans leurs entreprises sur l'amélioration des races animales, ne pourrait-on, par d'habiles mesures, arrêter la décadence qui menace une partie de la population? serait-il impossible de rétablir peu à peu les formes altérées par une suite de générations nées sous l'empire d'une misère et d'une démoralisation profondes?...

Je reviens à mon sujet, dont ces considérations m'ont éloigné.

Si je ne craignais de fatiguer mes lecteurs, je pourrais appuyer ma théorie de l'éducation antérieure d'un grand nombre de faits également intéressants ; mais à quoi bon? n'ont-ils

pas journellement sous les yeux des exemples plus frappants encore que ceux que j'ai déjà cités?

Il m'eût été facile de puiser des milliers d'anecdotes curieuses dans les nombreux recueils qu'on a publiés sur l'intelligence des animaux et d'y trouver bien des témoignages dont j'aurais pu m'emparer, bien des analogies dont, en toute justice, j'aurais pu tirer parti... Mon ouvrage y eût certainement gagné sous le rapport de l'attrait, car le merveilleux plaît toujours; mais il n'aurait peut-être pas présenté le même degré de certitude et inspiré autant de confiance. On me saura donc gré, je l'espère du moins, de n'avoir recherché mes preuves que parmi les faits dont je pourrais certifier la parfaite exactitude.

Quelques personnes ayant trouvé qu'il y avait de ma part autant de témérité que d'inconvenance à mettre en parallèle les impressions qui viennent frapper une chienne ou une cavale aussi bien que la noble compagne

de l'homme; qu'il me soit permis de leur faire observer que cette comparaison, loin d'être avilissante pour la femme, tend au contraire à agrandir la sphère de son influence, puisqu'elle seule peut perfectionner l'œuvre de Dieu, l'animal ne pouvant ni comprendre ni diriger la portée des impressions qu'il perçoit et communique à son insu.

La femme seule a donc reçu du Créateur ce magnifique privilége, cette mission presque divine dont l'historien sacré entendait peut-être parler en disant qu'elle briserait la tête du serpent, ce symbole des mauvaises passions que l'homme transmet de génération en génération à ses enfants. Elle aurait donc le pouvoir d'en détruire le germe ou du moins d'en prévenir le développement, si elle le voulait sérieusement.

Mais, pour obtenir de tels résultats, il faudrait d'abord que la femme connût sa puissance ; il faudrait aussi qu'elle se pénétrât bien de l'idée que, pour vaincre les obstacles que des siècles d'ignorance, des préjugés contraires,

un long assujettissement et, ce qui est pis encore, ses propres passions, opposeront à ses efforts, elle devra déployer, pendant de longues années, un courage et une persévérance inébranlables, un dévouement absolu et de tous les instants.

Pourquoi la femme ne mettrait-elle pas à l'accomplissement d'un dessein si généreux autant de persévérance qu'à obtenir ces frivoles avantages qu'un rien détruit et dont la perte laisse toujours de pénibles souvenirs ?...

Je terminerai ce chapitre, consacré aux influences maternelles chez les animaux, en citant un passage de ce livre écrit, il y a tantôt quatre mille ans, par ce grand historien qu'on nomme Moïse. Le lecteur verra que dès ce temps-là on se faisait une idée assez juste des impressions reçues pendant une certaine époque.

« Jacob dit à Laban son beau-père : Vous « savez de quelle manière je vous ai servi et « combien votre bien s'est accru entre mes « mains..... Vous voilà devenu riche ; Dieu

« vous a béni aussitôt que je suis entré dans
« votre maison.....

« Que vous donnerai-je? dit Laban.....

« Je ne veux rien; mais si vous faites ce
« que je vais vous demander, je continuerai
« à mener vos troupeaux et à les garder...
« Visitez-les et mettez à part, pour vous pré-
« sentement, toutes les brebis dont la laine
« est de diverses couleurs; et à l'avenir tout
« ce qui naîtra d'un noir mêlé de blanc ou
« tacheté de couleurs différentes, soit dans
« les brebis ou dans les chèvres, sera ma ré-
« compense.

« Laban lui répondit : Je trouve bien ce que
« vous me proposez...

« Laban mit ensuite l'espace de trois jour-
« nées de chemin entre lui et son gendre.
« Jacob, prenant donc des branches vertes de
« peupliers, d'amandiers et de platanes, en
« ôta une partie de l'écorce : les endroits d'où
« l'écorce avait été ôtée parurent blancs, et
« les autres qu'on avait laissés entiers demeu-
« rèrent verts; ainsi ces branches devinrent

« de diverses couleurs. Il les mit ensuite dans « les canaux qu'on remplissait d'eau, afin que, « lorsque les troupeaux y viendraient boire, « ils eussent ces branches devant les yeux et « qu'ils conçussent en les regardant. Ainsi il « arriva que les brebis étant en chaleur et « ayant conçu à la vue des branches eurent « des agneaux tachetés et de diverses couleurs.

« . . . .

« Jacob devint de cette sorte extrêmement « riche, et il eut de grands troupeaux, des « serviteurs et des servantes, des chameaux et « des ânes. »

DE L'INFLUENCE MATERNELLE

SUR

LE CARACTÈRE DES PEUPLES.

Personne n'a jamais songé à rechercher les vraies causes qui peuvent imprimer à chaque peuple ce caractère indélébile qui est le cachet des nationalités.

Les philosophes, toujours mus par des idées purement matérialistes, et quelques historiens égarés par de fausses considérations de même nature, ont bien essayé de formuler divers systèmes plus ou moins erronés. C'est ainsi

que les uns ont attribué la douceur de certains peuples de l'Inde à leur régime tout végétal, et le caractère guerrier des peuplades voisines à l'usage de la viande. C'est aux brouillards dont l'Angleterre est enveloppée comme d'un voile funèbre que nos voisins seraient redevables de l'humeur sombre, du génie grave, uniquement porté vers les choses positives et plutôt matérielles que spirituelles, qui les distingue des autres nations.

Les Français, par contre, habitant sous un ciel variable, chargé de nuages toujours en évolution, un climat qui passe sans cesse du chaud au froid, de l'humidité au sec, devaient être aussi légers, d'une humeur aussi variable que leur ciel et leur climat.

Cette manière d'expliquer le caractère d'une nation manque à la fois d'exactitude et de profondeur.

On ne saurait, il est vrai, contester les effets que produisent la diversité du climat et le genre de nourriture; mais ces effets ne modifient proprement que le corps, ils n'ont

qu'une influence très-indirecte sur l'âme, et, en toute équité, on ne doit leur attribuer que des résultats très-secondaires. D'ailleurs, parmi les peuples dont le cachet national est si prononcé, on rencontre des groupes, quelquefois des portions considérables de ces peuples, sujets par conséquent aux mêmes intempéries, partageant la même nourriture, dont le caractère est entièrement dissemblable.

L'Irlandais, par exemple, n'est-il pas gai et insouciant malgré les brouillards? Le musulman, sobre comme Voltaire et comme lui grand buveur de café, habitant sous un ciel magnifique, est-il aussi vif, aussi spirituel que le Normand qui ne vit guère que de pain et de laitage et ne boit que du cidre?

Le Suisse enfin, qui habite un pays charmant, aussi varié et accidenté que celui de la Hollande est monotone, qui s'abreuve d'un vin généreux, a-t-il moins de lourdeur dans sa démarche, plus de vivacité dans son élocution que l'inventeur de la bière?

Ne voit-on pas dans ces belles îles de l'O-

céanie, situées toutes sous un ciel admirable, produisant avec abondance les fruits les plus délicieux, ici une population douce, sociable, ayant horreur de l'anthropophagie, et tout auprès, c'est-à-dire sous les mêmes conditions atmosphériques, des peuplades farouches, chez lesquelles la civilisation n'a pu encore déraciner entièrement cet affreux penchant ?

On ne saurait donc raisonnablement attribuer au climat, ni même au genre de nourriture, les différences caractéristiques qui existent entre les divers peuples dont l'origine n'est pas la même.

Les Anglais qui habitent depuis des générations les Indes, et y vivent suivant les traditions de la famille, ont conservé intactes leur morgue britannique, leurs mœurs et leur physionomie. Il en est de même des Français du Canada : le caractère national s'est maintenu parmi eux, en dépit du climat et de toutes les autres causes qui auraient dû l'altérer et même le détruire entièrement.

Cette perpétuation du caractère national a

également été attribuée à l'habitude, à l'exemple. On a dit aussi qu'il pouvait se transmettre par le sang, de père en fils.

Examinons ces deux manières d'envisager la question, il se trouvera peut-être qu'elles ne sont guère mieux fondées que la première. Cependant elles laissent un certain vague qui permet des interprétations se rapprochant beaucoup de la vérité.

Pour admettre que le caractère national se perpétue par le seul fait de l'exemple, il faudrait prouver que l'enfant élevé loin du toit paternel, dans des circonstances de mœurs et de caractère tout à fait contraires, ait perdu entièrement le cachet de son origine et adopté complétement celui du peuple où il a été transplanté.

Or l'expérience des siècles prouve que cela n'est pas.

Le jeune Italien né ou transporté à Paris dès sa première enfance sera d'un caractère aussi jaloux et dissimulé que s'il eût été élevé dans la péninsule italique, et quelque brillant

que soit le vernis dont il couvrira son penchant à la dissimulation et à la jalousie, l'homme le moins clairvoyant reconnaîtra son origine étrangère; le jeune Corse n'oubliera point, et la *vendetta* sera toujours vivace dans son cœur; l'Anglais sera froid et plein de morgue, et l'Espagnol de hauteur, qu'il soit né hildago ou simple laboureur.

Quant à la troisième hypothèse, elle n'est pas plus admissible que les autres.

Si la transmission par le sang des qualités ainsi que des défauts physiques est irrécusable, il ne saurait en être de même des qualités et des défauts de l'âme. Celle-ci est tout à fait indépendante du corps; elle peut le dominer, résister à ses entraînements, le forcer dans ses rébellions, l'obliger à vaincre la faim, la soif, à supporter les plus affreux tourments; par sa volonté seule elle le contraint à se laisser mutiler, détruire, et quelquefois même, usurpant les droits du Créateur, elle lui ordonne de procéder lui-même à sa propre destruction.

Et après avoir donné des preuves aussi puissantes de sa haute origine, pourrait-on croire encore que notre esprit, ainsi que bien des personnes se l'imaginent, soit d'une nature tellement faible et impressionnable qu'un ciel plus ou moins gris ou la qualité des aliments puisse modifier sa nature souveraine? Non, en vérité, cela ne saurait être, et cette seule supposition est réellement aussi ridicule que dégradante pour l'âme, dont la nature impérissable ne peut être soumise aux viles influences qui feraient douter de la divinité de son origine. Les philosophes et les panthéistes eux-mêmes la nomment une portion de l'âme de la nature.

Les saintes Écritures nous enseignent que l'âme est immortelle, et la nomment un souffle de Dieu. Or un souffle de Dieu, esprit de lumière, peut-il être soumis à une influence toute matérielle? ne doit-il pas au contraire dominer la matière?

La seule explication raisonnable de la perpétuation du caractère national se trouve dans

cette éducation antérieure dont on voudrait en vain nier la réalité.

Peut-on dire qu'il en soit ainsi à l'égard du caractère physique de la race? Non ; celui-ci, imprimé par le Créateur lui-même, qui a voulu que chacune de ses créatures eût la physionomie particulière de la famille dont elle était issue, ne peut être détruit ; il ne peut qu'être modifié par les alliances de races diverses. C'est pourquoi l'on trouve à Paris, par exemple, les types de tous les peuples de la terre : la plupart sont profondément altérés, il est vrai, mais très-reconnaissables encore.

Et cependant, ces physionomies si diversement caractérisées, où l'on retrouve des traces de races antipathiques au caractère national, au génie français, n'en sont pas moins vives, gaies, insouciantes, spirituelles, exprimant, en un mot, de cent manières diverses les qualités et les défauts du vrai Parisien.

Examinons maintenant par quel moyen le caractère national d'un peuple peut traverser

les siècles presque sans altération, au milieu même des circonstances les plus défavorables, telles, par exemple, que la captivité des Juifs en Égypte et en Syrie; la domination de la Grèce par les Turcs, de l'Italie par l'Autriche, de la Corse par la France, de Malte et autres lieux par l'Angleterre, etc., sans que néanmoins ces peuples, entièrement soumis aux lois des vainqueurs et à leurs usages, mêlés pendant de longues années, des siècles même avec ceux qui les leur imposaient, aient perdu le caractère distinctif de leur nationalité étouffée.

Examinons aussi comment il se fait que Paris, cette grande ville que la province envahit chaque jour, où elle s'établit comme par droit de conquête; où les étrangers viennent en foule, se plaisent et finissent le plus souvent par se fixer tout à fait; Paris enfin qui, sur une population de quinze cent mille âmes, ne compte peut-être pas cent mille descendants des Parisiens de la fin du siècle dernier; comment se fait-il, dis-je, que les enfants de

la grande cité aient néanmoins conservé ce cachet particulier qui de tout temps a caractérisé le Parisien?... Et à quelle cause, enfin, attribuer un fait tout contraire, celui de gens qui habitent Paris et autres grands centres de population depuis de longues années, qui y sont nés, ainsi que leurs pères et leurs mères, et sont néanmoins restés entièrement étrangers aux mœurs et à la physionomie de la capitale ou des lieux qu'ils habitent, exactement comme s'ils n'avaient jamais quitté Carcassonne ou Gênes, Vienne ou la brumeuse Albion?...

La même réponse expliquera cette étrange anomalie, et comme je pense que quelques exemples donneront une idée plus claire de ce phénomène que les raisonnements les plus logiques ne pourraient le faire, j'aurai encore recours à ce genre de démonstration, qui offre d'ailleurs le plus d'attraits, sans être pour cela moins instructif.

Mistriss D... était venue fort jeune en France, où sa famille s'était établie. Elle s'y

maria, et, devenue veuve, elle éleva sa fille comme elle l'avait été elle-même, ne fréquentant guère que des gens de sa nation. Celle-ci, mariée fort jeune à un négociant français, eut deux filles et un fils.

Pénétrée des idées de sa mère, elle vivait fort retirée, surtout pendant l'époque de ses grossesses. Son mari, M. S..., ne voulant pas la contrarier, lui permit d'élever elle-même ses filles ; quant au garçon, à l'âge voulu, on le mit en pension.

Cependant les jeunes filles passèrent aussi une année dans une des meilleures institutions de Paris. Aujourd'hui madame S... a pris sur elle de les produire dans le monde, elles jouissent même d'une liberté très-grande. Mais qui le croirait ? à les voir, on reconnaît en elles des filles de la Grande-Bretagne, non à leur accent, qui est assez pur, ni à leur manière de se mettre, car elles s'habillent fort convenablement ; c'est à un certain je ne sais quoi (expression de madame de Sévigné) qui trahit en toutes circonstances l'origine mater-

nelle. Le jeune homme lui-même a les goûts et le genre britanniques.

Après la bataille de Marengo, M. X..., employé aux subsistances de l'armée française, vint s'établir à Milan avec sa jeune femme. Il y eut plusieurs enfants, qui s'y fixèrent tout à fait. Ceux-ci, bien qu'ils aient italianisé leur nom, leurs enfants et les enfants de leurs enfants n'ont absolument rien perdu du caractère distinctif qui trahit leur origine française. Même légèreté, même enthousiasme. Toujours prêts à faire des barricades au moindre signal d'insurrection ; d'une vivacité étourdissante et point jaloux, enfin !...

Cependant, comme pour marquer la différence qui existe entre l'influence féminine française et italienne, l'un des fils, allié à l'une des anciennes familles du pays, a eu, lui aussi, plusieurs enfants, élevés avec leurs cousins, partageant la même affection. Eh bien, malgré cela, rien n'est plus dissemblable que le caractère, la tournure et les aptitudes des membres de cette nombreuse famille ; on

découvre aussitôt que les uns appartiennent à la nation la plus insouciante du monde, et les autres à cette race dont l'égoïsme est plus fort que l'esprit de liberté.

Ces exemples pris entre mille prouvent jusqu'où peut s'étendre l'influence de la mère, quand elle a toute liberté pour se faire sentir. Il n'est d'ailleurs pas un de mes lecteurs qui n'ait eu occasion de faire la même observation. Le changement de climat et de genre de vie est pour fort peu de chose dans l'altération du caractère national.

Ce caractère se perpétue souvent en dépit de tous les obstacles.

Il y a à Paris, et dans un grand nombre d'autres villes, des colonies d'Anglais où l'on retrouve intact le caractère distinctif de cette nation. On voit de même en Angleterre, en Italie et un peu partout enfin, des familles françaises qui ont conservé religieusement le cachet national; leurs enfants et les enfants de leurs enfants sont Français de cœur et d'âme, et souvent, malgré les alliances étrangères, on

reconnaît les fils de Françaises au premier coup d'œil.

Il n'en est pas de même des hommes : l'influence paternelle, très-sensible au physique, est à peu près nulle au moral : lorsqu'elle se fait sentir, cela n'a lieu qu'au moyen de la seconde éducation, par la vue, les leçons et l'exemple du père. Elle n'est donc pas innée. Celle de la mère peut être comprimée, mais elle se fait jour à la première occasion, tandis que celle du père, ne prenant naissance que dans certaines circonstances, peut ne jamais exister.

Après avoir démontré que le caractère national se maintient particulièrement par les femmes, il est presque inutile d'ajouter qu'il se perd de la même manière.

On comprendra facilement que l'influence ne peut se perpétuer que par la volonté.

Or, lorsque, par une cause quelconque, cette volonté cesse d'agir, le champ reste entièrement libre à toutes les impressions qui se feront sentir plus tard. Ce sont les cas les

plus ordinaires, car le nombre des femmes qui ont une volonté bien arrêtée, capable de surmonter les obstacles qui s'opposent à sa manifestation, est très-limité.

La jeune Allemande, par exemple, qui vient en France et s'y marie, est ordinairement frappée de la tournure désinvolte des Français et de l'amabilité qui règne dans la conversation, surtout quand elle la compare au flegme allemand et à l'état d'abandon où nos voisins d'outre-Rhin laissent leurs femmes, tandis qu'ils vont jouer et boire ensemble. Il est tout naturel qu'elle se passionne pour un genre de vie plus attrayant et plus digne de la nature à la fois noble et délicate de la femme. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce qu'elle communique le profond sentiment qui l'anime à ses enfants, qui seront alors plus Français, pour ainsi dire, que les Français mêmes.

Voilà pourquoi Paris est peuplé de gens venus de tous les coins du monde, qui néanmoins se donnent avec fierté le titre de Parisiens.

On a déjà remarqué que les Français laissaient dans toutes les contrées où le sort des armes les conduisait des traces toujours subsistantes de leur présence. Partout où ils ont passé, ils ont profondément modifié les mœurs et les usages des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en communication. En un mot, leur influence civilisatrice est plus forte que celle d'aucun autre peuple.

Et pourquoi cela? N'y a-t-il pas d'aussi beaux hommes dans les autres contrées? demandera-t-on justement. Certainement, et de plus beaux encore; mais leur influence sur les femmes est loin d'égaler celle des Français en général; il y a chez ceux-ci plus qu'une beauté physique, il y a un désir de plaire, d'être utile, qu'on ne trouve pas au même degré chez les autres peuples; il y a de plus un attrait tout-puissant sur elles : c'est le respectueux dévouement qu'ils leur témoignent et le vif désir de les arracher à la condition abjecte où on les tient dans plus d'une contrée.

Relever la dignité méconnue de la femme

est le moyen le plus sûr d'augmenter la juste influence qu'elle exerce dans la famille : or cette influence bien dirigée peut seule amener progressivement la civilisation et par conséquent l'humanité à son plus haut point de splendeur.

DES CAUSES RÉELLES

QUI AMÈNENT LA DÉCADENCE DES FAMILLES ET PAR SUITE CELLE DES NATIONS.

La décadence des peuples a de tout temps vivement attiré l'attention des hommes les plus éminents ; ils en ont recherché la cause avec ardeur, et, à force de suppositions plus ingénieuses que vraies, ils en sont arrivés à cette conclusion, que les richesses en étaient la cause première, car elles amènent avec elles le luxe et permettent l'entière satisfaction des sens.

Que la richesse soit un des principaux moyens qui favorisent et hâtent cette décadence, cela n'est pas douteux ; mais ce moyen, tout puissant qu'il puisse paraître, n'a pas d'action directe invincible ; il peut même être combattu avantageusement.

Ce que j'avance ici paraîtra bien téméraire et de plus paradoxal ; car c'est vouloir renverser ce qui a été posé comme une vérité incontestable par des hommes d'un mérite supérieur.

Avant de poursuivre le développement de cette idée, qu'on me permette de rappeler ici la parabole du semeur telle qu'elle est rapportée dans l'évangile de saint Matthieu (ch. XIII). Elle a plus d'un rapport avec le sujet que je traite en ce moment.

« Celui qui sème s'en alla semer ;

« Et, pendant qu'il semait, quelque partie « de la semence tomba le long du chemin, et « les oiseaux du ciel étant venus la mangèrent.

« Une autre tomba dans des lieux pierreux, « où elle n'avait pas beaucoup de terre ; et

« elle leva aussitôt, parce que la terre où elle « était n'avait pas de profondeur.

« Mais, le soleil s'étant levé ensuite, elle en « fut brûlée, et comme elle n'avait point de « racine, elle sécha.

« Une autre tomba dans des épines, et les « épines venant à croître l'étouffèrent.

« Une autre enfin tomba dans de bonnes « terres et elle porta du fruit, quelques grains « rendant cent pour un, d'autres soixante, et « d'autres trente.

« Que celui-là entende qui a des oreilles « pour entendre. »

D'après ces paroles, le semeur agissait comme s'il eût supposé que la terre avait été également bien préparée à recevoir la semence. Bien que cette parabole ait un but tout spirituel, on peut l'appliquer parfaitement aux richesses, qui tombent presque toujours entre des mains mal préparées à en faire un digne usage.

On ne peut cependant, sans s'écarter de la plus saine logique, prétendre qu'elles aient directement la puissante influence qu'on veut

bien leur attribuer, ce serait prendre les effets pour la cause. Les hommes les plus éclairés ont donc pu se tromper sur ce sujet, et lorsqu'ils ont traité, par exemple, de la décadence de l'empire romain, l'attribuant uniquement aux richesses transportées à Rome après les conquêtes de Paul-Émile, ils n'ont pas songé un instant que si ces richesses étaient tombées entre les mains d'un peuple mieux préparé à les recevoir, loin d'être une cause de démoralisation, elles eussent servi à la prospérité réelle de la république et contribué à sa gloire ainsi qu'à son bonheur.

Mais, si la corruption n'exerçait pas à Rome sa funeste influence d'une manière ostensible, elle n'en existait pas moins, prête à éclater dès qu'elle en aurait le moyen.

Et, en effet, le culte que les Romains rendaient aux passions sensuelles, dont chacune avait sa divinité protectrice, n'était point propre à les préserver de l'enivrement des richesses. Aussi, loin de voir en elles un moyen d'élever la nation à un degré de prospérité que

leur pauvreté première ne leur avait pas permis d'atteindre, ils s'en servirent pour satisfaire les penchants naturels à l'homme qui n'a pas une force supérieure à leur opposer. Renonçant aux travaux des champs, car c'est à cette époque que remonte la désolation où se trouvent aujourd'hui les terres de la vieille république; abandonnant les paisibles occupations qui avaient jeté tant d'éclat sur sa naissante prospérité et honoré leurs plus grands citoyens, ils s'adonnèrent aux excès les plus honteux ; ce qui amena leur asservissement et enfin leur décadence totale.

Quel rapport peut-il y avoir entre la chute de l'empire et l'éducation antérieure? se dira-t-on peut-être en lisant ces lignes.

Ces rapports sont plus nombreux que vous ne sauriez vous l'imaginer; mais, pour les établir clairement, il faut procéder avec ordre.

Les nations se composent d'un plus ou moins grand nombre d'individus, se renouvelant sans cesse et offrant cependant un ensemble homogène qui se conserve tel pendant

un certain nombre de siècles ; puis, à un moment donné, cet ensemble se disloque, et chaque partie subit des transformations particulières. Alors ce qui avait formé un corps de nation cesse d'exister sous la même forme et le même nom, et souvent, dans les temps anciens, s'éteignait tout à fait. Cet anéantissement total n'a plus eu lieu depuis l'établissement du christianisme, et, comme on le comprendra après avoir lu ce chapitre, il n'est plus à redouter à l'avenir, tant du moins que les nations n'abandonneront pas la religion du Christ, qui seule peut relever la dignité de la femme.

Les individus qui composent la nation appartiennent tous à un certain nombre de familles formant autant de groupes ou centres, et c'est dans ces centres que résident la vie et la force des peuples.

La corruption qui existe toujours vivace, même dans l'État le mieux organisé, ne saurait compromettre sa sûreté tant qu'elle n'atteint que des individus isolés, quelque nom-

breux qu'ils soient; car, de nouveaux citoyens que rien n'a pu corrompre encore venant grossir journellement le nombre de ceux qui ont su conserver intacts les saines traditions de la famille et l'honneur de la nation, l'État ne court aucun danger. Mais il est clair que, si la corruption vient à pénétrer dans les familles, la nation perdra bientôt ce qui faisait sa force et ne pourra résister longtemps aux causes sans cesse renaissantes qui agitent les empires et amènent leur ruine.

Or comment la corruption pourrait-elle envahir les familles, si la femme, que le Créateur semble avoir animée d'une plus vive horreur pour le vice que l'homme, dont les relations, le genre de vie et mille autres causes contribuent à rendre moins scrupuleux; si la femme, dis-je, sait résister aux entraînements que sa faible et impressionnable nature rend si dangereux pour elle, et si, ne pouvant arrêter le chef de la famille dans ses désordres, elle trouve dans son dévouement assez de force et de courage pour imprimer dans le cœur

de ses enfants le germe de toutes les vertus?

J'ai dit que la femme est naturellement ennemie du désordre et du vice; mais, comme elle est en même temps très-faible, il était impossible qu'elle puisât dans les religions toutes sensuelles des peuples anciens la force qu'elle trouve aujourd'hui dans celle du Christ.

Il est peut-être inutile d'insister sur ce point, et d'essayer de prouver une vérité dont personne n'oserait nier l'évidence; on ne saurait cependant trop le répéter : tant que la femme s'inspirera de la religion chrétienne, qui seule condamne tous les vices; tant qu'elle se retrempera à cette source toujours pure et fortifiante, elle pourra bien encore faillir, car, ainsi que je l'ai dit, elle est faible; mais elle se relèvera plus forte, plus confiante, plus courageuse, et communiquera au fruit de ses entrailles sa force, sa confiance et son courage.

Il est vrai que, sous une direction contraire aux inspirations qu'il aura puisées dans le sein maternel, une partie des impressions que l'enfant aura reçues s'effacera peut-être.

Le jeune homme oublie bien les leçons de l'enfance; mais il vient un âge, un moment où ces impressions à demi effacées, ces leçons oubliées, se ravivent et reprennent tout leur empire. Souvent les témoins de cette espèce de résurrection de sentiments qu'on ne soupçonnait pas, ou qu'on croyait éteints, se sont écriés : Quel miracle a donc pu rendre à la vertu ce jeune homme si vicieux? où cet enfant a-t-il puisé ces idées généreuses? qui a pu lui inspirer de si nobles sentiments?... Ce miracle est dû à la touchante sollicitude de la mère, qui, à son insu et sans avoir eu la moindre idée de la puissance de ses impressions, s'est imposé comme un devoir sacré le plus généreux des sacrifices, celui de renoncer à tout divertissement corrupteur pendant sa grossesse, ne s'occupant que du bonheur à venir et des vertus de l'enfant que son imagination active voyait grandissant à ses côtés.

Or, si l'instinct maternel, qui seul a guidé les mères jusqu'à présent, a donné souvent d'aussi heureux résultats, que ne doit-on pas attendre,

dans un avenir prochain, des efforts de l'amour maternel, aujourd'hui qu'elles doivent comprendre toute la portée des impressions qu'elles ont le pouvoir de transmettre à leurs enfants!... Mais aussi quelle terrible responsabilité pèsera sur celles qui abuseront de ce pouvoir, ou qui, oubliant leurs devoirs de mères, se laisseront égarer par l'entraînement des passions!...

Je crois avoir suffisamment démontré que la vraie cause de la décadence des peuples, dont l'histoire nous a tracé le triste et douloureux récit, se trouvait dans l'absence de tout sentiment assez fort pour résister aux passions qui entraînent l'homme dans sa chute et par conséquent la société à sa dissolution.

La philosophie était bien, il est vrai, en honneur parmi les peuples déchus; elle enseignait quelques-uns des préceptes fortifiants que le Christ est venu imposer au monde; mais la philosophie, toujours vacillante dans ses maximes, ne pouvait avoir une grande autorité; elle n'était d'ailleurs connue que d'un

petit nombre d'adeptes, et les femmes en furent toujours exclues.

Quelle force auraient-elles donc pu puiser dans les religions énervantes et toutes sensuelles répandues alors dans le monde?... A Rome, par exemple, les immenses richesses acquises avec tant de facilité devaient pousser le peuple, désarmé contre les séductions de tous genres qu'elles amenaient à leur suite, vers tous les débordements et exciter ses passions au plus haut degré. Que pouvait donc l'instinct maternel au milieu de ce tourbillon irrésistible?... Entraînées elles-mêmes, les mères durent perdre jusqu'au sentiment de leur propre dignité, et, au lieu de transmettre à leurs enfants quelques-unes de ces impressions qui parfois ont régénéré les individus les plus corrompus, elles n'ont pu leur communiquer que celle de leur propre dégradation! Est-il besoin de chercher d'autres causes à la chute des empires? ne devaient-ils pas disparaître l'un après l'autre sans laisser d'autres traces de leur passage que des ruines?...

TRANSMISSION

DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Jusqu'à présent il n'a été question que de la transmission des impressions physiques et morales, se manifestant par des signes extérieurs ou intérieurs, ou bien affectant le caractère de l'enfant. Les premières n'ont d'empire que sur la matière, les autres sur le moral et ce que l'on nomme vulgairement les qualités du cœur. Cependant elles se combinent quelquefois et se prêtent un appui mu-

tuel ; il en résulte certaines bizarreries dont l'explication ne se trouve que dans le système des influences maternelles.

Les impressions morales peuvent déterminer quelques aptitudes dans le genre de celles qui agissent sur l'intelligence des animaux.

Je crois avoir établi suffisamment la réalité des impressions physiques et morales : il me reste à développer mes idées sur la transmission des facultés intellectuelles. Mais, avant de m'engager dans cette explication, je dois répondre aux critiques dont mes idées sur cette partie de l'éducation antérieure ont été particulièrement l'objet.

Je n'ai jamais dit ni prétendu dire que la femme pouvait à son gré créer des facultés ; l'influence de la mère ne saurait s'étendre si loin. De même qu'elle ne saurait altérer en rien, par la seule puissance de sa volonté, ni les formes de l'enfant à naître ni son teint, ni produire le plus léger signe sur son corps ; que ces effets sont tout à fait indépendants de

son pouvoir; elle ne saurait non plus créer un caractère selon son bon plaisir. D'après cela, comment aurais-je pu imaginer que la mère avait un pouvoir illimité sur l'âme de son enfant, jusqu'à lui donner telles facultés qu'elle jugerait à propos?... En me prêtant de pareilles absurdités, on a tout simplement abusé du droit de critique et manqué de loyauté.

Non, ces attributions créatrices appartiennent à Dieu seul, et la femme a été, heureusement pour le sort de l'humanité, privée d'un pouvoir si exorbitant.

Mais il lui reste une des plus sublimes prérogatives que Dieu ait accordées aux hommes, prérogative qui l'élève pour ainsi dire au-dessus de l'homme lui-même, et dont celui-ci aurait lieu d'être jaloux, s'il ne lui avait été donné de diriger la femme et de la dominer par la force de son génie.

Malheureusement il est rare que l'homme sache user de ce genre de persuasion; il croit y suppléer par la force brutale; alors, par

son ineptie, il perd à la fois son droit et son pouvoir.

Quant à la femme, on pourrait presque supposer qu'elle a hérité d'une portion du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car, si elle ne peut créer des facultés lorsqu'elles n'existent pas, elle peut certainement développer et diriger celles de l'enfant en voie de formation qu'elle porte dans son sein, de manière à leur donner une supériorité qu'elles n'auraient pas sans cela. Au reste, je me suis servi en toute occasion des mots influences, impressions, qui, par leur signification même, excluent toute idée de création; et le titre de mon ouvrage : *Éducation antérieure*, indique suffisamment ma pensée et mon but.

Examinons maintenant dans quelles circonstances la mère peut contribuer au développement des facultés intellectuelles de l'enfant.

On a des milliers d'exemples qui prouvent que l'esprit est tout à fait indépendant du

corps, et que, quelque faible et mal constitué que soit celui-ci, il n'en a pas moins paru tout à fait propre, en maintes occasions, à servir de demeure, demeure de très-humble apparence, à l'un de ces génies qui parfois surprennent le monde par l'étendue de leurs connaissances et la profondeur de leur esprit. A ces exemples on peut opposer, il est vrai, de nombreuses exceptions ; souvent l'âme est comme affaissée sous le poids des infirmités du corps, et les gens de chétive constitution se ressentent plus ou moins des disgrâces de leur nature corporelle ; leur esprit semble subir le joug de cette matière mal organisée, et la prison de boue gouverne l'immortel prisonnier.

Or quelle influence la mère pourrait-elle exercer sur un fruit si défectueux ?... Sa puissance ne saurait s'étendre jusqu'à reformer l'œuvre de la nature !...

Il y a mille nuances intermédiaires entre ces deux exemples que je viens de citer ; on peut donc juger d'avance combien il serait

téméraire d'affirmer qu'une mère a tout pouvoir sur son fruit. Non : de même qu'il est des corps débiles, il est des intelligences qui en subissent forcément les conséquences ; et si, par une de ces causes que la science est impuissante à découvrir, mais dont on peut, à l'aide de ma théorie, démontrer l'origine probable, l'enfant devait naître crétin, il est sûr que l'influence maternelle serait impuissante devant un tel obstacle. Et sans aller jusqu'au crétinisme, ne naît-il pas tous les jours des enfants plus ou moins énervés et rachitiques, épuisés dès les entrailles de leur mère et condamnés à rester faibles de corps et d'esprit?...

Lorsqu'à la suite d'une vie désordonnée, les parents mettent de tels enfants au monde, ils ne doivent pas s'attendre à voir le misérable fruit de leurs amours bien sensible aux impressions que la mère la plus dévouée voudrait lui communiquer. Il y aura donc de nombreuses exceptions à la règle générale, et l'influence maternelle ne sera vraiment toute-

puissante que sur les organisations qu'aucune cause n'a flétries d'avance.

L'influence maternelle a encore des conséquences bien autrement graves que toutes celles dont il a été question jusqu'à présent ; je veux parler du sentiment religieux qui est peut-être son expression la plus vive et la plus profonde. C'est que chez les âmes d'élite ce sentiment domine tous les autres, surtout chez les jeunes femmes à l'époque de leur première grossesse. Il se fait sentir avec une force renaissante lorsque la même cause se représente.

Est-ce la crainte vague d'un danger qu'il faut conjurer ? est-ce par épuisement, faiblesse, que les femmes éprouvent alors un redoublement de piété?... J'aime mieux croire au profond sentiment de reconnaissance que la maternité doit leur inspirer, au vif désir d'attirer sur le nouvel objet de leur affection un regard de la Divinité, ou à toute autre cause également noble et désintéressée.

Il est clair que ce livre ne s'adresse point

au couple égoïste, présentant le dégradant spectacle d'une combinaison matrimoniale, qui, pour conserver à la fois les avantages de comfort et la considération du monde, s'abrite sous la protection de M. le maire, tandis que, d'un autre côté, il s'ingénie à prévenir les suites d'une population exubérante.

C'est là tout simplement une espèce de prostitution légale.

Que deviennent plus tard ces femmes qui n'ont pas le courage d'être mères?... Ces tristes épouses passent leurs plus belles années à la recherche d'un bonheur illusoire, semblables en cela aux vierges folles de l'Évangile. Mais surviennent les ennuis de l'âge mûr ; les cheveux blanchissent un à un, les traits se plissent désagréablement ; la physionomie prend de jour en jour la plus triste expression du désir agonisant et du regret honteux de lui-même, et tandis que les mères, environnées de leur nombreuse et souriante famille, rendent grâce au ciel du bonheur de la maternité, les premières, pareilles à ces graminées dont la

tige jaunie est veuve de grains, élèvent néanmoins orgueilleusement leur front desséché. Mais le faucheur est là ; il jette au loin cette paille inutile.

Quelle différence avec ces nobles femmes des temps anciens, qui regardaient la fécondité comme une bénédiction du ciel, et gémissaient lorsqu'elles ne donnaient pas de fils à leur époux ! Et que j'admire cette Sarah, se réjouissant à quatre-vingt-dix ans de voir enfin cesser son affligeante stérilité !...

Ce livre serait, je pense, tout aussi déplacé entre les mains de ces contempteurs du septième commandement, le plus essentiel pourtant à la force et à la beauté de la race humaine ; celui dont la violation entraîne les plus funestes conséquences pour l'avenir des familles et des peuples !...

Mais revenons au sentiment religieux dont ces réflexions nous ont éloigné un instant.

Qui pourrait douter de la puissance des influences maternelles sur les dispositions religieuses des individus qui en ont reçu l'heu-

reuse impression?... Des milliers d'exemples pris dans toutes les classes de la société prouvent de la manière la plus positive que la plupart des hommes qui ont manifesté la force et la constance de leurs opinions religieuses, ont eu pour mères de ces femmes dont la foi vive et ardente devait se transmettre à leurs enfants.

On me dira que c'est plutôt un effet de l'éducation et que rien ne démontre qu'il faille en rechercher l'origine plus loin. L'éducation contribue certainement à développer le sentiment religieux; mais sous cette seule influence il n'acquiert que rarement cette vivacité, cette profondeur, ce caractère durable dont il se revêt lorsqu'il a pris naissance par suite des impressions de la mère.

Il n'est pas un chrétien qui, lors de sa première communion, n'ait paru vivement touché et n'ait ressenti cette exaltation que les gens dévots désignent sous le nom de grâce. Et pourtant le nombre de ceux chez qui cette manifestation pieuse s'est effacée pour ne plus

renaître, hélas ! est incomparablement plus grand que celui des hommes qui ont persévéré dans les mêmes sentiments. Ces derniers ont pu les délaisser par faiblesse, par entraînement ou par toute autre cause ; mais, si ces sentiments ont une origine antérieure aux instructions qui n'ont fait pour ainsi dire que les mettre en lumière, ils renaissent plus vivaces que jamais, lorsqu'une heureuse occasion rappelle d'anciens souvenirs.

Lorsque, au commencement du siècle, nos soldats, déployant l'impétuosité et le courage naturels aux Français, envahirent les contrées étrangères, ils se firent remarquer par leur absence totale de tout sentiment religieux. On peut même dire que, sous ce rapport, ils portèrent l'effroi dans tous les cœurs, et que leur légèreté, pour me servir d'une expression fort douce, scandalisa même les musulmans. Et cependant ces hommes avaient tous reçu les instructions qui précèdent la première communion ; tous avaient donc éprouvé les impressions qu'elles laissent dans notre âme.

D'où vient que ces germes s'étaient éteints dans le cœur de nos braves soldats, qui ne conservèrent pas même l'apparence des souvenirs qu'on croyait ineffaçables ?

C'est que le sentiment religieux n'existait plus parmi les mères ; et longtemps avant cette époque, par suite de causes étrangères à cet ouvrage, on ne le retrouvait plus que chez les femmes du peuple, et encore parmi celles qui n'avaient eu aucun contact direct avec les beaux esprits de toutes les classes dont la France d'alors était la pépinière universelle. Comme c'était surtout chez les femmes des classes moyennes que cette influence irréligieuse avait produit le plus de ravages et que la plupart des officiers en ressortaient eux-mêmes, il n'est pas surprenant que les pauvres et ignorants soldats, qui, eux, avaient dans le fond du cœur l'instinct religieux, aient aussi suivi le torrent, conduits par leurs chefs de file !... Ils auraient eu mauvaise grâce de montrer des sentiments dont leurs officiers se moquaient avec tant d'esprit; aussi les refoulèrent-ils si bien, que

la mort seule avait le pouvoir de les mettre en évidence.

Cependant il se trouvait parmi les officiers quelques esprits d'élite, qui avaient eu le bonheur de naître sous des influences moins pernicieuses ; et si, par suite de l'esprit qui dominait alors, ils se voyaient également obligés de cacher leur sentiment sous une indifférence apparente, ils n'en frémissaient pas moins de honte et de colère lorsqu'ils se trouvaient forcés de participer à des actes qu'ils réprouvaient. Voilant donc leur croyance, déguisant leurs sentiments, ils attendaient avec impatience une occasion de leur donner essor.

Cette occasion ne se fit pas attendre longtemps. Le fils de madame Létizia, le général Bonaparte, dédaignant de feindre des idées qu'il ne partageait pas, mais n'affectant point une indifférence coupable, était l'homme chargé de cette grande mission. Cependant des vues politiques qui absorbaient alors toutes ses pensées l'obligèrent à suspendre l'expression des sentiments que, sans aucun doute, il avait

puisés dans le sein maternel, car son éducation religieuse n'offrit aucune circonstance particulière propre à justifier la conduite qu'il tint plus tard. Il est inutile de rappeler ici les faits glorieux de la vie du grand homme qui se rattachent à mon sujet ; mais il n'est pas inutile de faire observer que ses sentiments à cet égard ne procédaient point d'une instruction religieuse plus forte que celle de tout autre homme de cette époque, si féconde en grands événements, mais si contraire au sentiment religieux.

Le christianisme du grand homme était si peu fondé sur l'éducation et sur les études particulières, qu'il ignorait tout ce qui dépassait les simples instructions qu'on donnait alors à la jeunesse. Ce christianisme tout instinctif n'aurait pu déployer une vigueur si extraordinaire, s'il n'eût eu sa source dans des impressions plus fortes et plus vivaces que celles que l'on puise dans les colléges.

Le sentiment d'une impression antérieure toujours subsistante et la preuve de son igno-

rance en religion ressortent clairement aux yeux de tous ceux qui ont lu le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Les pensées qui l'animaient à ce moment redoutable, où le passé, le présent et l'avenir viennent se confondre et démontrer la vanité des choses de ce monde ; ces pensées qui se montrent sans déguisement, nous font connaître la faiblesse de son instruction sur ce sujet et la force des impressions antérieures.

C'est que la mère de l'Empereur était une de ces femmes rares qu'aucun sophisme ne saurait égarer : or les impressions que peut transmettre une telle femme sont de leur nature ineffaçables.

Que de choses je pourrais ajouter sur un sujet aussi intéressant, et combien de preuves irrécusables je trouverais à l'appui de ma théorie parmi ces chefs de nations dont tout le monde à peu près connaît les antécédents ! La discrétion, la prudence peut-être, doivent retenir de nouvelles applications également convaincantes. D'ailleurs, ne faut-il pas laisser à mes lecteurs le plaisir de découvrir les causes

secrètes des événements prodigieux dont notre époque est remplie?

J'ai dit que l'éducation religieuse ne pouvait avoir de bases réellement durables, si elle n'avait été préparée par des impressions auxquelles on n'a, bien à tort pourtant, attaché aucune importance jusqu'à présent.

Que l'on examine les hommes d'aujourd'hui; il n'en est pas un qui ait su résister à ce vieil esprit qu'on a mis à tort ou à raison sous le patronage de Voltaire, si, pour contre-balancer ses efforts incessants, la mystérieuse influence dont j'ai parlé ne s'est point fait sentir.

On peut même dire que la plupart des hommes qui se sont fait remarquer par leur impiété avaient néanmoins reçu une éducation très-religieuse; mais en est-il un seul dont la mère ait été citée comme un modèle de piété?

Voici encore un exemple de la puissance des impressions maternelles.

Deux peuples se sont chargés de montrer à la postérité ce qu'elles peuvent produire sur le

caractère national. J'ai parlé de l'irréligion dont les armées de la République et de l'Empire avaient pour ainsi dire fait parade dans les diverses contrées où le dieu des batailles, qui inspire aussi bien les républiques que les empires, s'était plu à les diriger. J'ai dit que partout cet esprit d'impiété avait causé un douloureux étonnement et contribué à l'éloignement des peuples pour la civilisation française.

Mais, en même temps, les nobles qualités du cœur, dont nos soldats ont de tout temps donné des preuves irrécusables, devaient naturellement frapper les peuples et surtout les femmes, plus promptes à saisir le côté chevaleresque et le caractère généreux de l'homme.

Deux contrées, où l'occupation française s'est prolongée pendant bien des années, devaient ressentir plus que toutes les autres cette puissante influence.

C'est aussi précisément ce qui est advenu en Espagne et en Italie, dans ce dernier pays surtout. Cependant cette influence ne pouvait

s'exercer sur une génération prévenue et qui avait même en horreur les Français ; il fallait donc qu'elle arrivât par la femme, et alors ses conséquences devaient être de longues années à l'état latent et ne se manifester qu'à la génération suivante.

Or, qui pourrait nier que les Italiens de notre époque ne soient les serviles imitateurs des Français du commencement de ce siècle?

Quand on suit attentivement ce qui se passe au delà des Alpes, on reste frappé de la similitude qui existe entre les errements de ces peuples et la conduite de nos pères. Même politique étroite, tracassière, antireligieuse ; même croyance présomptueuse en une supériorité illusoire ; car l'Italien s'imagine aujourd'hui être supérieur à tous les autres peuples, sans en excepter les Français, dont il prend les sentiments religieux en pitié !...

Qu'il y a loin de ce vieux voltairianisme (expression consacrée dont je demande pardon aux admirateurs du seigneur de Ferney) au noble esprit qui anime nos braves armées,

depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat! Pieux sans affectation et tolérants sans indifférence, grâce à leur généreux dévouement, à l'intérêt chevaleresque que les soldats de la France prennent au bonheur des populations chez lesquelles le sort de la guerre les a transportés, l'influence de la nation très-chrétienne ne laissera cette fois aucun reflet qu'elle ne soit glorieuse d'avouer.

Avant d'abandonner ce sujet, qu'il me soit permis d'ajouter quelques réflexions sur l'influence française en Algérie.

Cette influence est-elle aussi forte qu'une occupation de trente ans pourrait le faire supposer?

Non certainement, et il est bien à craindre qu'elle ne soit jamais plus forte qu'aujourd'hui, tant qu'on ne fera pas cesser les causes qui y apportent d'invincibles obstacles.

La religion des Arabes s'oppose à toute communication intime ; les femmes, ces indispensables missionnaires de la civilisation, vivent loin de tout contact avec les conquérants, et il

en sera toujours ainsi, l'occupation durât-elle cent ans.

Or quelle influence pourrait-on avoir sur une race dont on peut apprivoiser quelques individus, mais qui repoussera toujours les chrétiens ? Aussi elle demeure étrangère à la race européenne et ne se mêlera jamais avec elle. Ce peuple rusé profite habilement de l'occupation française : mais, à un moment donné, si par malheur la France se trouvait affaiblie, on apprendrait tout à coup que les Arabes n'ont changé ni de mœurs ni de caractère. Dieu veuille que mes prévisions soient fausses et qu'un jour on n'ait pas à déplorer une catastrophe qu'il eût été si facile de prévenir.

Toutes les relations sur l'Algérie s'accordent sur ce point, que les Arabes conservent toujours l'espoir de reprendre possession du pays quand Allah l'aura décidé. Or, de deux choses l'une : ou la race arabe doit s'éteindre, disparaître entièrement du sol de l'Algérie, ou la France perdra tôt ou tard sa conquête.

Le gouvernement de Louis-Philippe, plus

qu'indifférent en matière de religion, s'est aussi montré plus qu'imprévoyant à l'égard de l'Algérie. Loin de faciliter l'introduction du christianisme parmi les Arabes, seul moyen d'obtenir le mélange des races, il a blâmé le zèle du clergé et empêché de tout son pouvoir le prosélytisme.

Que seraient devenues nos possessions des îles, peuplées de nègres, si dès le principe on eût apporté les mêmes obstacles à leur conversion? On sait pourtant que la race arabe se rapproche beaucoup plus de la race blanche que celle des nègres, qui s'est presque fondue cependant avec la nôtre.

Je conclus en répétant que les Arabes resteront à perpétuité étrangers à la France, à sa religion, à sa civilisation, tant que leurs femmes exerceront une influence contraire à l'union des deux peuples; et c'est par elles seules qu'on pourra un jour l'obtenir. J'ajouterai enfin que, si, dès les premières années de la conquête, on eût préparé les voies à cette influence, l'Algérie serait aujourd'hui indissolublement unie à la

France et les Arabes se glorifieraient du titre de Français.

Voici, au reste, une anecdote sur le fondateur de l'islamisme, qui démontre l'empire des impressions maternelles sur le génie et le caractère des mahométans.

Rien ne pouvait être comparé à la beauté du jeune homme qui fut père de Mahomet, disent les historiens arabes ; sa vue seule produisait une vive impression sur les femmes. Ce jeune homme ayant été désigné par le sort, en suite d'un vœu téméraire, pour être immolé par son père même à je ne sais quelle divinité, la tribu tout entière gémissait de cette affreuse nécessité. L'extrême beauté d'Abdallah et l'excellence de son caractère lui avaient attiré les plus vives sympathies de cette peuplade, l'une des plus puissantes et des plus riches de l'Arabie.

Cependant le jour du sacrifice approchait ; Abdallah et son père, ajoutent les historiens, imitant de tout point les exemples du patriarche des Hébreux et la soumission de son

fils Isaac, marchaient déjà vers le lieu désigné, suivis de leurs parents, de leurs amis et de la population en larmes, lorsqu'on imagina d'aller consulter une femme qui passait pour avoir des révélations d'en haut.

La pythonisse ayant évoqué l'Esprit saint, déclara qu'il suffirait d'immoler cent chameaux pour apaiser la divinité qui avait reçu le vœu du père.

A cette nouvelle la joie du peuple se manifesta de la plus bruyante manière; l'heureux père sacrifia lui-même les cent chameaux en présence de toute la tribu convoquée pour cette cérémonie.

Un événement aussi extraordinaire était bien de nature à impressionner un peuple porté vers les choses merveilleuses; il vit dans cette préservation miraculeuse du jeune Abdallah l'intervention toute-puissante de la Divinité, et s'imagina dès lors que le jeune homme était destiné aux plus grandes choses. L'idée de sa grandeur future, sa beauté, relevée encore par l'expression du bonheur qui

rayonnait sur son visage, le rendirent l'objet de l'admiration universelle; chez les femmes surtout, ce sentiment prit une extension qui devint bientôt une ardente passion ; car l'amour des distinctions fait naître chez elles, plus encore que chez les hommes, l'exaltation à son plus haut degré.

Les femmes arabes n'avaient pas encore adopté l'usage de ne sortir qu'enveloppées comme des fantômes : c'est Mahomet qui l'introduisit afin de maintenir sur elles une domination perpétuelle, et un peu par jalousie aussi. Elles sortaient donc librement et se mêlaient ouvertement à toutes les assemblées du peuple. Abdallah reçut maintes propositions des plus belles et des plus riches filles ou veuves de sa tribu ; car sa vue seule eût suffi à exciter l'amour, et le prestige dont il était environné le portait jusqu'à la frénésie.

Abdallah aurait pu dès cet instant agir comme il l'eût voulu sur l'esprit de ses compatriotes ; mais il n'avait pas reçu le don *antérieur,* qui seul peut disposer les hommes

aux grandes actions et aux choses extraordinaires. Ce qu'il ne lui était pas donné d'entreprendre, son fils Mahomet, né sous d'aussi puissantes influences, devait l'accomplir, si toutefois les circonstances ultérieures ne s'y opposaient pas. On sait combien elles lui furent favorables et avec quelle adresse il sut profiter du prestige qui avait environné son père.

Cependant, ce que celui-ci eût pu exécuter aisément par suite de ce prestige qui lui était personnel, Mahomet n'y parvint qu'après de longues années et des peines infinies. Chacune de ses actions nous le montre sous l'empire d'une idée fixe qu'il prend pour une inspiration d'en haut; c'est en vain que, par des circonstances toutes providentielles, il se trouve en communication avec de pieux cénobites; qu'il reçoit les instructions si hautes et si pures des disciples du Christ, répandus alors par toute la Syrie; que Djerdjis, supérieur d'un couvent qui l'avait pris en affection, l'initie aux mystères de sa foi, s'ima-

ginant qu'il en ferait l'apôtre de l'Arabie : Mahomet a puisé dans le sein maternel une ambition inextinguible. Il profitera habilement de son instruction ; mais il tournera tout ce qu'on lui avait enseigné à son propre avantage ; et, ne pouvant se donner pour Dieu, il sera son prophète.

Quelle que soit l'opinion des hommes sur le fondateur de l'islamisme, on conviendra que sa naissance et sa vie, son imagination, frappée de la pensée d'une grandeur future, et une foule de circonstances particulières qu'on découvre en lisant l'histoire de l'établissement du mahométisme, démontrent clairement que cet homme s'est trouvé influencé en tout par des impressions puissantes et ineffaçables qu'on ne peut attribuer qu'à l'éducation antérieure. Aujourd'hui plus que jamais, l'influence des femmes se montre dans toute sa puissance parmi les musulmans.

Depuis les plus hautes régions jusqu'au dernier échelon de la société, ceux qui ont eu pour mère une femme chrétienne se voient

entraînés vers une doctrine toute d'amour, malgré les préjugés d'une religion fanatique et les châtiments qu'elle impose au moindre témoignage de sympathie, malgré la honte attachée au nom de Giaour. Aussi, grâce à l'intervention de nos armées, dont la noble conduite excite l'admiration des musulmans, on peut prédire à coup sûr que la génération qui s'élève sera favorable au christianisme.

N'est-il pas déplorable de penser que l'esprit de secte qui domine le peuple anglais vienne sans cesse entraver les efforts de nos missionnaires; paralyser les bienveillantes dispositions du gouvernement français envers les Orientaux et retarder ainsi les progrès de la civilisation?

Espérons que bientôt, revenus à des sentiments moins étroits, plus généreux, nos alliés se joindront à nous pour achever l'œuvre si heureusement commencée.

DISPOSITIONS PARTICULIÈRES DES PEUPLES

Le génie poétique. — La littérature. — Les sciences et les arts.

On sait que chaque peuple est particulièrement doué de certaines dispositions plus ou moins prononcées pour les sciences, la littérature, les beaux-arts; qu'il possède des aptitudes plus décidées pour tel art, telle science, que pour tels autres. Les Italiens, par exemple, dont la renommée est universelle, à cause de l'expansion que la poésie et les beaux-arts ont reçue chez eux, le cèdent cependant sur

quelques points à d'autres peuples, en général moins favorisés qu'eux des dons de la nature.

Il en est de même des sciences : c'est en Italie qu'elles s'étaient réfugiées pendant les troubles du moyen âge, et c'est de là qu'elles se sont répandues dans les autres contrées. Mais ce qui est digne d'observation, c'est que chaque peuple n'a d'abord puisé à cette source que telle partie des sciences qui avait le plus de rapport avec ses goûts et ses besoins et lui a donné alors un si prodigieux développement, que l'Italie s'est trouvée ensuite fort arriérée en comparaison des autres pays. Il n'en a pas été de même à l'égard de la littérature et des beaux-arts, les Italiens ayant atteint les limites de la perfection avant tous les autres peuples modernes.

Si on remonte aux causes qui ont contribué à donner une sorte de supériorité à certains peuples sur d'autres, dans telle ou telle partie des sciences, des lettres et des arts, on voit avec surprise qu'elles tiennent aux impressions

particulières qui nécessairement ont dû frapper les femmes, toujours associées aux émotions de gloire du poëte, de l'artiste et même du savant.

N'était-il pas tout naturel que l'Italienne, à genoux dans une espèce d'extase devant le premier tableau offert à ses regards, une *Sainte Famille*, je crois, ait été vivement impressionnée par cette vivante reproduction de la nature?

Mais il fallait en même temps que cette impression ne demeurât pas stérile, et elle ne pouvait avoir de conséquences ultérieures que sur les enfants dont le genre de vie en permettait le développement. C'est un point qui mérite d'être pris en considération; car, si les influences morales sont de nature, en affectant le caractère, à ne pouvoir se dissimuler entièrement, il n'en est pas ainsi des impressions intellectuelles, qui demandent une occasion pour se manifester.

La parabole du semeur reçoit ici une nouvelle application; car il faut des circonstances

exceptionnelles pour que l'enthousiasme, inspiré par l'audition d'une musique délicieuse, d'une improvisation poétique ou la vue d'un chef-d'œuvre, se fasse sentir à une de ces rares organisations dont j'ai parlé, et que, cette difficulté vaincue, on puisse également surmonter celle qu'une carrière opposée pourrait mettre au développement de l'impression reçue. Il n'est donc pas surprenant que le nombre des enfants qui ont pu profiter des heureuses influences maternelles ait été jusqu'à présent si limité. Les femmes, ne se faisant aucune idée de leur pouvoir préparateur, recevaient et communiquaient, sans s'en douter, des impressions presque toujours contraires au genre de vie que leur enfant était appelé à remplir.

Mais admettons que, par un heureux concours de circonstances, l'homme déjà préparé ait pu donner enfin carrière aux inspirations de son génie. De nouveaux chefs-d'œuvre vont se produire, qui deviendront à leur tour la source de nouvelles émotions, et, par suite, serviront au développement d'un plus grand

nombre de génies. Le progrès se manifestera encore par une précocité et une facilité plus grandes. Les chefs-d'œuvre se multiplieront, et le nombre des artistes suivra cette progression croissante.

Mais il arrive une époque où l'art, après avoir couvert tous les murs de ses produits, orné de statues innombrables tous les édifices et les lieux publics, cesse par cela même d'émotionner des yeux trop habitués à cette exhibition perpétuelle ; alors l'art s'arrête dans sa marche envahissante : il cesse de progresser, et le pays des chefs-d'œuvre finit par ne plus être celui des grands artistes.

Tel a été le sort de l'Italie, en poésie aussi bien qu'en peinture et en sculpture. Tel sera celui des contrées qui jouent aujourd'hui le rôle littéraire et artistique dont la patrie du Tasse, de l'Arioste, du Dante, de Michel-Ange, de Raphaël et de cent autres a brillé d'un si vif éclat.

La musique seule continue sa marche glorieuse dans le pays de la mélodie, car elle n'a

pas atteint sitôt que ses sœurs les limites du beau idéal. Cimarosa, Paësiello furent les prédécesseurs de Rossini. Celui-ci compte des imitateurs, mais point de rivaux. Nommer les émules de son génie, c'est nommer Bellini, Donizetti, Verdi, chacun d'eux s'étant approprié une partie des qualités de l'incomparable maestro que Paris possède aujourd'hui.

Tout ce que j'ai dit plus haut sur la lente progression du génie artistique à travers les générations peut également s'appliquer à la musique; cependant elle reçoit dans tout ce qui concerne l'exécution une impulsion beaucoup plus vive, se propage avec plus de facilité et pénètre la société jusque dans ses rangs les plus obscurs.

Cela se comprend aisément lorsqu'on réfléchit que, pour devenir un chanteur agréable, il n'est nul besoin de longues études ni d'un génie particulier et pas même de posséder un instrument quelconque : choses indispensables au peintre et au sculpteur qui, eux, ne sau-

raient se passer d'un local, de couleurs, toiles, pinceaux, marbre, ciseaux, etc.

Voila pourquoi la musique est généralement répandue en Italie, et ce qui me surprendrait grandement, si je ne connaissais la théorie de l'éducation antérieure, c'est qu'il y ait eu jusqu'à présent un si petit nombre de compositeurs éminents dans une contrée où l'étude de la musique est pour ainsi dire universelle!...

C'est que l'improvisation, la création de nouvelles mélodies, demandent plus que des études secondaires; l'harmonie comme l'exécution peuvent s'en contenter, tandis qu'il faut au compositeur les impressions mystérieuses d'une éducation antérieure, développées par l'étude et des circonstances favorables.

Rossini disait un jour à un jeune compositeur qui le consultait sur son avenir : « Mon cher, vous possédez le génie musical; vos études me paraissent suffisantes pour entrer dans la carrière que vous avez embrassée;

mais... — Achevez, je vous prie, » lui dit le jeune homme, que ce mais désespérait déjà... « Mais, reprit le maestro en souriant de cet air fin et bienveillant qui lui était habituel, mais ces avantages ne comptent pour rien si une occasion favorable ne se présente pas! » Et, en effet, cette occasion ne s'étant point présentée alors qu'il pouvait se lancer dans la carrière musicale avec l'entraînement de la jeunesse, il y a renoncé sagement, mais non sans de vifs regrets.

Les Italiens ont en général une plus grande aptitude pour la musique, la partie mélodique surtout, que tous les autres peuples. Mais cette aptitude se trouve contrariée par les difficultés de l'art, qu'un peuple habitué au *dolce far niente* a quelque peine à surmonter, et dépasse rarement l'exécution pratique des chants en vogue. Il est vrai que ces chants, tout empreints d'une poésie merveilleuse qui fait vibrer les cordes les plus sensibles du cœur, sont bien autrement propres à impressionner la jeune femme qui les entend,

que nos froides et méthodiques compositions.

Quelle différence entre elles et ces gracieuses barcarolles; ces chants improvisés qu'on prendrait, dans le silence des nuits, pour des harmonies du ciel!...

L'Italie restera longtemps encore la pépinière où se recrutent ces voix vibrantes et expressives qui charment nos sens; car c'est là seulement que le chant du peuple est compris, toléré...

J'ai dit : compris et toléré ; voici pourquoi :

Paris, dont l'ambition est grande, s'était dit un beau jour : Organisons aussi ces chants qui forment l'oreille du peuple, élèvent son âme et la disposent aux nobles impressions, aux généreuses pensées.

On forma en effet des sociétés chorales; de jeunes ouvriers s'adonnèrent à la musique vocale. C'était quelque chose; mais les impressions musicales ne pouvaient pénétrer les masses, et on s'en aperçut bientôt. Des sociétés populaires s'organisèrent alors dans plusieurs quartiers de Paris, et le passage des jeunes

chanteurs à travers les rues des faubourgs impressionnait vivement leurs habitantes ; les croisées s'ouvraient, et ces concerts nocturnes, dont les voix fraîches et mâles d'une ou deux douzaines d'ouvriers faisaient tous les frais, promettaient des jouissances inconnues et le triomphe de la mélodie dans un avenir prochain.

Hélas ! la politique, cette éternelle et implacable ennemie de la musique et en général des lettres et des arts, parvint à s'insinuer dans ces groupes inoffensifs. Dès lors, un superbe mépris du sentiment mélodique s'empara des chanteurs nocturnes ; au lieu de redire de leurs voix fraîches et inexpertes encore de doux chants, propres à porter le calme dans les cœurs, ils vociférèrent des paroles pleines de menaces ; leur voix perdit son timbre argentin, devint criarde, enrouée ; on eût dit de vieux charretiers essayant de mettre en musique la liste des jurons à l'usage de la race chevaline ! L'autorité eut pitié de nos oreilles, elle défendit ces pitoyables con-

certs de la rue, et fit bien ; car, loin de disposer au sentiment musical, ils eussent amené sa perte totale. Que n'a-t-elle pu défendre également les chants de l'atelier où ces mélodies barbares ont parfois trouvé un refuge, où se perdent tant de voix pures et sympathiques ! Nous voici donc aussi peu avancés qu'auparavant, et réduits aux seules influences maternelles sur une très-petite échelle. Tâchons du moins que la qualité supplée au nombre, et avec le temps...

Une des coutumes les plus défavorables au sentiment musical, et surtout au développement de la voix, est l'affreux usage de la pipe et du cigare. Comment les jeunes gens auraient-ils le temps d'étudier la musique, aujourd'hui que tous leurs instants sont employés à ce peu attrayant exercice ?...

La femme, qui par sa nature même est si bien disposée à recevoir les impressions qu'elle doit transmettre à son enfant, peut-elle espérer d'en recueillir qui soient favorables au développement de ses facultés musicales,

auprès d'un époux dont la principale, on pourrait dire la seule distraction, consiste à lui envoyer des bouffées de fumée, tout en lisant un journal ?...

Dans les temps jadis, la guerre faisait éclore des milliers de troubadours, et chaque homme d'armes se délassait des fatigues de la veillée en *chantant appuyé sur sa lance*, comme dit une vieille chanson. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Un camp n'est plus qu'un immense laboratoire de fumée. On l'envoie chargée de mitraille à ses ennemis et de vapeurs alcooliques à ses amis.

Quelle place reste-t-il à la naïve romance au milieu de ce double nuage ? et quelles impressions peuvent-ils rapporter à leurs douces et fidèles compagnes, ces hommes qui ont passé de longs mois assourdis par le bruit incessant des armes à feu, dans une atmosphère de fumée ?...

En France, les femmes n'ont donc guère d'autres ressources, pour maintenir et accroître l'amour des arts et en particulier de la

musique, que de les cultiver elles-mêmes. Si elles ne négligent pas cet art divin, qui rendit Apollon, Orphée, divinisés plus tard, et tant d'hommes des temps héroïques, si célèbres, elles peuvent espérer d'avoir un jour part à la gloire qu'ils ont si bien méritée, et qui sera d'autant plus grande qu'elles auront eu de véritables obstacles à surmonter.

Avant d'abandonner les faits généraux concernant les beaux-arts, je crois devoir relever ici une de ces erreurs d'appréciation si fréquentes chez les historiens et les touristes passionnés et par trop enthousiastes; je veux parler des restes de l'architecture mauresque, dont l'originale magnificence inspire de si étranges regrets à quelques esprits trop brillants pour être justes et réfléchis.

Je me sens aussi bien disposé à l'admiration que ces messieurs, et pourtant je ne voudrais pas que ce sentiment influât sur l'équité de mes jugements. Or, pourquoi ne voir dans le caractère des rois maures qui possédèrent une partie de l'Espagne pendant

près de quatre siècles, que grandeur, générosité, tolérance, et enfin toutes les nobles qualités que l'on refuse à ces malheureux princes dépossédés, sublimes pourtant de courage et de persévérance ?

Qui a tracé le portrait des rois maures? Ne sont-ce pas les mêmes historiens qui disaient que Cordoue, au temps de sa splendeur mauresque, possédait une population innombrable, quatre-vingt mille palais, deux cent mille maisons; que douze mille villages formant une ceinture contiguë lui servaient de faubourgs?...

De semblables exagérations ne doivent-elles pas inspirer une juste défiance pour d'autres assertions?...

Mais admettons que plusieurs de ces rois aient en effet possédé les qualités les plus rares, et passons aux monuments splendides qui illustrèrent leurs règnes.

En voyant les merveilleux restes de la mosquée d'Abderrahman Ier, de charmants esprits, de brillants conteurs, se sont extasiés sur le

génie des enfants de Mahomet ; l'Alhambra de Grenade et d'autres monuments leur ont arraché des cris d'admiration, et aussitôt ils ont déclaré que la civilisation était parvenue, sous les Arabes, au degré le plus élevé qu'elle puisse atteindre.

Après cette conclusion, il ne manquait plus qu'à déplorer amèrement la fin de la domination arabe, le triomphe du christianisme et le retour des races dépossédées. Ces tristes complaintes n'ont point fait défaut ; il n'est pas un voyageur, de ceux qui font des livres s'entend, qui ne gémisse tout haut sur le malheur affreux des peuples d'Espagne, de n'être plus sous la domination du croissant. Ce sont des regrets à fendre le cœur !...

Si cependant on examine froidement cette question, plutôt artistique que sociale, on trouve que les Maures n'avaient précédemment élevé dans leur pays natal aucun monument constatant leur suprême génie. Et pourtant l'Algérie et tout le nord de l'Afrique offraient un climat aussi favorable que celui

de l'Espagne, une population amie qu'on n'avait nul besoin de comprimer, de belles ruines romaines à relever, et tout ce qui pouvait être nécessaire au déploiement de cette merveilleuse civilisation qui allait s'épanouir sur le sol presque barbare de la Péninsule.

Enfin, lorsque, après quatre cents ans de possession, les Arabes furent chassés d'Espagne et contraints de se réfugier dans leur ancienne patrie, ont-ils mis à profit leurs prodigieux talents en architecture et en sculpture? ont-ils édifié ces superbes mosquées, ces palais, ces aqueducs dont on admire les ruines sur leur ancienne possession...?

Rien de tout cela n'a eu lieu. A quoi tenait donc cette incontestable civilisation arabe, qui ne pouvait se faire jour que dans un pays chrétien? Quels étaient les ouvriers de ces admirables monuments, qui n'ont pu s'élever que par des mains chrétiennes? Que sont devenues ces vastes connaissances qu'on ne saurait découvrir, même en principe, sous la

tente de l'Arabe, et dont les descendants des anciens conquérants de l'Espagne, ceux qui, au dire de nos aimables et naïfs touristes, jettent chaque jour des regards d'amour et de regret vers les rivages de ce paradis perdu, n'ont pas conservé le moindre vestige?

Quant à moi, je serais tenté de croire que cette civilisation arabe tant vantée existait déjà en principe chez les Espagnols; que les Arabes, dont quelques-uns arrivaient des villes d'Orient où l'architecture était le plus en honneur, n'ont eu que la peine d'en presser l'épanouissement, et que, par conséquent, il est plus que ridicule de s'attendrir sur la chute des Maures!...

Au reste, pendant une possession de quatre siècles, de véritables artistes auraient travaillé la pierre et le marbre; au lieu de cela, ils se sont bornés à recueillir d'anciennes colonnes pour en orner la célèbre mosquée de Cordoue, et la plupart des merveilleuses arabesques, mosaïques, incrustations et autres travaux dont le fini précieux et le goût admi-

rable ne laissent rien à désirer, sont néanmoins tout simplement en plâtre.

Maintenant, si l'on est bien pénétré de ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire un peuple artiste, il fallait une progression de circonstances favorables, une éducation prolongée pendant des générations, on ne croira jamais que les Maures aient pu parvenir en si peu de temps à un état de civilisation si avancé, pour retomber tout à coup dans une barbarie totale, s'ils n'avaient trouvé le germe de cette civilisation prêt à éclore.

Une observation que les historiens se sont bien gardés de mettre en lumière, est que la plupart des souverains musulmans qui se sont distingués par d'éminentes qualités sont nés de mères chrétiennes. Il en est de même des grands hommes appartenant au mahométisme. Ce n'est certes pas l'éducation secondaire qui les a faits tels; car, d'après les lois sévères qui régissent les matières religieuses, l'éducation ne peut recevoir que le développement prescrit par elles.

On ne peut donc expliquer autrement que par l'éducation antérieure le fait remarquable dont je viens de parler, fait qui se manifeste encore aujourd'hui par d'éclatants exemples.

Au reste, si la civilisation mauresque nous est apparue sous son aspect monumental, rien ne nous est resté qui puisse démontrer qu'elle ait poussé bien loin les autres arts qui en sont le complément obligé. La sculpture statuaire n'était pas même dans l'enfance, la musique n'existait qu'à l'état primitif; la poésie seule paraît avoir été en honneur.

Maintenant laissons là les Maures, pour lesquels je me sens peu de sympathie, et disons un mot de la poésie que nous venons de nommer, mais qu'ils ne connurent certainement pas dans toute sa magie, puisqu'ils ignoraient la musique, sa compagne inséparable.

La poésie, comme la musique, doit être divisée en deux groupes distincts l'un de l'autre. Le premier semble n'être que le résultat du travail ou d'un esprit naturellement brillant; il peut parfois éclipser l'autre par son éclat et

son extrême facilité à se plier à toutes les impressions du moment, à saisir tous les prétextes pour se manifester. L'autre, par contre, ne prend son essor que par un excès de plénitude; c'est un torrent qui deborde, quelquefois sans cause connue, mais qui alors entraîne tout dans sa course impétueuse. Les poëtes de cette dernière catégorie ressentent profondément : ils tiennent du prophète inspiré; quelquefois faibles et jamais médiocres, chacune de leurs pensées prend sa source dans un sentiment élevé.

Est-il nécessaire d'ajouter que ces derniers seuls ont puisé leur génie poétique dans des émotions antérieures, et que souvent, bien souvent, la mère elle-même était poëte? On sait, au reste, que la poésie n'entraîne pas nécessairement avec elle l'art de versifier.

J'ai connu bien des personnes dont l'âme était toute poésie, et qui de leur vie n'avaient songé à rimer deux vers, et d'autres, en grand nombre, chez lesquelles c'était une rage, mais

qui étaient absolument dépourvues du sens poétique.

Cependant, si la mère possède l'art de mettre en vers les inspirations de son génie, un exemple récent nous prouve que les résultats n'en sont que plus brillants. Madame de Girardin naquit pendant que sa mère s'essayait dans la carrière qu'elle-même a parcourue depuis avec tant de bonheur et d'éclat. Elle avait dû certainement se ressentir vivement des délicieuses émotions que des triomphes répétés faisaient éprouver à madame Sophie Gay!

Victor Hugo n'a-t-il pas déclaré maintes fois que l'étude avait bien pu développer son précoce talent, mais qu'il reconnaissait devoir à sa mère les inspirations qui le firent nommer l'enfant prodige? Je ne redirai pas ici l'histoire de son éducation antérieure, elle est trop connue pour être révoquée en doute, et un jour on saura par lui-même combien elle a dû agir puissamment sur son organisation pour lui préparer le splendide talent que l'Europe admire encore.

PRÉDISPOSITIONS IMAGINATIVES

J'ai dit que la mère pouvait à son gré prédisposer telle ou telle faculté. De la prédisposition à la création il y a une prodigieuse différence : la première est toujours relative, elle suppose une faculté existant déjà à l'état latent, qui ne demande plus qu'un développement successif et ensuite un travail plus ou moins assidu pour briller d'un certain éclat.

C'est alors qu'apparaissent le caractère de la race, celui de la famille et en particulier

celui du père. On comprend que, si l'influence de la mère rencontre des difficultés d'organisation insurmontables, elle sera impuissante sur une nature faible, malingre, imparfaite.

Mais supposons qu'elle ait le bonheur de rencontrer une de ces intelligences propres à recevoir toutes les impressions : il ne faudrait pas s'imaginer qu'elle n'aura aucun obstacle à surmonter pour arriver au but qu'elle se propose d'atteindre, et qu'il lui suffira d'exercer son imagination sur tel ou tel point pour obtenir le résultat demandé ; des difficultés imprévues surgiront peut-être qui rendront nulles les précautions de la mère. Supposons, par exemple, que celle-ci ait un vif désir de communiquer à son enfant une portion du génie de Raphaël, et qu'en conséquence elle s'applique à recevoir les impressions nécessaires : si celui-ci manque d'une seule des qualités indispensables qui sont le cachet des grands peintres ; s'il n'a pas le sentiment des couleurs, par exemple, malgré un talent réel, il ne sera jamais qu'un artiste médiocre.

Il en est de même à l'égard de la musique.

L'absence de génie poétique ne l'empêchera pas d'être un harmoniste profond, un exécutant admirable, un chanteur renommé ; mais il lui sera interdit d'être un Rossini, même de troisième ordre.

Si, par la lecture des romans de M. Alexandre Dumas ou de tout autre écrivain distingué, une mère s'imaginait pouvoir développer le germe d'un futur peintre de mœurs, et qu'aucune des circonstances qui ont tant agité l'existence de ces grands romanciers ne vînt prêter son magique appui à l'enfant, puis au jeune homme qu'on croyait prédestiné ; si, au lieu d'avoir à lutter sans cesse contre un sort contraire, une vie paisible lui échoit en partage, comment parviendrait-on jamais à lui communiquer cette facilité de travail, cette abondance et cette variété de sujets auxquelles une vie aventureuse peut seule prédisposer?

Il serait par trop présomptueux de s'attendre à des résultats parfaitement conformes

à nos désirs, puisque mille circonstances peuvent s'y opposer; mais cette espèce d'insuccès doit-elle abattre notre courage? faut-il renoncer à toute intervention parce qu'il peut se rencontrer des obstacles à nos projets? Je ne saurais le croire, surtout lorsqu'il est sûr que nos efforts ne resteront pas sans compensation; car, si le but principal est manqué par une cause qu'il est hors de notre pouvoir de surmonter, nous n'en obtiendrons pas moins d'importants résultats.

L'imagination dont nous aurons provoqué le développement enrichira quelque autre branche de l'art, et le goût que nous aurons vainement essayé de donner à l'enfant pour la peinture ou la musique se manifestera peut-être d'une manière très-brillante pour l'architecture, la sculpture, l'harmonie ou l'exécution, si l'enfant se trouve appelé un jour à mettre en pratique les instructions destinées à une autre branche de l'art. S'il est riche, il deviendra peut-être un fin connaisseur, un amateur distingué, et, ce qui vaut mieux encore, un juste

appréciateur des arts, un protecteur zélé de ceux qui les cultivent.

Ah! sur ce point, que de choses on pourrait dire, et combien ne doit-on pas déplorer la déchéance de ces grandes familles des temps jadis, qui se faisaient un devoir, ou plutôt qui regardaient comme une des plus belles prérogatives de leur haute position d'encourager les lettres et les arts de tout leur pouvoir!

Ils s'honoraient de ce glorieux protectorat, ces nobles dont l'histoire a recueilli les noms : ils usaient largement de leur fortune et de leur crédit en faveur des pauvres artistes, sans se demander si leur obligé pouvait les payer d'une fastueuse publicité. Ils avaient le sentiment du beau; aujourd'hui, retirés chez eux comme dans une forteresse où les lettrés et les artistes n'ont ordinairement accès qu'en devenant d'humbles et divertissants compagnons, ils sont eux-mêmes à la fois administrateurs, banquiers, industriels, dirigeant comptoirs, usines et fabriques. Sans blâmer leur ardeur, on peut dire qu'ils sont tout, ex-

cepté ce qu'ils devraient être pour mériter le plus beau des titres!... Il y a beaucoup de nobles; où donc la noblesse s'est-elle réfugiée?...

Grâce au ciel, il y a d'illustres exceptions qui jettent sur ce tableau trop sombre un éclat d'autant plus vif, qu'elles sont rares et partent de haut. Mais ces exceptions mêmes ne démontrent-elles pas ce que serait l'institution tout entière, si chacun de ses membres comprenait l'importance des devoirs qu'elle impose?

Le prêtre qui n'est pas tout en Dieu, le noble sans grandeur et sans générosité, sont moins, beaucoup moins que le brave prolétaire qui accomplit dans l'obscurité tous les devoirs de son état.

Il y a aussi parmi la noblesse de province de nombreuses exceptions. On voit plus d'une famille jadis puissante par son crédit, par ses alliances, par sa fortune, qui met sa gloire et son bonheur à fonder la prospérité de sa commune sur les bases solides du travail intelli-

gent et de l'union fraternelle dont elle donne l'exemple. Ces familles aiment à obliger leurs voisins de campagne et protégent les intérêts de leurs fermiers autant que les leurs propres.

On peut donc espérer que la noblesse surgira un jour pure et radieuse des épreuves qui ont pu altérer son institution sans la détruire entièrement.

Mais le plus puissant moyen d'arriver à d'aussi heureux résultats se trouvera dans le dévouement de ces vertueuses châtelaines qui vont de chaumière en chaumière porter des secours et des consolations ; inspirant à la fois l'admiration et le respect par l'exemple de leur sublime abnégation. Elles seules pourront, en effet, ranimer un prestige qui va s'éteignant peu à peu, et n'aurait, il faut l'avouer, plus de raison d'être si, à l'avenir, les nobles ne se distinguaient par aucune des qualités qui firent la gloire de leurs aïeux. Elles comprendront qu'une éducation ordinaire ne peut donner que des résultats communs, et qu'alors toute supériorité qui n'aurait que la fortune et

un vain titre pour base serait par cela même entièrement chimérique. Ce n'est donc que par l'éducation antérieure qu'elles pourront communiquer à leurs enfants ces généreuses pensées d'immense dévouement, de désintéressement chevaleresque, qui prouveront au monde que, quelle que soit l'antiquité de leur blason (car il peut ne dater que d'hier sans en avoir moins de valeur), il a réellement pour origine d'éclatants services rendus à la patrie, à l'humanité, et non la faveur, l'intrigue et autres moyens peu honorables.

Comment prouver en effet que l'on descend d'une de ces familles privilégiées, c'est-à-dire plus grandes, plus généreuses, plus dévouées que les autres, si les actions viennent contredire ces nobles qualités? Les distinctions dont on s'enorgueillirait ne seraient plus alors qu'une véritable usurpation sur le droit commun, ou plutôt une ridicule prétention.

Si vous voulez que vos enfants se montrent dignes de continuer une race honorée, ne

comptez point sur les enseignements éphémères d'une éducation toujours trop faible pour résister aux entraînements. Songez que les impressions antérieures peuvent seules donner des résultats durables et combattre efficacement l'orgueil, l'égoïsme et toutes les mauvaises passions.

Mais reprenons nos explications interrompues.

Si donc le sentiment poétique qu'une tendre mère se serait efforcée de provoquer chez son enfant se tournait vers les beaux-arts, au lieu de chercher son épanouissement dans la littérature, ne serait-ce pas aussi une compensation suffisante? Il me semble qu'une de ces belles toiles qui sont tout un poëme, une de ces délicieuses fantaisies musicales qui font passer dans notre âme tout un monde de sensations émouvantes, valent bien les plus belles œuvres des poëtes modernes, qu'ils se nomment Byron, Hugo ou Lamartine.

Les mêmes résultats pourront se faire sentir dans toutes les branches de l'art, jusqu'aux

derniers échelons de l'industrie ; on aura frappé une corde, et c'est sa voisine qui entrera en vibration.

Ainsi, lorsque les facultés de l'enfant se trouveront impressionnées avec l'intention d'exciter son ardeur vers une des sciences exactes, par exemple, la géométrie, des circonstances particulières développeront ses aptitudes pour l'astronomie, science plutôt problématique, mais qui plaît aux esprits élevés par la grandeur de ses conceptions. L'ingénieur descendra peut-être au rôle d'un de ces mille inventeurs sans garantie du gouvernement qui, parfois, n'en sont pas moins utiles.

Je crois avoir démontré suffisamment tout ce qu'on peut attendre des influences maternelles dans les cas les plus ordinaires. Si les résultats n'en sont pas toujours brillants, ils auront peut-être un degré d'utilité plus grand. En tout cas, ce sera toujours un pas vers le progrès dès la première génération. A la seconde, les effets seront bien autrement sensibles et les organisations rebelles plus rares,

or, comme cette marche progressive ne saurait être suspendue, on peut prévoir pour un avenir peu éloigné une civilisation dont il est impossible de se former actuellement une idée.

Maintenant, si l'on songe aux effets que l'influence maternelle bien dirigée devra produire sur les organisations d'élite, sur celles dont aucune cause de débilité n'aura entravé l'essor, on reste comme ébloui des résultats probables de l'éducation antérieure.

Ces êtres privilégiés entre tous joueront naturellement le rôle de pionniers de la civilisation nouvelle, et conduiront la société retrempée vers une ère de progrès et de grandeur dont l'homme s'efforcerait en vain d'entrevoir la portée.

Puisse-t-elle être aussi l'ère des lumières d'en haut, qui seules peuvent assurer le bonheur de l'humanité et dissiper le doute qui afflige tant de nobles intelligences en annihilant leurs aspirations les plus élevées !

ENCORE QUELQUES FAITS PARTICULIERS

Madame de P. avait une fille douée de toutes les heureuses qualités qui peuvent rendre une mère orgueilleuse de ce titre. Il n'est pas un talent qu'elle ne possédât au degré le plus éminent. Une facilité extrême pour l'étude des langues lui permettait de s'exprimer avec grâce et correction dans cinq idiomes différents : le latin, l'italien, l'allemand, l'anglais, et le français, sa langue maternelle. Elle n'avait pas, il est vrai, cultivé la

poésie; mais ses pensées, ses œuvres et ses paroles étaient empreintes de ce caractère poétique que rien ne saurait égaler ni remplacer, et qui perçait jusque dans ses moindres actions.

Quelques travaux artistiques de cette femme incomparable pourraient seuls donner une légère idée de son rare talent dans les arts d'agrément, car la musique ne laisse pas de trace, et il ne reste aucun témoignage de l'exécution la plus merveilleuse.

De même qu'aucun des échos du bocage ne redit en automne les accents passionnés que le rossignol a fait entendre au printemps, de même rien ne rappellera jamais les divines mélodies de sa harpe enchantée et de sa voix si pure, si sympathique, qui faisait vibrer toutes les cordes du cœur, car les dernières vibrations se sont éteintes dans le silence du tombeau!...

La mère de cette jeune dame lui ayant survécu, il me fut possible, lorsque la douleur d'une telle séparation eut pris une teinte plus

résignée, de lui arracher une foule de détails qui confirmèrent de tout point mes idées sur cette éducation antérieure qu'on voudrait en vain contester.

Madame de P. avait eu comme une espèce d'intuition de la puissance des impressions maternelles, et pendant neuf mois elle prit une attention extrême de ne rien faire qui pût contrarier l'heureux développement du caractère du petit être qu'elle portait dans son sein. Pendant neuf mois elle évita toutes les impressions morales et physiques de nature à produire une fâcheuse influence. Elle s'environna au contraire de tous les moyens qu'elle croyait propres à diriger ses facultés naissantes vers les grandes et nobles actions, et pendant ces neuf mois elle se livra avec précaution à des études sérieuses et variées. Excellente musicienne, car c'est d'elle dont j'ai parlé dans les *Métamorphoses d'un air célèbre*, elle s'occupait avec délices de mettre à profit son rare talent, et, d'un autre côté, elle relisait ses auteurs favoris, le Tasse, le Dante, quelques

fragments choisis de Shakspeare et de Pope.

Madame de P. savait par cœur plusieurs des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Quant à la peinture, elle se borna sur ce sujet à comprendre et admirer les œuvres des grands artistes. Et certes on peut dire que son admiration ne demeura pas stérile.

Quelques années après la naissance de sa fille, de nouveaux troubles politiques vinrent agiter le monde, et la guerre éclata parmi les nations. Les gens timides et craintifs furent cruellement éprouvés, mais les âmes fortes et courageuses se sentirent animées d'une ardeur inconnue, à la vue de ces soldats qui partaient en chantant et au son de la musique la plus guerrière. Ce fut dans ces circonstances qu'une nouvelle grossesse vint surprendre madame de P., et pendant tout le cours de cette année les mêmes puissantes émotions se firent sentir.

Le spectacle de ces braves soldats revenant épuisés par les fatigues et souvent mutilés était bien propre à jeter la terreur dans toutes

les âmes ; madame de P. y eût peut-être succombé, si elle n'eût été soutenue par l'énergie de son mari, que de hautes fonctions retenaient près du théâtre de la guerre. La crainte de paraître faible à ses yeux lui donna le courage de surmonter ses premières impressions, qui heureusement ne laissèrent aucune trace fatale. Au contraire, l'enfant qu'elle mit au monde peu de temps après être rentrée dans le cercle ordinaire de la vie, et qui fut élevé pendant une période assez paisible, ne manifesta qu'une ardeur extrême pour tout ce qui avait rapport aux émotions dont sa mère avait un moment redouté les suites.

Cependant, les affaires avaient pris une tournure des plus pacifiques : on était revenu à ces plaisirs simples, si longtemps étrangers aux habitudes domestiques ; mais les impressions antérieures avaient été trop vives pour pouvoir s'effacer d'un esprit aussi bouillant.

Aussi, malgré les soins les plus prévoyants pour éloigner de son fils toute idée et toute image de guerre, pour lui inspirer le goût des

travaux utiles, des sciences, des beaux-arts ; malgré les précautions les plus minutieuses, dès que l'enfant entendait le son d'un tambour, il tressaillait ; l'appel de la trompette, la détonation d'une arme à feu, illuminaient sa belle physionomie, et une expression de fierté se dessinait sur ses traits. Son père vit bien, et avec le plus profond regret, qu'il aurait mille peines à le retenir dans la carrière à laquelle il le destinait.

Rien, en effet, ne put vaincre l'obstination du jeune homme ; il brava tout, les larmes de sa mère et de sa sœur, les remontrances sévères de son père, comme ses menaces et ses supplications. Il devint une des premières victimes de la grande expédition de 1813, et jamais ses parents n'en entendirent parler depuis cette époque. Il avait alors dix-huit ans et était lieutenant, car il possédait une instruction solide, surtout dans les diverses parties nécessaires dans l'état qu'il avait embrassé avec une volonté indomptable.

Cette dame eut un troisième fils, né, celui-

là, sous les mêmes influences que sa sœur. Comme elle, il possédait toutes les qualités du cœur, tous les dons de l'esprit. La carrière qu'il suivit ne permit pas le déploiement des rares dispositions qu'il montrait pour les beaux-arts, mais il avait les brillantes inspirations du génie. Il mourut jeune encore, avant d'avoir eu le temps de prouver toute l'étendue de ses facultés.

Je pourrais ainsi multiplier les exemples à l'infini, car depuis vingt ans je prends en note tout ce qui me frappe sur ce sujet. Je consulte aussi les personnes qui peuvent m'expliquer ces étranges anomalies qu'on observe souvent, sans essayer de s'en rendre compte, et alors j'apprends que le caractère singulier de telle ou telle personne a des causes toutes naturelles, lorsqu'on connaît les antécédents de leurs parents. On trouve aussi dans l'histoire des milliers de faits que les philosophes ont été impuissants à expliquer et qui probablement n'ont pas eu d'autres causes que des impressions antérieures.

Madame de C. avait de bonne heure éprouvé les vives et durables jouissances que les richesses peuvent procurer quand on les emploie exclusivement au soulagement des infortunés ; je dis exclusivement, parce que, si l'on se borne à donner son superflu, selon l'expression consacrée et l'usage général, le souvenir de bienfaits qui n'ont coûté aucun sacrifice, aucune privation, ne peut être vif et durable ; il ne saurait non plus exciter de bien profonds sentiments de reconnaissance.

Le mari de cette excellente dame était loin de partager son ardente charité, en sorte qu'elle devait se priver de mille fantaisies pour satisfaire aux désirs de son cœur généreux et dévoué. Sa vie était donc toute d'abnégation ; mais, par une grâce spéciale de la Providence, ces nobles cœurs trouvent en eux-mêmes une source toujours vive de paisibles jouissances. Ils se préparent d'ailleurs tout un monde de souvenirs délicieux.

Cependant madame de C. avait aussi d'au-

tres motifs de joie : ses enfants s'étaient naturellement ressentis des heureuses influences des sentiments dont elle était pénétrée. Ils sont aujourd'hui encore animés de cette bienveillance qui attire, de ce noble dévouement à l'infortune qui a fait pendant de longues années le bonheur de leur mère. M. de C. leur a laissé enfin son immense fortune, sans avoir pu leur communiquer son avarice et son révoltant égoïsme.

C'est là le triomphe des influences maternelles, car rien ne peut déraciner les sentiments puisés dans leur source première.

CONSÉQUENCES FACHEUSES

DES IMPRESSIONS PÉNIBLES.

Les impressions antérieures à la naissance ne pourraient-elles aussi, lorsqu'elles sont d'une nature pénible, expliquer certains cas de folie et cette déplorable manie du suicide qui s'étend de plus en plus parmi les peuples civilisés, c'est-à-dire parmi ceux dont l'imagination est très-excitée ?

On sait que la physiologie ainsi que la médecine sont impuissantes à donner des

explications satisfaisantes sur ce sujet ; il serait donc injuste de m'accuser d'entrer témérairement dans le domaine réservé à la savante faculté, puisque, dans cette partie du moins, elle n'a rien de concluant à nous dire. Si donc, à l'aide de quelques observations, je parvenais à remonter aux causes probables de cette malheureuse tendance à la folie, de cette manie du suicide, qui semblent vouloir prendre des proportions effrayantes, qui pourrait me blâmer d'en montrer l'origine dans les impressions antérieures ?

Je dois prévenir d'abord que je n'entends nullement parler de la folie héréditaire, ni de celle qui se manifeste dans certaines circonstances extraordinaires et tout à fait exceptionnelles, telles que les maladies, les violentes douleurs, etc. Il en est de même à l'égard du suicide qui a pour cause directe un de ces malheurs qui brisent le cœur de l'homme et lui enlèvent le courage de supporter une vie par trop pénible.

Ce n'est donc pas pour ces cas exceptionnels

qu'il faut chercher une solution dans certaines impressions antérieures. Mais il en est d'autres en grand nombre qui sont inexplicables, car rien de sérieux n'a donné lieu à leur explosion.

Il n'est pas de jour, en effet, où l'on ne trouve dans les feuilles publiques des citations de suicides ou tentatives de suicides que rien ne peut justifier.

Un simple dégoût de la vie, une légère contrariété, la crainte vague d'un dénûment prochain, et quelquefois même la seule envie de mettre fin à une existence trop paisible.

On trouve aussi des gens ayant une simple tendance à la folie, d'autres chez qui elle éclate sans cause appréciable, etc.

Un anatomiste dira, en voyant une certaine désorganisation dans la masse cérébrale, un ramollissement partiel, que la cause est là et qu'il est inutile de la chercher ailleurs ; en cela il aura parfaitement raison ; mais la question serait de savoir si la désorganisation a occa-

sionné le dérangement de l'esprit, ou si c'est le contraire qui a lieu.

Lorsqu'une folie s'est manifestée sans qu'aucun ébranlement ait pu produire une lésion quelconque, dans un état de parfaite santé, ne peut-on l'attribuer à une cause d'une nature plus élevée, doit-on toujours tout rapporter à un dérangement matériel ? D'ailleurs, n'avons-nous pas vu que la mère pouvait aussi bien exercer une fâcheuse influence sur le moral que sur le physique de son enfant ? Cela dit, cherchons quelques exemples à l'appui de cette opinion.

Si l'on veut arriver à la découverte des causes les plus ordinaires de la folie comme à celles de la manie du suicide, il faut pénétrer dans les familles d'où sortent les pauvres malades ; interroger les parents, les amis, les domestiques mêmes sur le genre de vie du père et de la mère, à l'époque où les impressions maternelles ont pu développer le germe de fâcheuses influences sur l'enfant en voie de formation.

Il faut s'enquérir de leurs habitudes, et, si alors on découvre que la mère a dû éprouver de fâcheuses émotions; si des circonstances pénibles, des craintes perpétuelles, des traitements cruels, ont agité son âme pendant la grossesse et lui ont parfois inspiré une terreur capable d'ébranler le système nerveux, d'affecter sa raison au point de désirer la mort comme seul terme à ses ennuis, à ses souffrances; si l'enfant né sous de semblables auspices a laissé apercevoir une imagination troublée, un certain dérangement dans ses facultés intellectuelles; s'il montre un mépris de la vie peu ordinaire et s'occupe de préférence de pensées de mort, ne peut-on, sans être trop téméraire, en inférer que ces fâcheuses dispositions viennent des causes premières qui ont frappé l'imagination de la mère?

Sur un sujet aussi délicat, je dois m'abstenir de toute citation, mais il n'est pas un de mes lecteurs qui ne puisse en faire l'application, car bien malheureusement les cas de folie et le

lâche désir du suicide sont des insanies mentales très-fréquentes aujourd'hui.

Maintenant, si la science confirmait mes observations sur un sujet aussi important, si une fois la cause d'une partie des malheurs qui frappent les familles était connue, ne serait-il pas bien plus aisé de la prévenir à son berceau que de la combattre lorsqu'elle est pour ainsi dire sans remède?

Il est certain que la plus grande partie des cas de folie a sa source dans les tristes scènes qui se passent dans l'intérieur des ménages. L'amour effréné des plaisirs donne lieu à des accès de jalousie, des querelles sans fin, des scènes de violence, de regrets propres à ébranler la raison de ceux qui s'y livrent et à impressionner l'invisible témoin d'une manière funeste pour son avenir. Après viennent les embarras, les privations qui inspirent, ainsi que l'abandon, des idées de mort, non moins affreuses par leurs conséquences que les premières.

Outre ces cas de folie qui conduisent au

suicide, ne peut-on aussi signaler cette dégradation de tout sentiment d'humanité qui porte de très-jeunes enfants au meurtre, souvent pour le seul plaisir de voir souffrir la victime de leur précoce et inconcevable méchanceté?

D'après ce que j'ai dit précédemment, on conçoit que l'idée de la vengeance puisse prendre naissance dans ces jeunes imaginations à la suite des impressions antérieures; mais ce qui est difficile à comprendre, c'est cet instinct inné de cruauté qui semble s'emparer de plus en plus des nouvelles générations.

A quelle cause attribuer cette dégénérescence? Ne serait-ce pas d'abord aux lectures détestables qu'on répand à profusion dans toutes les classes de la société? L'histoire, dont l'esprit de parti se sert pour corrompre le peuple au lieu de l'éclairer, en lui décrivant tous les vices de ceux qui nous ont précédés plutôt que de nous montrer leurs vertus; en illustrant leurs crimes, si l'on peut

s'exprimer ainsi, au lieu de faire ressortir leurs qualités; en exagérant le mal à dessein, tandis qu'on se tait sur le bien, tout cela est de nature à pousser les nouvelles générations dans des voies dont personne ne saurait prévoir les conséquences.

Le roman, cette prétendue histoire de la vie de famille, sauf de rares exceptions, est certainement une des causes les plus puissantes de la démoralisation, car c'est la principale lecture des femmes de toutes les classes.

Plus l'auteur a su entasser les meurtres, les assassinats, les vols, les crimes de toute espèce, plus son livre a de succès. Créer des situations saisissantes, voilà son but, et pour y parvenir il ne recule devant aucune invraisemblance. Les parjures, les infidélités conjugales, les simples duels sont trop froids maintenant; il faut aux femmes adonnées à ce genre de lecture, des viols, des incestes, des empoisonnements, des coups de poignard, et tout ce que l'imagination peut enfanter de plus horrible.

Quant aux femmes du bas peuple, elles vont se repaître du spectacle de la guillotine. La vue de ces têtes ensanglantées que le bourreau montre toutes grimaçantes les ravissent d'aise.

En faut-il davantage pour initier le petit être qu'une femme porte dans ses entrailles à ces funestes pensées qui plus tard deviendront d'effrayantes réalités?

Ah! si ce tableau, qui n'a rien de chargé, pouvait prévenir une partie des maux que j'ai signalés, la connaissance des impressions antérieures serait déjà un bienfait inappréciable.

L'idée seule d'avoir contribué à la répandre ne serait-elle pas un encouragement suffisant à la publication de cet ouvrage?

Qu'importent, après tout, quelques critiques plus inconséquentes encore que malveillantes, lorsqu'on est animé du désir d'être utile et qu'on a espoir d'y parvenir?

CONSEILS AUX MÈRES DE FAMILLE

En appelant l'attention du public sur un sujet qui, par sa nouveauté même, devait paraître étrange et presque fantastique, je ne me suis pas dissimulé que j'allais attirer sur moi plus d'une fade plaisanterie. Persuadé néanmoins que mes idées étaient justes, conformes à la raison, qui n'admet pas d'effet sans cause, j'ai poursuivi ma tâche avec courage, et maintenant qu'elle touche à sa fin, je crois devoir protester d'avance contre toute interprétation

qui s'écarterait de la pensée qui m'a inspiré cet ouvrage.

On a dit, et on répétera probablement encore, qu'en assignant aux femmes un rôle social plus prépondérant, pour ainsi dire, que celui de l'homme lui-même, c'était me rallier à ces systèmes monstrueux dont on trouve quelques ridicules exemples de l'autre côté de l'Atlantique et même en Angleterre, ce pays des excentricités !...

Dois-je essayer de réfuter une pareille accusation ? Cela serait, je pense, très-inutile ; car, après avoir parcouru cet ouvrage, on ne saurait sans injustice me prêter de telles intentions.

Ayant eu sous les yeux les exemples les plus admirables des nobles et généreux sentiments qui animent les femmes, lorsqu'elles ont conservé leur âme dans sa pureté primitive, personne n'apprécie mieux que moi la grandeur et la dignité du rôle qu'elles sont appelées à remplir. On se tromperait donc étrangement si l'on m'attribuait sur leurs

droits une de ces folles idées qui naissent parfois au delà des mers. Mais, ne pouvant nier une influence dont les effets se font sentir avec tant de puissance, ne valait-il pas mieux examiner consciencieusement par quels moyens on pourrait la faire tourner au plus grand avantage de la civilisation, plutôt que de lui laisser suivre son cours inutile et souvent nuisible aux progrès de l'humanité vers son but suprême, le bonheur dans la perfection!...

On a vu par quels moyens mystérieux, car tout est mystère dans les opérations de la nature ou de la Divinité, la femme se trouve en communication avec l'enfant, longtemps avant l'époque où elle pourra employer un langage différent, moins prompt, moins puissant, mais plus doux à son cœur. C'est pendant cette époque, où chacune des impressions de la mère est aussitôt transmise à son enfant, qu'elle doit éviter tout ce qui serait de nature à fausser son intelligence.

Un exemple expliquera ma pensée.

Il est des mères qui ont toujours peur d'ê-

tre grondées, et, pour prévenir les propos et même les regards des maris irrités, elles combinent mille plans divers, espérant échapper par des subterfuges aux ennuis d'un sermon, aux reproches amers, à cette odieuse tyrannie, enfin, qui pèse sur leur existence comme un cauchemar perpétuel.

Cet état de fausseté habituelle doit certainement exercer une fâcheuse influence sur le caractère de l'être impressionnable, invisible témoin de ces scènes fatigantes. Si vous avez le moindre penchant à l'observation, vous aurez dû remarquer maintes fois chez de tout petits enfants un singulier jeu de physionomie. En suivant le regard inquiet de l'un, vous vous serez dit : Quelle cause peut ainsi troubler la sérénité de son âme? Mais vous ne l'aurez pas devinée. Un autre plissera ses paupières, comme pour se dérober à vos regards pénétrants. Il en est qui froncent leurs sourcils d'un petit air menaçant : on croirait qu'ils ont une injure à venger. D'autres portent sur les traits une apparence de résignation tou-

chante, et on dirait qu'ils souffrent un mal profond; tandis que quelques-uns ont le visage ardent, le regard impérieux, et crient d'un ton colère.

Les physiologistes reconnaissent qu'une grande force centrale peut donner au jeu de la physionomie cette puissance d'action dont les membres sont encore privés; car pour exprimer de si vives passions, il faut les ressentir, et comment d'aussi faibles créatures, tout à fait incapables d'agir, pourraient-elles donner essor à des sentiments parfois très-violents, si l'âme n'avait déjà puisé une certaine force pendant son état de communion intime avec celle de la mère?

Il est vrai que toutes ces impressions pâlissent avec le temps, et lorsque les enfants commencent à comprendre la parole de leur mère, qu'un doux sourire vient embellir leurs traits mignons, ceux qui les ont vus naguère exprimer, dans un muet langage, des passions incompatibles avec leur âge, ne croiraient jamais que ces petits êtres sont les mêmes.

Mais, hélas! vient une époque où les impressions à demi effacées se raniment, où les traits se contractent et prennent l'expression qui nous avait frappés; alors les passions qui viennent se peindre sur la physionomie du jeune homme rappellent l'air rechigné des petits enfants.

Comment expliquer cet enchaînement de circonstances, ces passions à l'état latent qui prennent leur essor dès que l'âge de se déployer est arrivé? Cependant, si, en recherchant de quel genre étaient les agitations qui ont accompagné la grossesse, on vient à découvrir certain rapport mystérieux entre les pensées fixes de la mère et l'état apparent de l'enfant, puis celui plus réel du jeune homme, ne sera-t-on pas forcé de convenir que les défauts, les inclinations vicieuses de ce dernier, ont pris leur source dans le sein maternel?...

Par contre, quelle différence de ce tableau avec celui que nous offrent ces charmantes petites créatures, dont les yeux, encore voilés

légèrement, se fixent avec tant d'amour sur leur mère enivrée de bonheur !... Pour ceux-là, un avenir plein de charmes s'ouvre devant eux, et leurs parents n'ont rien à redouter du développement de leurs facultés. Chaque jour voit poindre une vertu, une qualité nouvelle, et lorsque l'âge des passions vient pour exercer son empire, un corps sain, un esprit juste, une âme noble et généreuse, ne permettent pas les excès dégradants dont on ne rencontre que trop l'affligeant spectacle.

En voyant les heureux résultats de son sublime dévouement, la mère qui n'aura pas épargné les soins prévoyants, ni redouté les sacrifices que l'amour maternel exigeait, ne recevra-t-elle pas déjà sur cette terre la plus douce récompense qu'une femme puisse ambitionner ?... Regrettera-t-elle encore les distractions, quelquefois coupables par leurs conséquences fâcheuses, dont elle s'est volontairement privée ?... Je ne saurais le croire !...

Mais quel sera donc le rôle de l'homme ? demandera-t-on probablement. Restera-t-il

spectateur impassible des mystérieuses influences de la mère et dont elle seule aurait la direction?... Devra-t-il user de son autorité souveraine en ménage, pour déterminer lui-même quel genre d'impressions elle devra communiquer à son enfant? fera-t-il bien, comme le donnaient à entendre certains esprits malins, de céder à tous les caprices de sa compagne, de peur d'exciter de trop vifs regrets et de perdre le fruit d'une influence salutaire; ou bien lui faudra-t-il résister à ses désirs par trop indiscrets?

On a dit aussi que mon système d'éducation antérieure attentait à la dignité de l'homme et du père; qu'il exaltait les prérogatives de la femme aux dépens de celles inhérentes au mari; que, d'après ce système, le rôle de celui-ci se bornait à être le *mari de la reine*, et de quelle reine encore! s'écriait certain mari trop ambitieux...

Que ces messieurs se rassurent : loin d'attenter à leurs droits et à leur dignité, le système de l'éducation antérieure tend à leur don-

ner plus d'extension, de force et de grandeur. Leur rôle sera passif, il est vrai ; mais il n'en acquerra que plus de prépondérance, si, comme je l'ai dit ailleurs, ils apprennent à dominer par la seule puissance du génie et de la raison.

N'est-ce pas un assez beau rôle que celui de guider un être intelligent vers le but qu'on se propose d'atteindre ? Mais est-il besoin pour cela de recourir à des moyens violents, c'est-à-dire qui s'écartent de la douce persuasion, seul frein propre à diriger un être doué d'autant de sensibilité et d'intelligence que la femme ? D'ailleurs celle-ci est toujours prête à suivre les conseils dictés par une saine raison ; elle aime croire à la supériorité de l'homme, et ce n'est qu'en voyant la pauvreté de ses moyens, la faiblesse de ses raisonnements et de ses lumières, qu'elle pense à lui résister. C'est donc toujours par sa faute qu'il perd un pouvoir qu'on se plaît à lui reconnaître lorsqu'il s'en montre digne.

En général, les femmes sentent si bien le

besoin d'appui que réclame leur faible nature, qu'elles ne songent nullement à usurper une prépondérance dont elles ne savent que faire; mais, lorsqu'enfin elles se trouvent réduites à la triste alternative de la perte de leur dignité ou de la révolte, elles n'hésitent pas et se montrent alors habiles à la défense. Elles imaginent mille ruses pour combattre une volonté impérieuse et ont recours souvent à d'indignes subterfuges qui finissent par fausser leur caractère.

Pourquoi donc exciter, par un stupide entêtement, cette résistance qui ne plie hypocritement que pour se relever plus vive et plus tenace à la première occasion?

Or, si l'homme se montre parfois si peu intelligent dans l'intérieur de son ménage, comment pourra-t-il faire accepter une supériorité qui n'aurait plus alors qu'un vieux dicton (du côté de la barbe est la toute-puissance) pour auxiliaire?

Ces hommes-là feront sagement de s'abstenir de toute direction dans les impressions

qu'une tendre mère voudrait transmettre à son fruit.

Il en est qui se réjouissent de pouvoir à volonté provoquer les larmes de leurs compagnes, s'imaginant donner par là une preuve de prépondérance. Que je plains les pauvres martyres que le sort a placées sous une aussi stupide domination! D'autres, moins cruels en apparence, font de l'intérieur du ménage un vrai purgatoire; leur regard inquisiteur et mécontent cause une inquiétude, une lassitude de tous les instants; on les craint, ils gênent; dès qu'ils arrivent, on se sent malheureux, et cependant il n'est pas de bonheur sans eux!

Que ces maris et tous ceux qui leur ressemblent de près ou de loin évitent soigneusement toute immixtion dans les impressions maternelles; leurs manières agaçantes pourraient influencer désagréablement le caractère si impressionnable de l'enfant. J'ai connu plus d'une excellente famille dont tous les membres étaient atteints de cette fâcheuse maladie; et,

en vérité, malgré leur obligeance bien connue, car tous les membres, grands et petits, appartenaient à cette classe de gens qu'on tient pour bons, on eût préféré être en société avec des hérissons.

Grâce au ciel, le nombre des maris à esprit mal conformé est très-restreint, et l'humanité n'aura pas trop à souffrir des empêchements qu'ils pourraient apporter au perfectionnement de la race que Dieu a établie pour régner sur la création. La grande majorité des pères et des mères se fera un devoir de frayer une route nouvelle au progrès ; quant à ceux qui, par incapacité ou mauvaise volonté, se montreraient incapables de contribuer à cette grande œuvre, ils céderont un jour leur place à de plus dignes.

Il est donc permis d'espérer qu'avant qu'il soit longtemps on comprendra la valeur de l'éducation antérieure, et qu'il sera donné à plusieurs de la génération actuelle d'en contempler les résultats éclatants.

On a vu, d'après tout ce que j'ai dit jusqu'à

présent, combien il est nécessaire que la mère soit environnée de circonstances favorables, de pures et douces sensations, d'idées riantes, si l'on veut développer chez l'enfant un bon caractère et de nobles penchants.

Or, comment cela pourrait-il se faire dans les pays où la femme est attachée depuis l'aube jusqu'à la nuit à de rudes travaux.

Comment ne songe-t-on pas qu'en retenant les femmes dans ces monstrueux établissements qu'on appelle des fabriques, où leurs jours s'écoulent dans des occupations abrutissantes, leur fruit s'en ressentirait cruellement.

Tant que l'on s'est contenté d'employer des hommes, la race pouvait encore se maintenir sans déchoir trop rapidement; mais, du moment que les mères ont partagé ces odieux travaux, les malheureuses populations qui hantent les fabriques sont descendues rapidement au dernier degré de la corruption.

Espérons un avenir meilleur pour ces intéressantes populations que l'appât du gain en-

lève journellement aux travaux des champs; espérons que de sages mesures sauront concilier les intérêts présents de l'industrie et ceux de l'humanité. C'est l'outrager indignement que d'abandonner ainsi de pauvres jeunes filles aux horreurs d'une dépravation dont rien ne peut donner une idée ; c'est préparer l'anéantissement des facultés morales et intellectuelles d'une partie de la population, car ces filles devenant mères ne peuvent transmettre à leurs enfants que les tristes impressions d'une misère sans nom et des scènes abjectes dont elles ont continuellement l'odieux spectacle sous les yeux.

Au reste, le sort à venir des peuples est dans les mains de Dieu, et toujours il s'est plu à seconder les efforts généreux des personnes dévouées aux vrais intérêts de l'humanité, comme il sait déjouer les tentatives orgueilleuses de l'homme. On peut avancer hardiment que, si le nombre des égoïstes est plus grand que jamais, jamais non plus il ne s'est rencontré un plus grand nombre d'hommes

dévoués au triomphe de la vérité et au bonheur de leurs semblables. On peut donc espérer qu'ils domineront prochainement toutes les influences contraires au bien-être des populations.

Après cela, qui pourrait douter de la perfectibilité de l'espèce humaine, au physique comme au moral; qui pourrait douter qu'elle ne puisse un jour s'élever au point où elle était en sortant des mains du Créateur? Ne voit-on pas des races privilégiées qui, par la pureté des mœurs et des alliances judicieuses, ont su conserver ou ressaisir la beauté du corps, la juste proportion et l'élégance des membres, la noblesse des traits et du regard, tous ces avantages enfin qu'il faut des siècles pour établir et que de honteux excès, ou de fréquentes alliances avec des races dégénérées altèrent toujours et peuvent même détruire entièrement?

Ne voit-on pas de même des familles où se perpétuent les traditions de l'honneur, pris dans sa vraie acception, de la bienveillance,

du désintéressement et de cent autres qualités qui ne s'acquièrent point par l'instruction et que l'éducation ne peut que modifier, les fortifier et aussi les dénaturer ?

Eh bien ! il en est de même des facultés intellectuelles dont la puissance peut s'accroître, je ne dirai pas indéfiniment, mais jusqu'à un point dont nous ne saurions nous former une idée.

Qu'elle est donc grande et noble la mission de la femme, puisqu'il lui a été donné de rétablir l'humanité dans sa beauté et sa forme primitive ! Je sais bien que ce travail ne peut être l'œuvre d'une génération, il faut que toute chose ait son cours naturel ; mais rien n'arrêtera la marche progressive de son influence, si, après en avoir compris la dignité et l'importance, elle s'applique dès à présent à remplir le rôle que le Créateur lui a assigné.

Jusqu'à ce jour, on peut dire que la femme n'était que la mère de ses enfants.

Rien ne l'élevait, sous ce rapport du moins, au-dessus des animaux, puisque, chez eux,

l'instinct de la maternité est pour le moins aussi vif que chez la femme. Les exemples d'affection et de dévouement maternel sont même plus marqués et plus universels, car l'abandon des petits est très-rare et l'infanticide est à l'état d'exception.

Élevons donc le rôle de la femme à la hauteur de l'importante mission qu'elle est appelée à remplir. Que l'homme cesse de la regarder comme un simple instrument de reproduction; car, en la ravalant à ce degré d'infériorité, il avilit dans son germe l'avenir de la famille, et compromet le bonheur de ses enfants. Qu'il comprenne aussi qu'en opprimant sa compagne il affaiblit le sentiment de dignité qu'il aimerait transmettre à son fils et même à sa fille, la dignité étant le bouclier de la vertu, et qu'il les prépare à cette dégradation morale qui perd les familles et les États. Enfin, s'il est pénétré du noble désir de contribuer par ses enfants au progrès de la civilisation, au développement des lettres, des sciences, des arts et de l'industrie, qui font la

splendeur des nations, il favorisera de tout son pouvoir le déploiement de leur intelligence par les moyens que j'ai indiqués. Dans ce but, il se rendra digne d'être le conseiller de celle que le Créateur lui a donnée pour compagne ; il la guidera et ne la contraindra pas; il emploiera pour la convaincre la force du raisonnement et non la force brutale ; car, si la nature l'a doué de force et de puissance, c'est pour régner sur la matière et sur les animaux, et non pour tyranniser l'intelligente créature que Dieu s'est plu à orner de ses dons les plus précieux, qu'il a comblée de ses faveurs les plus signalées.

En assignant aux femmes un rôle humble et soumis, en apparence du moins; en les condamnant à cette existence modeste et paisible qui révolte tant d'esprits vaniteux, Dieu voulait les préparer dans le silence et la retraite aux devoirs mystérieux et importants de la maternité, car il savait qu'une carrière agitée de combats aventureux et de pénibles labeurs, qu'il est dans la destinée de l'homme

d'accomplir, n'était propre qu'à troubler l'organisation des enfants.

Or, le Créateur a, dans toutes ses œuvres, sacrifié les individus à la conservation de la race dans sa pureté primitive. Les femmes qui ont dérogé à cette loi primordiale en ont toujours été punies dans leurs enfants, tandis que celles qui l'ont observée religieusement ont éprouvé toutes les jouissances réservées aux bonnes mères de famille.

Heureuses les mères qui ne repousseront pas les conseils qu'une longue suite d'observations et de recherches me permet de leur donner ! Je le répète encore une fois : j'ai pu me tromper dans mes appréciations, tirer de quelques faits des conséquences trop absolues; j'ai cependant l'intime conviction que mes idées sont justes et vraies, et peuvent avoir d'immenses résultats sur le sort de l'humanité.

Qu'il me soit permis, en terminant ce chapitre consacré particulièrement aux femmes, de reporter d'avance sur ma mère et sur ma sœur, dont le souvenir a toujours été présent

à ma pensée, touf le bien qui pourra résulter de mes études sur l'éducation antérieure, et d'ajouter que je serai heureux et fier de contribuer à accroître le tribut de respect et d'amour si bien dû à celles qui leur ressemblent.

DE L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE

EN PRÉSENCE

DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUX.

La philosophie n'a jamais pu nous donner une explication raisonnable des lois qui ont présidé à l'apparition des êtres vivants sur la terre. Il lui aurait été tout aussi difficile de nous dire de quelle manière le fœtus prenait naissance dans le sein de la mère ; comment à une époque fixée par la nature, l'existence, la vie venait organiser la matière, la former d'après certaines lois, et enfin par quelle force

intelligente le petit être se développe avec un si admirable ensemble.

La science a-t-elle quelque chose de plus certain à nous offrir? Grâce au microscope, elle est bien parvenue à remonter jusqu'au point de départ de l'œuf humain; elle l'a suivi dans son mystérieux voyage; elle a découvert quels sont les moyens d'existence du fœtus; elle a pu surveiller pour ainsi dire jour par jour son accroissement successif, son développement progressif jusqu'au terme où il doit paraître à la lumière, et voilà tout. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez pour satisfaire notre désir. Nous voudrions savoir d'où lui vient cette animation, cette vie que plus tard nous reconnaissons devoir être attribuée à la présence d'une âme. A cet égard, la science n'est pas plus avancée que la philosophie; elle ne saurait se prononcer, car elle ne peut admettre l'intervention d'une âme, se préparant avec une intelligence presque divine la demeure qu'elle doit habiter; formant le corps qui doit lui servir pendant

son séjour sur la terre, et le modelant en quelque sorte sur elle-même.

Non, la science ne saurait admettre cela, car elle n'a jamais pu et ne pourra jamais saisir la moindre trace de l'âme avec son scalpel, ni la voir à travers ses verres grossissants; ni même connaître l'endroit précis où elle est censée présider aux opérations de l'esprit et du corps.

La théologie nous donne-t-elle une solution plus claire, plus satisfaisante? Elle semble y voir plutôt l'intervention continue de la puissance créatrice que celle de l'âme dans le fœtus, tout en admettant la présence de cette âme dès les premiers instants de la conception.

Et par une de ces contradictions dont l'Écriture sainte nous offre plus d'un exemple; contradiction que la théologie explique, ou plutôt voile du nom de mystère, l'âme de l'enfant serait à la fois jeune comme le corps, et pourtant aussi ancienne que celle qui anima le premier homme.

Et en effet, ne nous enseigne-t-on pas qu'elle a participé au péché originel?

Or ce péché fut commis dans des temps si reculés que la race humaine n'existait pas encore; car à cette époque l'existence d'Adam et d'Ève n'était pas semblable à celle qui fut le partage malheureux de leur descendance.

Le bannissement de nos premiers pères du paradis dut être pour eux comme une seconde naissance, puisque dès lors ils furent assujettis à des souffrances terrestres qui leur étaient inconnues précédemment, condamnés aux plus rudes travaux et soumis à la mort.

La reconnaissance du péché originel implique donc de toute nécessité celle d'une vie antérieure personnifiée dans Adam et Ève.

Telle est la conséquence rigoureuse qu'il est permis de tirer de l'histoire du péché originel. Or le péché originel est le fondement même du christianisme, et d'après ce dogme l'âme de l'enfant est tout aussi ancienne que celle de sa mère; par conséquent tout aussi

propre à comprendre ce qui frappe les sens de celle-ci, puisqu'elle vit en elle et de sa vie même.

Quelle raison pourrait donc invoquer la théologie contre la théorie de l'éducation antérieure ? Ne reconnaît-elle pas la haute influence de la pureté maternelle sur les prédispositions de son fruit ? L'ancienne loi la reconnaissait aussi, puisqu'elle défendait la cohabitation des époux pendant la gestation.

En ce qui concerne les facultés que possède l'âme de l'enfant de se réjouir de la joie de sa mère, de souffrir de ses peines ; de voir, d'entendre et de sentir ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle ressent, tout cela peut se déduire de plusieurs passages des Écritures, entre autres le récit de la touchante entrevue de Marie avec sa cousine Élisabeth.

Aussitôt après l'annonciation, l'ange Gabriel ayant dit à Marie :

« Sachez qu'Élisabeth, votre cousine, a
« conçu aussi elle-même un fils dans sa vieil-
« lesse, et que c'est ici le sixième mois de la

« grossesse de celle qui était appelée stérile,
« parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. »

Marie partit en ce même temps, et s'en alla vers les montagnes. Étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, *son enfant tressaillit* dans son sein, et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit.

Alors, élevant la voix, elle s'écria :

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes,
« et le fruit de *votre sang* est béni! D'où me
« vient ce bonheur, que la mère de mon Sei-
« gneur vienne vers moi? Car votre voix n'a
« pas plutôt *frappé mon oreille*, lorsque vous
« m'avez saluée, que *mon enfant a tressailli*
« de joie dans mon sein! »

N'est-il pas évident, d'après ce récit, que la voix de Marie, *entendue par Élisabeth*, le fut également par le petit être qui vivait en elle depuis six mois; et la vive émotion que celui-ci éprouva en ce moment, ne remonte-t-elle pas jusqu'à Celui qui s'était incarné quelques jours auparavant dans le sein de Marie?

La théologie ne saurait donc rien opposer de raisonnable à la théorie des impressions antérieures à la naissance.

La haute philosophie et la science ne peuvent la rejeter non plus; il ne me reste qu'à examiner les opinions des libres penseurs et des panthéistes.

On comprendra que je n'ai point à m'occuper sérieusement de ceux qui n'admettent que la matière, et qui s'imaginent avoir répondu victorieusement à toutes les objections, en disant que la pensée est le produit de certaines combinaisons de la matière, comme le mouvement, et ce que nous nommons la vie, sont le résultat de l'attraction et de la répulsion des molécules entre elles.

Ce sont là des suppositions qui n'expliquent absolument rien, ne reposent sur aucune base, et sont par conséquent d'une absurdité telle qu'il est inutile de s'y arrêter.

Le panthéisme non plus ne saurait être l'objet d'un sérieux examen. Mais comme il y a beaucoup de gens qui osent avouer leur pen-

chant pour cette théorie, il est bon d'en dire deux mots en passant.

Refuge des savants sans croyance, le panthéisme est un dernier espoir à l'usage de ceux qui reculent de terreur à la pensée d'un anéantissement total.

Appartenir à l'âme universelle et y retourner ; n'avoir d'individualité que passagèrement, pour se fondre ensuite dans le grand tout, c'est peut-être ne pas mourir tout à fait. C'est du moins se débarrasser commodément de toute responsabilité, s'affranchir de toute crainte, afin de pouvoir jouir en pleine quiétude des félicités terrestres que la fortune met à notre portée pendant notre séjour dans ce monde.

En définitive, le panthéisme n'est pas même une croyance, quoique ce soit la religion que pratiquent avec amour les voluptueux, les égoïstes, les âmes sèches et les cœurs endurcis.

Ainsi... n'en parlons plus !

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES.

J'ai dit que l'enfant croissait en toute liberté dans le sein de sa mère; que la volonté de celle-ci ne pouvait rien sur son organisation intérieure et extérieure, mais qu'il ressentait les impressions qui venaient la frapper.

Or, je défie qu'on puisse expliquer les phénomènes qui se produisent pendant la grossesse, dont les suites se font sentir malgré la

séparation qui a lieu après la délivrance, et influent moralement, quelquefois pendant la vie entière de l'enfant, sur son caractère, ses tendances, ses passions, sans recourir à la théorie des impressions directes et antérieures à la naissance.

D'après cela, comment ne pas admettre que l'âme de l'enfant assiste comme celle de la mère à tout ce qui vient frapper les organes de celle-ci?

L'éducation antérieure est donc l'art de diriger ces impressions au plus grand avantage moral et intellectuel de l'enfant pendant son séjour dans les limbes maternelles.

Lorsqu'on laisse cette intelligence sans direction particulière, elle suit naturellement les penchants ordinaires de la mère, ceux dont elle est pour ainsi dire l'esclave volontaire, s'identifie avec ses goûts, ses passions, et presque ses pensées.

Il arrive aussi qu'elle adopte les manières d'être des personnes qui environnent la mère, particulièrement celles qu'elle aime ou qu'elle

craint ; en un mot, celles qui exercent sur elle un empire quelconque.

J'ai vu des exemples très-remarquables de la puissance que certaines personnes étrangères à la famille exerçaient par contre-coup sur le caractère, les sentiments et les manières de quelques enfants. On peut juger par là de l'empire que peut exercer le père, s'il le veut, sur l'avenir de son enfant. Qu'on ne dise donc point que l'intervention du père n'est pour rien dans le système de l'éducation antérieure. Elle est au contraire très-grande, car il peut agir à la fois sur la mère et sur l'enfant. D'après cela, ne vaut-il pas mieux prédisposer l'enfant, de manière à lui inspirer de nobles penchants, des goûts utiles à l'avenir qu'on lui prépare, des facilités qui deviendront des talents remarquables, si on les cultive avec soin?

C'est au père par de bons conseils, c'est à la mère par devoir, sinon par amour, à préparer les voies qui conduisent à d'heureux résultats. En général, il ne dépend que d'eux de faire éclore ces précieuses facultés, ces ver-

tueux penchants, ces goûts nobles et utiles dont ils seront fiers un jour, et qui contribueront au bonheur du petit être qu'ils auront suscité à la vie.

Reconnaître la théorie de l'éducation antérieure, ce n'est pas élever la femme au-dessus de l'homme, ainsi qu'on s'est plu à me le faire dire; c'est tout simplement admettre que la mère doit être considérée comme l'égale du père; c'est lui rendre le rang et la justice qui lui sont dus. Aussi les peuples chez qui elle est traitée en esclave et maintenue dans une infériorité humiliante, n'accepteront jamais une théorie qui lui rend ses droits et qui déclare qu'elle aussi a le pouvoir de former l'intelligence de l'homme et d'agrandir ses facultés.

Le musulman, qui regarde sa femme comme un être inférieur, qui la tient dans un esclavage perpétuel, ne lui permettant d'autre société que celle de femmes également esclaves, n'a jamais pu s'élever à un degré de civilisation supérieur à celui qui existait du temps du fondateur de l'islamisme.

Lorsque Mahomet II fit la conquête de Constantinople, cette reine de l'ancienne civilisation grecque, il trouva la grande cité dans tout l'épanouissement des sciences et des arts cultivés à cette époque. Qu'a-t-il fait des trésors amassés depuis des siècles? Que sont devenues les richesses scientifiques et artistiques dont Byzance était si fière, dont Constantin et ses successeurs avaient si injustement dépouillé Rome et toutes les villes célèbres de la Grèce et de l'Italie?

Les vainqueurs du dernier Constantin, les oppresseurs du malheureux empire grec sont encore aujourd'hui, après plus de quatre siècles de possession, tout aussi peu civilisés que leurs ancêtres qui s'emparèrent de ces belles contrées.

La religion de Mahomet est donc tout à fait contraire au principe même de la civilisation; l'histoire est là pour l'attester à chacune de ses pages.

C'est donc par suite d'une profonde ignorance de l'histoire ou par haine du christia-

nisme, que des écrivains prétendus populaires trahissent la civilisation au profit des mahométans.

Les discussions qui ont eu lieu dernièrement au sujet de l'Algérie, démontrent péremptoirement combien j'avais raison de dire qu'on ne parviendra jamais à civiliser les Arabes tant qu'on suivra le système adopté par le gouvernement de Louis-Philippe, système qui tendait à favoriser le mahométisme. Aux yeux des Arabes, c'est une inconséquence ; au point de vue chrétien, c'est avilir la religion du Christ que de la poser sur le même niveau que celle du faux prophète ; devant la froide raison, c'est une absurdité de mettre soi-même des obstacles sans cesse renaissants à la civilisation, et par conséquent à la grandeur et à la prospérité de notre colonie.

J'ai dit qu'aux yeux des Arabes cette indifférence absolue était une inconséquence ; ce fut plus que cela encore, ce fut une faute qui, sans la conduite honorable des officiers supérieurs, pouvait devenir fatale. Aussi, c'est ce que les

généraux qui ont commandé en Algérie ont parfaitement compris ; loin donc de témoigner ces froides et insultantes manières envers les ministres de la religion, qui ne perçaient que trop parmi la population européenne, et il faut le dire, dans la partie civile du gouvernement, les officiers supérieurs, et par suite l'armée entière, à peu d'exceptions près, s'est montrée profondément religieuse. Cela lui a-t-il nui aux yeux des Arabes ? Bien au contraire, on peut affirmer hautement que cette conduite réellement grande et fière l'a prodigieusement relevée dans l'esprit des Algériens de toutes les tribus.

J'ajouterai que lors de la récente guerre d'Italie, les généreux sentiments de l'armée et de ses chefs ont vivement impressionné les populations de la Péninsule, qui s'attendaient à retrouver en elle les vieilles traditions de 93. Par contre, ceux qui sont plus habiles à répandre des flots d'encre au nom de la révolution, qu'une seule goutte de leur sang en faveur de la noble cause de la liberté, ceux-

là, dis-je, en ont été fortement contrariés.

On a vu quelles ont été les suites de l'influence française sur le caractère du peuple italien, lors des guerres de la République et du premier Empire; on peut prévoir à coup sûr que cette fois, l'influence de notre brillante et généreuse armée se fera sentir d'une manière tout à fait opposée pour le plus grand bonheur des habitants de la Péninsule, et cela, malgré les idées antireligieuses qui dominent parmi la jeunesse, idées propagées avec une rare habileté par les hommes qui ont intérêt à bouleverser l'Italie.

Mais si l'idée chrétienne, la seule qui soit favorable au développement de la civilisation, parce qu'elle est aussi la seule qui relève la dignité des femmes; si cette idée semble à peu près éteinte dans le cœur de la jeunesse italienne, on peut être assuré qu'elle surgira de nouveau plus vive, plus pure, et que les pensées qui dominent la génération actuelle subiront de profondes, d'heureuses modifications. Et l'exemple admirable donné par l'armée fran-

çaise ne sera pas étranger à ce changement.

En attendant, l'Italie semble se réveiller d'un long sommeil, et, oublieuse comme Épiménide, elle se croit encore à la fin du siècle dernier. Ne voyant plus ses anciens dominateurs, elle s'imagine avoir conquis elle-même sa liberté, et, dans son orgueil, elle cherche à imiter l'impiété qui était de mode il y a soixante ans.

Pauvre Italie! puisse-t-elle reconnaître bientôt que la civilisation chrétienne peut seule assurer le bonheur, la gloire et la prospérité des nations!

L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE

PRÉVUE

PAR LES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ET PHYSIOLOGIQUES.

N'est-ce pas une haute inconséquence de reconnaître la réalité des impressions antérieures à la naissance, et de repousser ensuite la théorie de l'éducation antérieure qui découle naturellement de ces mêmes impressions?

C'est pourtant ce que font quelques-unes des sommités de la science.

Ainsi, ayant dit que l'observation démon-

trait la possibilité de prédisposer l'enfant pour telle ou telle chose, la musique, par exemple, on a prétendu que cela était d'autant plus impossible que les organes, celui de l'ouïe entre autres, devaient être incapables d'éprouver la plus légère sensation; que, d'ailleurs, aucune vibration ne pouvait se transmettre dans la cavité charnue où se développait le fœtus, surtout à travers la masse fluide dont celui-ci est comme environné, ou pour mieux dire, au milieu de laquelle il nage.

C'est en vain que j'ai répondu à cette argumentation trop absolue, que l'âme de l'enfant pouvait fort bien percevoir les sons par les organes mêmes de la mère; on n'a pas voulu admettre que l'âme eût une telle faculté. Ceux-là mêmes qui ne refusent pas le concours d'une âme pour la formation du fœtus, s'imaginent qu'elle doit être emprisonnée quelque part dans le cerveau et ne peut entrer en communication avec celle de la mère.

Sans m'arrêter davantage à vouloir combattre des opinions préconçues, je dirai sim-

plement que parmi les physiologistes qui se sont occupés d'élucider cette question, il en est de très-distingués qui admettent parfaitement la possibilité de la transmission directe des sons et leur perception par l'enfant malgré les obstacles qui semblent s'y opposer.

Voici sur ces importantes questions ce que dit l'un de nos plus grands physiologistes, Cabanis, et l'opinion de cet homme célèbre, qui fut à la fois un des membres les plus distingués de la Faculté de médecine, de l'Académie des sciences, et de ce que nous nommons aujourd'hui l'Académie française, mérite bien qu'on réfléchisse un peu avant de rejeter une théorie à laquelle il semble s'être rallié d'avance.

« Nous savons qu'avant de voir le jour, le « fœtus a déjà reçu, dans le ventre de sa mère, « beaucoup d'impressions diverses, d'où sont « résultées en lui de longues déterminations, « qu'il a déjà contracté des habitudes, qu'il « éprouve des appétits et qu'il a des pen- « chants.

. . . .

« Au moment de la naissance, le centre cé-
« rébral a donc reçu et combiné déjà beau-
« coup d'impressions : il n'est donc point
« *table rase*, si l'on donne au sens de ce mot
« toute son étendue. Ces impressions sont, à
« la vérité, presque toutes internes, et, sans
« doute, il est *table rase* relativement à l'uni-
« vers extérieur. . . .

« . . . . Mais il s'en faut de beaucoup que
« les *sensations*, les *déterminations* et les *ju-*
« *gements* qui n'ont lieu qu'après la nais-
« sance soient étrangers à l'état antérieur du
« fœtus.

« . . . . La direction des idées et
« même leur nature sont toujours, jusqu'à un
« certain point, subordonnées aux penchants
« antérieurs, et des classes nombreuses de ju-
« gements dépendant uniquement des appé-
« tits.

« . . . . . L'analyse détaillée et complète
« de l'état idéologique de l'enfant, avant que
« tous ses sens aient été mis simultanément

« en jeu par les objets extérieurs, n'est pas
« un de ces sujets qu'on traite en passant : ce
« serait celui d'un ouvrage qui manque. »

Un peu plus loin, l'illustre psychologue dit encore :

« Il demeure bien prouvé que les tendances
« instinctives qui surviennent dans le cours de
« la vie résultent, comme celles que l'animal
« manifeste en naissant, d'impressions in-
« ternes absolument indépendantes à leur ori-
« gine de celles que reçoivent les organes des
« sens proprement dits, quoique bientôt elles
« se mêlent à toutes les sensations, et puissent
« être modifiées, jusqu'à un certain point, par
« le jugement et par la volonté. »

Je crois qu'il est impossible de formuler le système des impressions antérieures et d'ouvrir la voie aux idées de prédispositions d'une manière plus claire et plus catégorique.

Il est fâcheux que je n'aie pas connu l'ouvrage de Cabanis lors de la publication de ma première édition, l'opinion de cet illustre savant aurait peut-être détruit bien des pré-

ventions et fermé la bouche à bien des critiques plus malveillants qu'éclairés.

Voici d'autres passages du même auteur qui répondent aux objections mentionnées plus haut, sur l'impossibilité que les sons puissent parvenir au fœtus à travers les membranes et les fluides au milieu desquels il se trouve :

« Quant à l'organe de l'ouïe, tout le monde
« sait qu'il peut être affecté de différentes es-
« pèces de sons relatives à l'état du cerveau,
« ou des nerfs en général, et notamment de
« ceux des viscères du bas-ventre. Il est aussi
« reconnu que des frottements ou de simples
« applications mécaniques sur l'oreille ex-
« terne sont capables de faire entendre des
« sons et des bruits plus ou moins distincts.
« Enfin, beaucoup d'expériences, parmi les-
« quelles je prends pour exemple celles faites
« sous la cloche du plongeur, ont prouvé que
« les sons peuvent se transmettre à travers
« les fluides aqueux ; ce qui, pour le dire en
« passant, paraît lever tous les doutes tou-

« chant l'élasticité de ces fluides, longtemps
« méconnue et formellement niée par les phy-
« siciens. Or les humeurs séreuses, lympha-
« tiques, gélatineuses, muqueuses, que les
« membranes du fœtus renferment, qui bai-
« gnent les cavités et parcourent les tégu-
« ments du bas-ventre de la mère, jouissent
« d'une élasticité bien plus grande à cause
« des matières animalisées qu'elles tiennent
« en dissolution ; sans même parler de la fa-
« culté contractile directe, que plusieurs phy-
« siologistes admettent dans ces humeurs.
« Ainsi donc, le fœtus peut avoir reçu des
« impressions du son ; il peut avoir du moins
« entendu du bruit confus. Il paraît même
« assez difficile de concevoir que ces impres-
« sions ne se soient pas fréquemment renou-
« velées pendant le temps de la gestation.
« Nous n'en conclurons cependant point que
« l'éducation de l'oreille soit alors fort avan-
« cée ; mais en affirmant qu'à la naissance
« de l'enfant les bruits extérieurs lui font
« éprouver des ébranlements entièrement

« nouveaux, on s'appuie de notions physiolo-
« giques incomplètes et l'on s'expose à mal
« commencer l'histoire analytique des sensa-
« tions, des idées et des penchants.

« Cet état est commun, en plusieurs points,
« à des classes entières d'animaux ; mais on
« sent qu'il ne peut manquer d'être modifié
« dans les espèces par les différences géné-
« rales de l'organisation, et dans les indivi-
« dus par certaines particularités dépendantes
« des dispositions du père et de la mère, et
« des *impressions* qui, de celle-ci, sont *trans-*
« *mises incessamment* au fœtus renfermé dans
« la matrice. *Manière de sentir, jugements*
« *naissants, appétits, habitudes,* tout enfin
« se rapporte alors, comme tout se rappor-
« tera dans la suite, aux lois de la combinai-
« son animale actuelle, au genre de fonctions
« qu'elle détermine, à la manière dont ces
« fonctions s'exécutent, ou dont tous les mou-
« vements, en prenant ce mot dans son sens
« le plus étendu, se coordonnent avec le ca-
« ractère et les opérations de la sensibilité. »

Et le célèbre physiologiste ajoute un peu plus bas :

« Les lois secrètes et primitives qui pro-
« duisent *ces tendances* n'en seront pas moins
« un sujet d'éternelle méditation pour le
« sage. »

On sait que Cabanis avait une *tendance* marquée pour l'école matérialiste, ce qui donne plus de prix encore aux observations qu'il nous a laissées, et aux aveux qui en sont la conséquence obligée. S'il avait pu admettre l'intervention constante d'une intelligence dans le fœtus, s'il avait cru à l'âme humaine, en un mot, il aurait trouvé là l'explication naturelle du mystère dont il a cherché vainement la solution dans les nombreux écrits des philosophes de toutes les époques, et dans les données d'une science qui ne peut atteindre que les choses visibles ou palpables; qui comprend la valeur des mots : fin, mort; mais ne pourra jamais trouver l'explication de l'origine des choses, du principe de la vie et de tout ce qui se rapporte à la création des êtres.

DE L'AME

DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE.

Il est impossible de se faire une idée juste de l'éducation antérieure, sans admettre la présence d'une intelligence gouvernant la matière pendant la formation du fœtus.

Or, je crois avoir démontré que la philosophie et la science ne sauraient non plus expliquer les phénomènes qui se passent durant la gestation sans recourir à cette hypothèse. On peut la rejeter, mais alors tout ce qui touche à

cette question demeure profondément obscur et pour toujours inexplicable.

Voyons cependant si cette idée qui me paraît aussi claire que juste et naturelle ne porte pas en soi la preuve qu'elle est en effet fondée sur la vérité.

Il est certain que la présence continue d'une intelligence peut seule diriger les éléments matériels qui formeront le corps de l'enfant.

Qu'on la nomme esprit ou âme, cette intelligence en surveillera l'arrangement ; elle en préparera l'admirable mécanisme, car elle seule est la force toujours agissante qui préside avec une profonde sagesse au développement des organes du fœtus. Autrement, ce serait admettre l'intervention toute-puissante de la Providence jusque dans les plus infimes détails, et cela sans aucune nécessité, puisque Dieu a créé des âmes intelligentes, ouvrières de sa suprême volonté.

Enfin, cette intelligence achèvera son œuvre dans l'ombre et le mystère, jusqu'au moment où, unie étroitement au corps qu'elle

s'est formé à son image, et dont elle s'est revêtue comme d'un vêtement, elle sera prête à paraître au grand jour. Hélas! cachée sous son enveloppe charnelle, l'âme commencera cette vie d'épreuves qui doit décider de son avenir.

Mais alors, comment se fait-il, me dira-t-on peut-être, que cette âme que vous nous représentez comme étant dès le commencement une intelligence douée d'une si grande sagesse et de facultés non moins grandes, ne signale sa présence pendant de longs mois que par des actes de l'ordre le plus inférieur, tels que manger, dormir, etc.?

Les animaux n'en font-ils pas autant?

Pour répondre à cette question délicate, je demanderai qu'on veuille bien me permettre de laisser de côté, pour un moment, les idées imposées par la religion ainsi que les données ordinaires de la philosophie.

Je suis ici dans le champ des suppositions; or ce champ est assez vaste pour qu'il soit permis à chacun d'y chercher les solutions qu'on ne trouve pas ailleurs.

Quelle preuve la religion, ou pour mieux dire la théologie, nous donne-t-elle de la supériorité de l'homme sur l'animal ?

Que l'homme a été créé à l'image de Dieu !

Et la philosophie, que nous dit-elle? Écoutez ce que l'un de nos savants naturalistes nous révèle à cet égard ; et son opinion est le résumé le plus élevé de la science comme de la philosophie moderne.

« Ce qui fait notre essence, ce qui est « nous, c'est notre âme ; cette âme est la « même dans tous les hommes ; notre fonds « d'idées, notre fonds de sentiments est le « même, et cette identité de sentiments et « d'idées, servie par le don heureux *de la pa-« role*, est ce qui constitue l'égalité morale « entre tous les hommes. »

(Flourens, *Ontologie.*)

La parole ! oui, voilà ce qui manque à l'animal pour égaler en quelque sorte l'homme lui-même ; car, ainsi que je l'ai dit ailleurs, rien

ne nous prouve que l'animal soit privé de cette âme dont l'homme paraît si fier. Supposez à l'animal le don de la parole, il ne pourra, il est vrai, agir et se mouvoir en dehors des facultés de son organisation, mais il s'élèvera peut-être jusqu'à comprendre les premières notions de la justice, du droit, du devoir. Ses idées se développeront, et qui sait s'il n'atteindra pas celle d'un Dieu créateur?...

Supposons donc un instant que l'âme d'un homme dont personne ne saurait mettre en doute la haute intelligence, de Voltaire, par exemple, soit condamnée à vivre dans le corps d'un insecte, d'une chenille, si l'on veut, et que, tout en conservant les brillantes facultés de sa première existence, elle ait perdu le souvenir de ce qu'elle a été jadis.

Que pourra faire cette âme de ses anciennes facultés, de ses rares connaissances? Rien, absolument rien. Animant un corps soumis à de certains besoins, elle devra se borner au simple rôle auquel la condamne sa nouvelle conformation et ne pourra déployer d'autres

aptitudes que celles qui lui ont été imposées par la nature de ses organes. Et on sait quelles sont les aptitudes d'une chenille !

Diriger cette imparfaite organisation pour le plus grand bien de son individu ; manger, dormir, se garer autant que possible par mille ruses diverses des attaques de ses nombreux ennemis ; puis filer au temps voulu une coque où l'animal puisse changer en paix sa vile enveloppe contre un splendide costume ; ses habitudes rampantes contre la faculté presque divine de voler dans les airs ; et enfin, devenu papillon, aller puiser dans les fleurs une nourriture semblable à l'ambroisie, au lieu de mâcher péniblement une feuille grossière !.... Mais, n'est-ce donc rien que tout ce merveilleux pouvoir dont la Providence a fait part au plus chétif des insectes ?

On prétend que les animaux sont insensibles à la beauté des fleurs, parce qu'on voit certains d'entre eux fouler indifféremment aux pieds les plus belles, les plus odorantes, comme l'herbe la plus vulgaire.

Mais qui nous dira si ces brillantes productions, dont le charme est si puissant sur les mieux doués parmi les hommes, ne produisent pas un effet semblable sur d'autres créatures, telles que certains insectes, par exemple? Serait-ce donc pour nous seuls que Dieu aurait paré les fleurs des plus riches, des plus brillantes couleurs; doué quelques-unes d'entre elles des parfums les plus suaves, tandis que d'autres en sont privées ou répandent des odeurs malfaisantes? que toutes enfin possèdent des qualités que nous ne connaissons que très-imparfaitement, et peut-être pas du tout? Non, cela ne saurait être, et ce qui le prouve, c'est que les neuf-dixièmes des fleurs qui s'épanouissent aux rayons du soleil, ou pendant l'absence de cet astre, vivent loin de tout œil humain, tandis qu'il n'est pas d'endroit, si désert qu'il puisse être, où elles ne soient visitées par des légions d'insectes ailés.

Avant de reprendre mon hypothèse, suspendue un moment par cette petite digression, il n'est peut-être pas inutile de dire ici que je

n'ai pas du tout l'intention de ressusciter le système de Pythagore, et encore moins de me joindre aux étranges révélations dont j'ai déjà parlé, révélations qui se lient jusqu'à un certain point à la doctrine du philosophe grec. Je me propose simplement de démontrer que nous ne pouvons agir en dehors de nous que par nos organes corporels, et que, par conséquent, les plus brillantes facultés de notre âme ne peuvent se manifester que d'après la destination des organes que la Providence a mis à notre disposition.

Or les organes de l'enfant encore dans le sein de sa mère, n'étant pas développés, ne sauraient recevoir et conserver les impressions que très-imparfaitement ; mais ils peuvent indubitablement acquérir des *prédispositions*, lorsque ses forces intellectuelles sont dirigées vers le développement de telle partie de préférence à telle autre.

J'ai démontré qu'un vil insecte pourrait être animé par une intelligence supérieure sans qu'il soit possible à celle-ci de se manifester,

de faire éclater ses brillantes qualités autrement que par l'accomplissement de ses facultés organiques. Cependant, qui m'expliquera par quelle profonde et mystérieuse science cette chenille, devenue papillon, acquiert tout à coup une admirable connaissance des vertus et qualités des plantes, je ne dis pas des fleurs, on me répondrait que les sens de la vue et de l'odorat le dirigent dans le choix des fleurs où il trouve sa nourriture?

Après avoir passé des mois, et souvent des années dans son tombeau, le papillon aurait-il gardé la mémoire de l'arbre, de la plante dont sa larve mangeait les feuilles ?

C'est l'instinct! me répondra-t-on bonnement.

Oui, c'est l'instinct; mais qu'est-ce que l'instinct, sinon le résultat des impressions antérieures beaucoup plus développées, plus vivaces chez les animaux que chez l'homme? Et cela devait être, puisque chez eux la raison n'agit que très-faiblement sur les espèces les mieux partagées, et que les autres en sont pri-

vées totalement. On peut dire, au contraire, que chez l'homme civilisé, la raison suppléant à l'instinct, celui-ci disparaît bientôt pour toujours; tandis que le sauvage, se laissant guider par lui, acquiert une puissance instinctive supérieure à celle des animaux eux-mêmes.

L'existence du papillon dont je viens de parler achèvera la démonstration des impressions antérieures.

Suivons-le dans le cours de sa rapide carrière. Après avoir voltigé à son gré de fleur en fleur, traversant heureux et libre les coteaux, les vallons, se jouant aux rayons du soleil, poursuivant ou poursuivi par ceux de son espèce, car l'amour joue le principal rôle pendant cette vie de délices, il arrive un moment où les fleurs perdent toute espèce de charme à ses yeux. Ce brillant papillon devient inquiet, moins agile; il vieillit promptement enfin. Il a couru après les plaisirs, et maintenant c'est la mort qui vient l'arrêter. Mais, avant de mourir, il doit remplir un devoir im-

périeux, tellement impérieux que le pauvre insecte, déjà faible et souffrant, cherche néanmoins avec une persistance incroyable la plante ou l'arbre que la Providence a désigné pour servir de berceau à sa progéniture.

Qui lui indique cet arbre avec lequel il n'a rien de commun, car il ne porte pas de fleurs, et son écorce rugueuse ne semble posséder aucun charme capable de l'attirer? Pourtant il s'en approche, afin d'examiner les endroits les plus favorables pour y cacher ses œufs, qu'il vient y déposer un à un.

Évidemment ce papillon a un but; il veut dérober ses œufs, espoir de la continuité de son espèce, à l'avidité des oiseaux qui en sont très-friands. Mais comment peut-il savoir que de ses œufs doivent naître des chenilles, et qu'à une époque plus ou moins éloignée, cet arbre donnera de nouvelles feuilles destinées à leur servir de nourriture? Qui lui a enseigné ces ruses innocentes qui annoncent une prévoyance toute particulière?

C'est l'instinct, me dira-t-on encore; c'est

toujours l'instinct qui, chez les animaux, supplée à la raison!

Comme je n'ai jamais pu obtenir de réponse plus satisfaisante, et qu'elle équivaut à l'aveu d'une complète ignorance, on me permettra de m'en tenir à la définition que j'en ai donnée plus haut. Et en effet, à moins de recourir à un miracle, à une intervention divine continue, on ne peut expliquer le mot instinct que par une connaissance parfaite de ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut éviter; et cette connaissance ne peut être que le résultat des impressions antérieures.

Et si, au lieu d'une misérable chenille qui, par son organisation et son genre de vie, n'est pas appelée à déployer des facultés bien remarquables, j'avais pris pour exemple des animaux d'un ordre supérieur, quel riche sujet à exploiter, quelles admirables inductions s'offriraient naturellement à l'appui de cette simple supposition!

Que ne pourrais je dire, par exemple, du merveilleux instinct de la fourmi, de l'abeille,

de l'oiseau, du chien, du cheval; créatures auxquelles il ne manque, selon une expression vulgaire, que la parole!... Mais je reviendrai sur ce sujet.

DE L'INTELLIGENCE ET DE L'INSTINCT

CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS

AVEC L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE.

Je crois avoir clairement établi que l'intelligence humaine ne pourrait en aucune manière se manifester dans le corps d'une chenille, exemple que j'ai choisi parmi les êtres qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les classes d'animaux les plus infimes et celles que nous considérons comme les plus élevées

après l'homme. En effet, une chenille, fût-elle dirigée par l'esprit de Voltaire, ne saurait, malgré la supériorité incontestable de cette intelligence sur celles qui animent les insectes de ce genre, faire plus ni mieux que celles-ci. N'est-ce pas là une démonstration suffisante de cette vérité?

Or cette démonstration peut également s'appliquer aux classes d'animaux dont l'intelligence est développée au degré le plus élevé.

Dieu n'ayant pas concédé à l'animal le don de la parole, il demeure privé du pouvoir de raisonner ; comment pourrait-il acquérir la connaissance de lui-même et de ses rapports avec le Créateur et la création? N'est-ce pas, pour ainsi dire, uniquement par la parole que l'intelligence humaine acquiert une supériorité réelle sur l'intelligence de la bête?

On voudra donc bien convenir avec moi que le corps d'un enfant est et demeure longtemps après sa naissance incapable de répondre aux volontés de l'âme; que le nouveau-né ne saurait, par conséquent, démontrer par ses ac-

tions la présence d'une intelligence supérieure; qu'il est privé de tout pouvoir de faire à cet effet usage de ses organes, qui, à raison de leur faiblesse, de leur imperfection, ne peuvent ni percevoir suffisamment les impressions extérieures, ni manifester le résultat de ces impressions sur l'âme.

Aussi, dans son histoire des animaux, le plus grand des naturalistes anciens dont les œuvres nous soient parvenues, Aristote, déclare-t-il que, pendant l'enfance, l'âme de l'homme ne semble différer en rien de celle de la bête.

Sept siècles avant Aristote, Salomon avait déjà exprimé la même pensée, ainsi que je l'ai rapporté dans un des chapitres précédents.

Plutarque, si connu par ses *Vies des hommes illustres*, nous a transmis çà et là quelques-unes des idées qui avaient cours de son temps. On remarque, en ce qui concerne l'intelligence des bêtes, que s'il ne leur accorde pas la raison, il ne leur refuse rien de ce qui peut

s'acquérir sans le raisonnement, c'est-à-dire sans le don de la parole.

Au reste, cette opinion était assez générale parmi les anciens. Selon la plupart d'entre eux, les animaux ont bien une âme, mais elle ne peut manifester sa présence, la faculté de parler leur ayant été retirée.

C'est aussi ce que dit Flavius, l'historien du peuple hébreu, d'après les anciennes traditions écrites ou verbales de sa nation.

« Et pour punir le serpent de sa malice,
« il lui *ôta* l'usage de la parole, rendit sa
« langue venimeuse, le condamna à n'avoir
« plus de pieds et à ramper sur la terre. »

On trouve dans le même auteur plusieurs passages de ce genre, qui prouvent que c'était une croyance assez généralement répandue que les animaux avaient possédé le don de la parole à une époque très-reculée.

Descartes fut, pour ainsi dire, le premier qui réduisit l'animal à un rôle à peu près automatique, ne sentant, n'éprouvant ni joie ni douleur.

Dans son fameux discours sur la *Méthode*, il s'imagina avoir donné une preuve convaincante de la vérité de son étrange théorie, en disant que si les animaux avaient une âme, ils sauraient s'exprimer par des paroles.

Pauvre argumentation, qu'il serait facile de retourner et de faire servir au triomphe de l'opinion contraire! Il suffirait de dire que si les animaux pouvaient s'exprimer par des paroles, leur intelligence, bornée aujourd'hui, se développerait bientôt d'une manière humiliante pour celle de l'homme, lors même qu'elle ne s'élèverait pas aussi haut.

Au reste, en étudiant la philosophie de Descartes, on finit par se convaincre que ce philosophe n'avançait ces incroyables propositions que sous l'empire d'une préoccupation commune à plusieurs grands hommes : celle qui a porté plus tard Rousseau à écrire son fameux opuscule sur la civilisation.

Lorsqu'on s'imagine que le monde entier est dans l'attente de ce qu'on va dire, on n'aime guère se borner à répéter ce qui a déjà été dit.

Buffon reconnaît dans les animaux des facultés très-étendues, mais il leur refuse celle de penser, de réfléchir.

« Ils ont la conscience de leur existence
« actuelle, dit-il aussi ; on ne peut même leur
« refuser la mémoire, et une mémoire plus
« active, plus étendue et plus fidèle que la
« nôtre. »

Et pourtant Buffon semble penser tout le contraire ; dans d'autres passages, il revient presque au système de Descartes. Il refuse aux abeilles, par exemple, toute espèce d'intelligence ; à ses yeux, leurs travaux ne sont que des travaux automatiques.

D'où vient cette anomalie? Ne serait-ce pas parce que l'auteur d'un système se voit toujours forcé, presque malgré lui, de rejeter tout ce qui contrarie ce système?

Réaumur, Bonnet, Huber n'avaient pas de système préconçu, aussi ont-ils exposé tout simplement ce qu'ils avaient observé, même lorsque leurs observations semblaient prêter à des animaux, et jusqu'à de pauvres insectes,

une intelligence bien supérieure à ce qu'on est convenu de nommer instinct.

Cuvier est peut-être le premier qui ait songé à établir une ligne de démarcation entre l'instinct et l'intelligence. Or, comme il ne refuse pas à l'animal un certain degré d'intelligence, il en a établi une autre entre celle qui dirige l'homme et celle de la bête.

Maintenant il ne sagit plus que de savoir ce que c'est que l'instinct et quelle différence il y a entre l'instinct et l'intelligence.

Voici ce que dit à cet égard M. Flourens :

« Les caractères les plus tranchés qui « existent entre l'instinct et l'intelligence « sont :

« Tout dans l'instinct est aveugle, néces- « saire et invariable; tout dans l'intelligence « est électif, conditionnel et modifiable.

« Le castor qui se bâtit une cabane, l'oi- « seau qui se construit un nid, n'agissent que « par instinct.

« Le chien, le cheval, qui apprennent jus- « qu'à la signification de plusieurs de nos

« mots et qui nous obéissent, font cela par
« intelligence.

« Tout dans l'instinct est inné : le castor
« bâtit sans l'avoir appris; tout y est fatal :
« le castor bâtit, maîtrisé par une force cons-
« tante et irrésistible.

« Tout dans l'intelligence résulte de l'ex-
« périence et de l'instruction : le chien n'o-
« béit que parce qu'il l'a appris; tout y est
« libre : le chien n'obéit que parce qu'il le
« veut.

« Enfin, tout dans l'instinct est particu-
« lier : cette industrie si admirable que le
« castor met à bâtir sa cabane, il ne peut
« l'employer qu'à bâtir sa cabane. Et tout
« dans l'intelligence est général; car cette
« même flexibilité d'attention et de concep-
« tion que le chien met à obéir, il pourrait
« s'en servir pour faire toute autre chose. »

Cette définition de l'instinct et de l'intelligence est fort bien tracée, mais elle ne me paraît pas tout à fait conforme à la logique; la séparation est ou plutôt paraît très-claire au

premier abord ; puis, en examinant avec attention les limites posées entre l'instinct et l'intelligence, les conclusions de M. Flourens ne semblent plus soutenables.

Je n'ai jamais vu de castor se bâtir une cabane, mais j'ai assisté nombre de fois à l'édification du nid de l'oiseau, et de plusieurs espèces d'oiseaux.

J'ai vu le rossignol, l'un des moins habiles constructeurs de nids, bâtir le sien au pied d'un arbuste, nid très-confortable, mais aussi très-grossièrement fait ; les divers matériaux étaient à peine entrelacés ensemble, sans art, sans autre intention que de le dérober le plus possible à la vue. Les eaux d'un petit ruisseau qui coulaient à deux pas du nid s'étant accrues à la suite d'un orage au point de baigner le frêle édifice et de le détruire en partie, les rossignols en construisirent un second. Ils l'établirent cette fois beaucoup plus haut, trop haut même, car le vent faisait courber la branche d'une manière dangereuse pour la sûreté des œufs et des petits. Ces derniers

n'ayant pas, comme les petits chardonnerets, les pieds conformés pour s'accrocher solidement aux parois du nid, il arriva que, le vent faisant souvent pencher la branche, tous les petits tombèrent à terre, où ils devinrent la proie des mulots, des fourmis ou d'autres bêtes toujours en quête de petit gibier.

Les rossignols ne font que deux nichées par an, à moins que l'une des deux ne vienne à périr avant l'éclosion des petits. Or c'est ce qui était arrivé pour la première nichée. Ceux dont je parle en firent donc une troisième. Cette fois, le nid fut solidement bâti dans l'intérieur d'un buisson d'épines, ni trop bas, ni trop haut. Je demanderai à M. Flourens s'il ne reconnaît pas dans le second choix de l'exposition du nid quelque chose de plus que l'instinct ; et dans l'emplacement du troisième, une intelligence raisonnée qui veut éviter le danger des inondations et celui non moins grand des secousses du vent.

Si le rossignol est plus inhabile que d'autres petits oiseaux à se construire un nid, ce n'est

pas qu'il manque d'intelligence, mais c'est qu'il n'est pas conformé pour déployer autant d'art que le chardonneret et le pinson. Le bec du rossignol est faible, il se prête mal à ce genre de travail; ses pieds se refusent à saisir les brins d'herbes, de mousses et autres menus objets qui entrent dans la construction d'un nid; à les retenir pendant qu'à l'aide de son bec il faudrait les enlacer, par leurs extrémités, les uns contre les autres, comme le font si adroitement les fauvettes et les chardonnerets.

Ce n'est donc nullement faute d'intelligence, mais bien des instruments appropriés à cet usage, que les rossignols bâtissent si mal leurs nids. Sentant la faiblesse de leurs moyens, ils agissent donc avec prudence, presque avec sagesse, en ne tentant pas un genre de construction plus compliqué, ce qui serait dépasser les vues de la nature.

On connaît les ruses innocentes de certains petits oiseaux pour entraîner l'ennemi loin de leur jeune famille.

Dans une de ses fables, La Fontaine a par-

faitement décrit comment l'alouette attire sur elle seule le danger qui menace ses petits.

J'ai vu des fauvettes et autres petits oiseaux se précipiter au-devant du petit garçon qui allait furetant dans les bosquets à la recherche du nid, ou des petits trop faibles encore pour fuir le danger.

Il est impossible de se faire une idée de l'intelligence que ces petits êtres déploient dans ces occasions. Trop chétifs pour attaquer le ravisseur de leur jeune famille, ils se jettent à ses pieds, hors de la portée de sa main pourtant, comme s'ils étaient incapables de fuir, de s'envoler ; puis, afin de mieux attirer son attention sur eux seuls, ils se traînent sur le sol en poussant des cris déchirants. Ils imitent à s'y méprendre l'oiseau blessé, qui ne peut ni courir ni voler; ensuite, lorsqu'à l'aide de ces manœuvres aussi hardies qu'admirablement exécutées ils ont réussi à entraîner au loin l'ennemi trompé; lorsqu'ils espèrent lui avoir fait perdre la trace du lieu où se cache leur famille, ils prennent leur vol,

vont se poser sur une branche voisine, et par des chants joyeux semblent narguer l'ennemi dérouté.

C'est donc particulièrement, mais pas uniquement lorsqu'il s'agit d'éviter un danger à leur petite famille, que la plupart des oiseaux chanteurs, auxquels la nature a refusé toute arme défensive, savent user de divers stratagèmes plus ou moins bien combinés. Mais, comme ils font cela *sans l'avoir appris*, on prétend que ces admirables preuves d'une intelligence très-réelle ne sont que le résultat de l'*instinct aveugle* qui les guide. C'est du moins la conclusion qu'il faut en tirer, d'après la définition que M. Flourens nous a donnée de l'instinct.

Est-ce donc parce que ces petits êtres agissent spontanément, et que, *sans l'avoir appris*, ils savent mettre en jeu mille ruses ingénieuses, avec un à-propos si merveilleux, qu'on doit leur refuser le faible degré d'intelligence qu'on accorde au chien, qui, à force de leçons, aura appris à rapporter?...

Ne vaudrait-il pas autant dire que l'homme qui répète un bon mot a plus d'esprit que celui qui en imagine un dans telle circonstance fortuite?

Au reste, j'oserai demander à M. Flourens s'il pense qu'un homme possédant, comme lui, par exemple, de vastes connaissances, et qui se verrait tout à coup transformé en un pauvre petit oiseau sans défense, saurait imaginer d'autres moyens plus ingénieux, plus sagaces, en présence de l'ennemi de sa famille.

En vérité, quand un animal fait tout ce que sa conformation lui permet de faire, on est injuste d'exiger des preuves, des démonstrations qui sont hors de la sphère dans laquelle la nature l'a renfermé.

M. Flourens dit que l'instinct est aveugle, fatal, invariable, nécessaire.

J'ai montré que le rossignol avait su reconnaître l'erreur où il était tombé en plaçant son nid trop près de la terre, puis trop haut, relativement à son peu de solidité, et surtout à cause de la conformation de ses petits. Il a donc

fallu de la réflexion pour saisir un milieu favorable, également éloigné des eaux et à l'abri des vents.

Il en est de même des ruses que les autres petits oiseaux emploient pour éloigner l'ennemi. Chacun d'eux en imagine à sa manière. Le but est toujours le même ; les moyens varient constamment, suivant les circonstances et le genre d'ennemi qu'il s'agit de dérouter.

Maintenant, si l'on passe à un autre ordre d'êtres, de beaucoup inférieurs aux oiseaux, selon notre manière de juger de la valeur des animaux, on avouera que parmi les insectes il en est plusieurs qui, sous le rapport de l'intelligence, méritent une place considérable dans notre appréciation, soit qu'ils vivent en société, comme la fourmi, la guêpe, l'abeille, soit que leur genre de vie les oblige à rechercher la solitude. L'araignée est de ce nombre.

Lorsqu'on s'approche d'un nid de guêpes, de bourdons, d'abeilles, les individus chargés particulièrement de la garde du logis ne sont

gent nullement à imiter la fauvette. Ils se présentent à vous irrités, menaçants, car la nature les a armés d'un aiguillon redoutable. Et pourtant, malgré leur courage, leur méchanceté si l'on veut, ces insectes ne se jettent presque jamais sur vous avant d'avoir tenté des moyens d'intimidation.

En effet, ce n'est guère que lorsque ces insectes ont reconnu l'inutilité des avertissements qu'ils ont recours à la violence.

Quel est le sentiment qui les porte à agir ainsi? C'est ce que je n'essayerai pas d'analyser dans ce moment, mon seul but étant de démontrer qu'il y a, pour ainsi dire, un instant de réflexion entre l'avertissement et l'attaque. Souvent même ils vont chercher du renfort, ce qui annonce une espèce de délibération.

A l'époque qui précède la sortie des essaims, les abeilles envoient *toujours* des messagères à la recherche d'un endroit favorable à l'établissement d'une colonie. On trouvera dans mes divers ouvrages sur les abeilles plusieurs faits de ce genre très-singuliers, et qui prou-

vent de véritables mesures de prévoyance de leur part.

Voici un autre fait dont la portée n'est pas moins grande.

Les souris connaissent parfaitement le danger qu'elles courent en pénétrant dans une ruche peuplée d'abeilles ; aussi ne s'y hasardent-elles que dans la morte saison, lorsque les gardiennes du logis sont engourdies par le froid.

Cependant il arrive maintes fois à de jeunes souris sans expérience, ou à des vieilles qui, se voyant poursuivies, s'y réfugient imprudemment, d'être immédiatement attaquées et mises à mort par les abeilles.

C'est là un grand événement pour celles-ci, et de plus un grand embarras, car ces corps se mettent promptement en décomposition, l'atmosphère de la ruche étant toujours plus chaude et plus humide que l'air extérieur. Aussi les abeilles s'efforcent-elles de transporter ces petits cadavres hors de leur demeure. Elles parviennent quelquefois à enlever ceux des jeunes

souris, mais elles ne peuvent en faire autant lorsqu'il s'agit des vieilles. J'ai pu observer ce qui se passait dans un cas semblable, et voici ce que j'ai vu :

Lorsque les abeilles eurent acquis la certitude qu'elles ne pouvaient entraîner loin de la ruche le corps d'une grosse souris qui s'était fourrée entre les rayons, elles rognèrent ceux-ci, afin d'isoler le cadavre.

Cela fait, elles se dispersèrent comme si elles renonçaient à tout autre moyen de préservation. Mais, au moment où j'allais me retirer, je m'aperçus qu'elles revenaient en assez grand nombre, chacune d'elles portant un brin de vieille cire ou de propolis entre les dents.

Qu'allait-il se passer ?

On ne le croirait certes pas si cela ne se présentait assez fréquemment. Ces chétifs petits insectes, ne pouvant se débarrasser de ce cadavre, qui commençait à entrer en décomposition, le recouvrirent d'une forte couche de cire et de propolis. Elles l'embaumèrent de manière à ce qu'il ne pût exhaler aucun

miasme, aucune odeur désagréable ou malfaisante.

Un trait pareil entre-t-il dans la catégorie de ceux que M. Flourens indique comme appartenant à l'instinct? Les abeilles agissaient-elles aveuglément, d'une manière fatale?

D'abord elles paraissaient découragées de ne pouvoir éloigner ce cadavre; puis, dès que l'idée de parer à l'inconvénient de l'avoir là, au milieu d'elles, empoisonnant l'air de leur demeure, semble leur être venue, elles se mettent courageusement à l'œuvre. On les voyait courir de côté et d'autre, revenir chargées de vieille cire qu'elles arrachaient aux rayons voisins, de propolis qu'elles allaient détacher des parois de la ruche et dont elles recouvraient le petit animal. Elles mettaient à ce travail une activité prodigieuse, et bientôt la souris fut ensevelie si parfaitement, qu'on n'eût pas imaginé que ce tumulus renfermait son corps, si les mêmes précautions employées pour cacher sa queue n'eussent révélé la forme entière de l'animal.

J'ai trouvé plus d'une fois dans mes ruches communes, dont l'entrée est fort grande, des souris, des musaraignes, des limaces et colimaçons, et même un crapaud encore vivant.

Or, comme je pourrais citer un grand nombre de faits qui prouvent que les abeilles agissent parfois avec une rare intelligence, et non comme des machines dont chaque mouvement est la conséquence d'une règle fixe et immuable, M. Flourens voudra bien me permettre de lui demander si, d'après cela, il est juste de placer *tous* les insectes parmi les êtres *machines*, qu'un *instinct aveugle* fait seul mouvoir.

D'ailleurs, les abeilles ne sont pas les seuls insectes doués de facultés *éligibles*, et en quelque sorte réfléchies, quoique spontanées. Les fourmis, que j'ai observées d'après Huber, m'ont aussi présenté le spectacle de combinaisons non moins surprenantes.

Mais, ainsi que je l'ai dit plus d'une fois, pour juger la question de l'intelligence en toute

connaissance de cause, il ne faut pas s'écarter de cette autre règle souveraine : « Quel que « soit l'être dont on veut apprécier les facultés « intellectuelles, il faut d'abord considérer son « organisation, et ne pas exiger de lui qu'il « agisse en dehors de cette même organisation; « qu'il fasse, en un mot, plus que la nature de « ses organes ne lui permet de faire. »

De même que vous ne demanderiez pas à un aveugle de vous rendre compte du paysage au milieu duquel il se trouve, ne demandez pas à l'animal d'agir en dehors de la portée de ses organes.

Ce qui manque aux animaux, ce n'est pas tel ou tel sens ; plusieurs ont de l'initiative, de la réflexion, mais la parole leur fait défaut, et sans la parole, l'animal ne peut acquérir la connaissance de ce qui est, et la valeur de ses rapports avec les créatures.

En établissant la barrière intellectuelle qui sépare l'animal de l'homme, M. Flourens s'exprime ainsi : « Cette pensée qui se considère « elle-même, cette intelligence qui se voit et

« qui s'étudie, cette connaissance qui se con-
« naît, forme évidemment un ordre de phéno-
« mènes déterminés, d'une nature tranchée,
« et auxquels nul animal ne saurait atteindre.
« C'est là, si l'on peut ainsi dire, le monde pu-
« rement intellectuel, et ce monde n'appar-
« tient qu'à l'homme. En un mot, les ani-
« maux sentent, connaissent, pensent ; mais
« l'homme est le seul de tous les êtres créés à
« qui ce pouvoir ait été donné de sentir qu'il
« sent, de connaître qu'il connaît et de penser
« qu'il pense. »

Que manque-t-il donc à l'animal pour acquérir ces notions de soi-même que l'homme seul possède? Cette puissance de réflexion qui fait que l'homme sait réfléchir, se concentrer en lui-même, entrer en délibération et tenir conseil avec lui-même ?

La parole!

Le singe, si parfait imitateur de nos faits et gestes, dont l'ouïe est remarquablement fine, qui a de la voix et peut donner quelques sons plus ou moins en rapport avec les cris d'un en-

fant, ne pourra néanmoins jamais prononcer une parole, répéter un son.

Buffon rapporte ainsi ce qu'il a vu faire par un jeune orang-outang.

« J'ai vu cet animal présenter sa main pour
« reconduire les gens qui venaient le visiter,
« se promener gravement avec eux et comme
« de compagnie ; je l'ai vu s'asseoir à table,
« déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres,
« se servir de la cuiller et de la fourchette
« pour porter à sa bouche, verser lui-même sa
« boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il
« y était invité, aller prendre une tasse et une
« soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre
« du sucre, y verser du thé, le laisser refroi-
« dir pour le boire, et tout cela, sans autre
« instigation que les signes ou la parole de son
« maître, et souvent de lui-même.

« Il ne faisait du mal à personne, s'ap-
« prochait même avec circonspection, et se
« présentait comme pour demander des ca-
« resses. »

M. Flourens parle aussi du jeune orang-ou-

tang qu'on a vu dernièrement à la Ménagerie.

« Il était fort doux, aimait singulièrement « les caresses, particulièrement celles des pe- « tits enfants, jouait avec eux, cherchait à « imiter tout ce qui se faisait devant lui.

« Il savait très-bien prendre la clef de la « chambre où il était logé, l'enfoncer dans la « serrure, ouvrir la porte. On mettait quel- « quefois cette clef sur la cheminée, il grim- « pait alors sur la cheminée au moyen d'une « corde suspendue au plancher, et qui lui ser- « vait ordinairement pour se balancer. On fit « un nœud à cette corde pour la rendre plus « courte ; il défit ce nœud.

« Il n'avait pas la pétulance, l'impatience « des autres singes ; son air était triste, sa « démarche grave, ses mouvements mesurés.

« Je fus, un jour, le visiter avec un illustre « vieillard, observateur fin et profond. Un « costume un peu singulier, une démarche « lente et débile, un corps voûté fixèrent, dès « notre arrivée, l'attention du jeune animal. « Il se prêta, avec complaisance, à tout ce

« qu'on exigea de lui, l'œil toujours attaché
« sur l'objet de sa curiosité. Nous allions nous
« retirer, lorsqu'il s'approcha de son nouveau
« visiteur, prit, avec douceur et malice, le bâ-
« ton qu'il tenait à la main, et feignant de
« s'appuyer dessus, courbant son dos, ralen-
« tissant son pas, il fit ainsi le tour de la pièce
« où nous étions, imitant la pose et la marche
« de mon vieil ami. Il rapporta ensuite le
« bâton de lui-même, et nous le quittâmes
« convaincus que lui aussi savait observer. »

J'ajouterai, pour compléter ce charmant tableau, que, dans une visite que les naturels du cap de Bonne-Espérance firent au Jardin des plantes, on leur montra le jeune orang-outang. Celui-ci avait été enlevé fort jeune de son pays natal; il ne devait pas avoir conservé de bien vifs souvenirs de sa patrie et des gens qui l'habitent. Eh bien, quand il vit ces Hottentots, il se précipita vers eux, les couvrit de baisers comme un enfant aurait pu le faire en revoyant son père après une longue absence. Mais ce qui nous surprit le plus, ce fut l'espèce d'entretien

qui s'établit entre eux. Ce n'était certainement pas un *langage parlé,* mais un mélange de sons modulés de vingt façons diverses, et qui nous parut un vrai langage, quoique fort différent de ceux que nous entendons parmi les peuples civilisés.

Cet entretien dura fort longtemps. Le Hottentot qui avait pris le jeune orang entre ses bras le regardait avec une tendresse infinie, et celui-ci n'interrompait son babil que pour embrasser son compatriote.

Lorsqu'il fallut se séparer, les adieux furent très-pénibles de part et d'autre. Le jeune orang parut réellement inconsolable ; il fut longtemps fort triste ; plusieurs jours après, il regardait encore d'un air mélancolique les visiteurs qu'il accueillait si bien avant d'avoir vu son ami du Cap, et semblait chercher parmi eux celui qu'il regrettait.

Qui pourrait contester à cet animal un degré d'intelligence capable d'atteindre, de dépasser même celui de certaines peuplades de l'Afrique méridionale, peuplades deshéri-

tées entre toutes, et qui n'ont en réalité d'autre supériorité sur l'orang-outang et le chimpanzé que le privilége de la parole ?

Dans son ouvrage sur l'*instinct* et *l'intelligence* des animaux, M. Flourens croit donner une preuve irréfutable de la supériorité de l'homme sur les animaux en disant que, « si « l'animal fait des progrès comme individu, « il n'en fait jamais comme espèce ; que la « génération d'aujourd'hui n'est point supé- « rieure à celle qui l'a précédée, et que celle « qui doit suivre ne dépassera pas la généra- « tion actuelle. L'homme seul fait des pro- « grès comme espèce, parce qu'il a la ré- « flexion, cette faculté suprême que j'ai dé- « finie : l'action de l'esprit sur l'esprit. »

S'il pouvait être donné à M. Flourens d'étudier les mœurs de peuplades d'hommes chez lesquelles la faculté de s'exprimer par des paroles n'aurait jamais existé, il ne trouverait pas en elles cette puissance de réflexion qu'il définit si bien par l'action de l'esprit sur l'esprit.

On me dira peut-être que le sourd-muet de naissance, privé naturellement de la parole, peut néanmoins acquérir des connaissances dont l'animal ne se forme nulle idée; que son intelligence peut même prendre autant de développement que l'homme doué de l'ouïe et de la parole.

Cela est très-vrai, mais on se méprendrait étrangement sur la portée des mots *parole* et *langage*, si on interprétait ces expressions à la lettre. L'oiseau, le perroquet surtout, peut aussi imiter le langage de l'homme à s'y méprendre; mais il n'en comprend ni le sens, ni la valeur; tandis que le sourd-muet, dont la conformation imparfaite se refuse à l'exercice de cette faculté, ne la possède pas moins intérieurement.

C'est là le don de Dieu, qui, en le communiquant à l'homme seul, a voulu le rendre maître de tous les êtres de la création.

DIVERS SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

HYPOTHÈSES

SUR LA PRÉEXISTENCE DE L'AME DANS LE FŒTUS.

Je crois avoir démontré suffisamment ce que j'ai proclamé hautement dans tout le cours de mon ouvrage : c'est que le corps de l'enfant peut être la demeure d'une âme douée des plus brillantes qualités, sans que cette âme puisse néanmoins manifester sa vive intelligence, non-seulement lorsque les organes sont encore faibles, et pour ainsi dire impuis-

sants, mais aussi quand, par suite d'une désorganisation quelconque, ils sont devenus impropres à la transmission des impressions antérieures, et incapables d'obéir aux volontés de l'âme.

Celle-ci se trouve alors comme emprisonnée; son pouvoir devient très-limité sur ces organes imparfaits, et en certains cas on peut dire qu'il se trouve en quelque sorte annihilé.

Ce que je viens de dire se rapproche beaucoup de l'hypothèse de Condillac, puisque d'après cet illustre philosophe l'intelligence ne peut se manifester que suivant le degré de développement des sens dont elle semble dépendre entièrement. Bonnet, Rousseau, Cabanis et d'autres grands penseurs abondent dans le même sens.

On dira peut-être que suivant cette manière de voir, qui est un peu celle de Locke, mon système se rattache à l'école des philosophes sensualistes; mais ne peut-on accepter ou plutôt se rencontrer avec ce qu'il y a de vrai

dans une école philosophique, sans en partager les erreurs?

N'est-il pas reconnu par tout le monde que certaines infirmités de naissance s'opposent à ce que l'intelligence prenne son essor et manifeste sa puissance?

Qui oserait nier que l'âme de cet être infirme que la nature a privé dès sa naissance des sens de la vue et de l'ouïe; qui par conséquent n'a jamais vu le jour, ni entendu une voie fraternelle; qui végète misérablement sans qu'aucune lumière puisse éclairer son esprit et son corps, n'aurait pas été susceptible d'atteindre à un degré peut-être éminent d'intelligence, si son corps n'avait été frappé d'infirmités incurables?

Ah! c'est toujours un grand malheur lorsque, par des causes accidentelles ou inconnues, une organisation humaine se trouve ainsi frappée de nullité ou de folie; lorsque les liens qui rattachaient cette âme intelligente aux destinées de l'humanité viennent à être brisés. Mais c'est un malheur plus grand en-

core, et de plus une grande honte pour les parents de ces infortunées créatures, lorsqu'ils ont à se reprocher d'avoir contribué à cette dégradation par une conduite coupable, immorale!

Mais revenons à l'hypothèse de l'âme se formant elle-même le corps qu'elle doit habiter.

On me pardonnera quelques répétitions indispensables lorsqu'il s'agit d'élucider une question aussi grave, aussi importante, car il faut aller au-devant de toutes les objections.

J'ai déjà dit que par suite d'une de ces lois que les savants sont impuissants à définir, l'enfant se forme de lui-même dans le sein de sa mère. Eh bien, si le corps peut se former, se développer ainsi que le grain de blé confié à la terre, qui germe, croît et devient plante, sans que la terre lui ait prêté autre chose que les sucs nourriciers et un abri contre les intempéries de l'air; l'âme de l'enfant est à bien plus forte raison un être à part, que la mère n'a point formé, mais qui existe

de sa propre vie, de cette vie que lui a communiquée le Créateur.

Or exister, c'est agir.

Pourquoi n'admettrait-on pas que ce Dieu créateur, dont la sagesse égale la puissance, ayant tout prévu, tout préparé pour la continuité de son œuvre, ait chargé les intelligences qui animent la matière d'être elles-mêmes les organisatrices des corps qu'elles devaient habiter?

Cette hypothèse, la seule qui soit réellement fondée sur l'observation, est en même temps la plus conforme aux enseignements de l'Église et aux déductions d'une saine philosophie. Elle est d'ailleurs la seule qui donne une explication plausible de la formation du fœtus; car, il faut en convenir, les divers systèmes imaginés par Leibnitz, Haller, Bonnet, Harvey, Buffon, Cuvier et autres savants qui se sont occupés de cette question n'offrent rien de bien satisfaisant.

Les savants sont aujourd'hui plus sages ou plus prudents. Tout en repoussant certaines

erreurs de leurs devanciers, telles que la préexistence du germe, le système des molécules organiques ou la théorie de l'épigénèse, ils avouent ne pouvoir expliquer le phénomène de l'organisation du fœtus.

M. Flourens déclare même franchement qu'il est inutile de chercher comment la vie se forme ou prend naissance, et par quelle force s'opère l'organisation animale. Il pense même que c'est un mystère qui nous sera éternellement fermé.

L'hypothèse de l'intervention d'une intelligence particulière pour la formation du fœtus est donc la seule qui soit admissible. Et, en effet, tout devient simple et compréhensible dans la grande œuvre de la création; dans la perpétuité des êtres qui se renouvellent sans cesse suivant un ordre constant; dans ces formes variées à l'infini, mais qui ne s'écartent des règles posées dès le principe que jusqu'à de certaines limites infranchissables, afin que les caractères essentiels de la famille, de la race, de l'espèce ne se perdent jamais. Car

Dieu a soumis tous les êtres créés à des lois qu'ils ne peuvent pas plus violer que ne le pourrait la matière inerte elle-même. La sagesse infinie a voulu que ces lois soient infranchissables, afin que rien ne vienne troubler l'ordre sans lequel l'ensemble de la création ne pourrait subsister.

Au reste, cette perpétuité ne concerne que l'ensemble de la création ; elle n'a point empêché que certaines races d'animaux ne fussent éliminées ; elle ne s'oppose point à certains changements qui ne sont pas contraires à l'harmonie qui règne dans l'univers.

C'est ce que je me propose d'examiner dans le chapitre suivant.

NOUVELLES

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

Créées pour remplir le but des temps primitifs, les espèces et les races qui nuisaient à l'harmonieux concours que tous les animaux prêtent au dernier-né de la création, à l'homme, se sont éteintes peu à peu, cédant la place à celles qui lui sont utiles.

On pourrait presque fixer l'époque où tout ce qui reste de ces tristes et monstrueuses ébau-

ches des temps primitifs aura disparu de la surface de la terre.

En sera-t-il de même à l'égard des races humaines? Quelques-unes d'entre elles sont-elles condamnées à disparaître devant la race blanche?

On pourrait le croire en voyant certaines peuplades, dont les formes extérieures annoncent la dégradation où elles sont tombées, et la distance qui les sépare du type que nous croyons être le type primitif, s'éteindre peu à peu au contact de la civilisation.

Et pourtant, il en est d'autres qui sembleraient devoir être épargnées, tant elles ont de rapports avec ce type primitif dont quelques exemplaires se sont conservés plus ou moins purs à travers les siècles. Pourquoi donc, malgré cette similitude, ne peuvent-elles supporter l'épreuve de la civilisation? On dirait qu'un souffle empoisonné accompagne ceux qui cherchent à les initier à nos mœurs, en s'établissant au milieu d'elles.

D'un autre côté, nous voyons la race noire,

qui certes ne ressemble guère à ce type idéal, surtout lorsqu'on jette les yeux sur certaines peuplades des environs du Cap, qui se prête à merveille à toutes les expériences des peuples civilisés; se soumettant à leurs exigences, supportant même l'esclavage!

L'esclavage, il faut le dire, est mortel à ces races dont j'ai parlé plus haut.

Que sont devenues ces vaillantes peuplades, à demi civilisées, qui traitèrent de la cession d'une partie de leur territoire avec l'illustre Guillaume Penn? A cette époque, l'Amérique du Nord était très-peuplée; les naturels paraissaient assez bien disposés en faveur de notre civilisation. Si on les eût traités comme le furent jadis les habitants du Paraguay, peut-être se seraient-ils soumis à la double influence de la persuasion et de l'exemple, puisque malgré les cruautés commises par les aventuriers espagnols il existe encore aujourd'hui des Brésiliens, des Péruviens, des Mexicains et d'autres descendants des peuples conquis par les Espagnols et les Portugais.

Les belles îles de la Polynésie se dépeuplent de plus en plus; que les habitants soient farouches et cruels comme aux Marquises, ou doux et sociables comme à Otahiti.

Il y a là certainement une cause ignorée, même des savants; car pourquoi aurait-on vu des populations sauvages se plier à nos mœurs, à nos usages; adopter nos croyances; se civiliser en un mot par la seule autorité de quelques hommes aussi habiles que prudents et dévoués? Tout le monde connaît et apprécie les prodiges de ce genre opérés par les missionnaires au Paraguay, au Brésil et autres contrées, où ils ont déployé un zèle admirable; car, à quelque communion que l'on appartienne, on doit, sous peine d'être accusé d'intolérance, reconnaître les services rendus à la civilisation.

Mais l'Angleterre, la Hollande, les États-Unis d'Amérique ne manquent pas non plus de missionnaires zélés et éclairés. De riches sociétés envoient même chaque année des cargaisons de Bibles et autres livres de piété des-

tinés à opérer la conversion des peuples encore plongés dans la barbarie.

D'où viendrait donc l'insignifiance des résultats obtenus par ces nations généreuses en comparaison des succès parfois éclatants qu'obtiennent les missionnaires catholiques?

Il ne m'appartient pas de résoudre une question de dogme, mais on me permettra d'y répondre au point de vue de l'éducation antérieure.

C'est que la religion catholique s'adresse autant au cœur qu'à la raison; autant à la femme qu'à l'homme. On pourrait même dire que c'est par les femmes surtout qu'elle s'est enracinée dans l'esprit des peuples; qu'elle règne et domine sur eux, malgré les efforts incessants des passions contraires, les intérêts des pouvoirs temporels, l'opposition, pour ne pas dire la haine, qu'elle rencontre chez la plupart des savants, des libres penseurs et des gens qui redoutent son influence.

Lorsqu'elle pénètre chez les barbares, les sauvages, c'est surtout grâce aux femmes, qui

la comprennent mieux ou pour lesquelles elle a plus d'attraits. Voilà pourquoi les missionnaires échouent lorsqu'ils s'adressent aux musulmans, leurs femmes ne pouvant converser avec des étrangers sans encourir les peines les plus graves. Aussi sont-ils plus rebelles encore à la civilisation que les Chinois et les Japonais.

C'est donc en vain que les Égyptiens, les Persans, les Arabes et autres mahométans nous envoient chaque année quelques-uns de leurs fils, pour recevoir dans nos colléges ce brillant vernis d'éducation, ces connaissances qui sont les fleurs de la civilisation, fleurs qui demeurent stériles, car ces éléments de civilisation ne pénètrent point dans la famille musulmane, puisque la femme du jeune néo-civilisé, n'ayant point participé à cette éducation, ne saurait ni partager des principes qu'on lui a appris à considérer comme contraires aux préceptes de sa religion, ni les transmettre à ses enfants.

Au reste, de retour chez eux, ces jeunes

gens redeviennent en général ce qu'ils étaient avant leur départ, de vrais musulmans ennemis jurés du christianisme dont ils n'ont pas même de justes notions, car il est défendu de les instruire de notre religion, et ceux qui sont chargés du soin de les initier aux connaissances et aux mœurs de l'Europe civilisée se garderaient bien d'enfreindre cette défense.

Aussi on a vu ce que quelques-uns d'entre eux étaient capables de faire pour prouver que les sentiments de haine du christianisme, traditionnels chez les disciples de Mahomet, n'étaient pas éteints dans leur cœur. On se souvient des massacres de Syrie; on sait aujourd'hui que parmi les plus ardents persécuteurs des chrétiens, se trouvaient d'anciens élèves de nos institutions. L'un d'eux a même été le principal instigateur des horribles scènes dont Damas a été le théâtre.

Cependant, supposons qu'un de ces élèves rentre dans son pays, dans sa famille, pénétré de reconnaissance pour notre accueil fraternel, nos généreuses dispositions en faveur

des étrangers ; plein d'admiration pour nos arts, nos connaissances.

Comment pourra-t-il faire partager les sentiments qui l'animent à des gens remplis de préventions contre les Occidentaux et de mépris pour les infidèles.

Les femmes qu'il prendra, élevées dans des principes contraires aux sentiments qu'il ose manifester, ne les inculqueront pas à leurs enfants. Lui-même sera bientôt obligé de refouler ses idées de tolérance pour ne pas se rendre suspect aux siens, il reprendra peu à peu les habitudes de son enfance, les préjugés de sa famille, de sa race, et les effets de son séjour parmi nous se trouveront bientôt annulés ; car, il faut le dire, nos mœurs et notre religion, et par conséquent notre civilisation, dans toute l'acception de ce mot, sont tout à fait contraires au génie de l'islamisme.

Puis-je rappeler ici que la presse en général a manifesté une véritable indignation de ce que j'osais traiter les musulmans de barbares, et surtout parce que j'avais avancé que

la religion de Mahomet était contraire à toute espèce de progrès ?

Plusieurs journalistes, saisissant cette occasion de frapper le catholicisme, ne craignirent pas de dire que sous bien des rapports il était même inférieur à l'islamisme.

Nier ainsi le prodigieux essor imprimé à toutes les connaissances humaines par les chefs mêmes du catholicisme, c'était, il faut l'avouer, plus que de l'aveuglement. Exalter la haute civilisation des Maures, n'était-ce pas aussi plus que de l'ignorance? Mais, quand il s'agit de défendre une mauvaise cause, on n'y regarde pas d'aussi près.

Cependant il n'est pas un de ces écrivains qui ait essayé de réfuter ce que j'ai dit sur l'origine de cette civilisation tant vantée, et qui nous ait fait connaître les causes de l'impossibilité où se sont trouvés ces mêmes Arabes de continuer l'œuvre de civilisation dans leur propre pays.

Pourquoi n'ont-ils pas élevé sur le rivage africain des cités comme Grenade, des monu-

ments comme l'Alhambra? Pourquoi n'ont-ils pas poursuivi l'œuvre civilisatrice si splendidement commencée en Espagne sur leur propre territoire? Les trésors ne leur ont pas manqué, et aucun peuple n'est venu jusqu'ici entraver leurs efforts.

Mais, au lieu des magnificences qu'on était en droit d'attendre sur un sol riche et fécond, au milieu d'une population ardente et pleine de foi, comme au temps des califes, qu'avons-nous trouvé en Algérie, que voit-on dans l'empire du Maroc? Ne sont-ce pourtant pas ces mêmes peuples que Philippe a chassés d'Espagne? Si vous en doutiez, ils vous montreraient encore les clefs des villes d'Espagne, qu'ils ont emportées avec eux comme un témoignage de possession.

Combien je regrette de ne pouvoir citer ici les articles remarquables publiés dernièrement dans le *Siècle*, la *Presse*, et autres feuilles jadis si dévouées à la domination turque! On verrait quelle différence de langage entre ce qu'elles disaient à l'époque où mon ouvrage

excitait toute leur indignation et celui qu'elles tiennent aujourd'hui.

Il est cependant un article que je dois reproduire, car le nom de son auteur fait autorité en pareille matière, ainsi que le journal qui lui a ouvert ses colonnes.

M. Renan appartient également à une autre feuille qui a maintes fois manifesté le zèle le plus ardent en faveur des disciples de Mahomet. Le *Journal des Débats* a, en effet, montré autant de sympathie pour la domination turque que d'éloignement pour ce pouvoir auquel l'Europe entière est redevable de la civilisation dont elle est justement si fière.

M. Ernest Renan s'exprime ainsi dans le *Moniteur universel* du 11 juillet :

« . . . . . On ne comprend nulle part
« aussi bien qu'au milieu de ces populations
« plongées dans une morne abstraction et eni-
« vrées d'une fierté stupide de ce qui fait leur
« infériorité, combien l'islamisme est ennemi
« de toute science, combien il a attristé et ap-
« pauvri la vie humaine, combien il ferme

« irrévocablement l'esprit d'une race qui s'y
« livre à toute idée large et élevée.

« Tel est le mur de séparation qui divise
« ces races en ce malheureux pays, que les
« villages métualis, situés à quelques pas des
« leurs, étaient pour eux une terre in-
« connue. »

Or, d'après ce fidèle tableau de l'état actuel des populations musulmanes ; d'après tout ce qui nous est journellement révélé sur les propensions antisociales de leurs chefs, tant religieux que civils, n'est-ce pas se faire une déplorable illusion de croire qu'il suffira d'attirer parmi nous chaque année un certain nombre de jeunes gens, pour y puiser les principes de tolérance qui sont contraires à l'esprit même de leur religion ?

Personne, je l'espère, ne se méprendra sur le sens de mes paroles. Je ne blâme en aucune manière les efforts tentés jusqu'à ce jour pour arriver au but qu'on se propose, en attirant parmi nous les jeunes gens les plus capables de ces contrées barbares. Mais je consi-

dère ces moyens comme vains et stériles tant qu'on ne s'adressera qu'aux hommes et qu'on abandonnera l'éducation des femmes aux anciens errements en usage chez les Orientaux.

Si les lois et les coutumes de ces peuples s'opposent à ce que leurs filles viennent profiter de l'instruction qu'on donne aux nôtres dans les grands établissements destinés à cet effet, rien ne saurait empêcher que des institutions semblables fussent fondées dans les États mêmes où l'on comprend la nécessité de l'éducation des garçons, puisqu'on les envoie à grands frais dans les grands centres de civilisation.

D'ailleurs, nos rapports avec les Orientaux sont de telle sorte aujourd'hui, que nous sommes en droit d'exiger d'eux cette preuve de condescendance, qui, en définitive, est tout à leur avantage.

Mais ce serait une tyrannie abominable, un abus de la force qu'aucun gouvernement n'oserait proposer, tant on a horreur d'un tel despotisme au dix-neuvième siècle!...

Voilà sans doute l'accueil que la plupart des gens qui se disent libéraux feront à mon humble proposition.

Voici ma réponse :

Dans plusieurs contrées de notre Europe libérale, et surtout dans celles où la liberté est proclamée avec le plus d'emphase, en Suisse, par exemple, l'éducation non-seulement des garçons, mais aussi des filles, est d'obligation.

Mais ce n'est pas tout ; cette obligation s'étend même si loin, que les pères et les mères ne sont pas libres d'élever leurs enfants comme bon leur semble. Cette éducation doit être dirigée comme l'autorité le veut ; et, à cet effet, l'autorité surveille elle-même le genre d'instruction que les parents *doivent* donner à leurs enfants.

On pourrait croire que j'exagère ; que dans aucun pays le pouvoir exécutif n'a le droit d'imposer tel ou tel programme d'éducation ; que d'ailleurs, lorsqu'un père ou une mère font eux-mêmes l'office de précepteur, d'institutrice de leurs filles, ne voulant confier cette

tâche aussi difficile que délicate à des mains étrangères, l'autorité n'a pas à s'en mêler...

Il n'en est pas moins avéré que cette autorité a tout pouvoir sur l'éducation des filles comme sur celle des garçons, et que les parents sont forcés d'envoyer, une ou plusieurs fois par an, leurs charmantes filles, quelque délicates ou timides qu'elles soient, à la commission municipale pour être examinées, interrogées, et grondées s'il y a lieu [1].

Or, je ne demande point que les autorités musulmanes déploient un aussi grand luxe de despotisme que chez nos voisins; il suffirait de favoriser le penchant que les femmes, aussi bien que les hommes, ont pour apprendre ce qu'elles ignorent. Elles ne repousseraient pas longtemps le seul moyen d'émancipation qui puisse leur être offert dans les centres où règne la loi de servitude des femmes.

[1] Ces dispositions plus que rigoureuses ont été pratiquées dans quelques cantons, j'ignore si elles sont encore en usage aujourd'hui.

L'histoire nous apprend que les plus illustres d'entre les islamites ont eu pour mères des femme d'origine chrétienne ; que c'est par les femmes étrangères que s'est conservé le faible rayon de civilisation qui brille encore dans les pays musulmans. Ce sont elles qui, du fond de leur retraite, poussent de nos jours les hommes les plus éminents parmi les Turcs vers ces grandes et nobles entreprises qui doivent, dans un temps donné, régénérer l'Orient en le mettant en communication directe et continuelle avec les Occidentaux.

Enfin, c'est uniquement par les femmes que l'on peut espérer de renouveler la face du monde asiatique. Et pour cela il faut pouvoir es instruire et faire cesser le honteux esclavage qui pèse sur elles depuis tant de siècles.

La question de l'esclavage est devenue si importante depuis la séparation des Provinces-Unies d'Amérique, et la guerre acharnée qui en est la conséquence, qu'il me semble opportun de dire ici quelques mots sur cette coutume barbare.

L'esclavage des nègres m'inspire autant, et peut-être plus de compassion qu'à ceux qui jettent les hauts cris sur l'inhumanité de cette coutume ; mais il me semble qu'il faudrait avant tout se montrer juste et conséquent. Pourquoi s'attendrir outre mesure sur le sort des nègres, tandis qu'on regarde d'un œil sec la honteuse condition où l'on maintient la femme dans les pays musulmans?

L'Europe a exercé et exerce plus encore que jamais une très-grande influence sur les Orientaux; et pourtant, qu'a-t-on fait jusqu'ici pour arracher à la barbarie les plus belles et les plus riches contrées du globe?

On a protégé ouvertement un culte qui est la négation absolue de la civilisation; qui outrage la femme dans sa dignité de compagne de l'homme; qui la fait descendre au rôle avilissant d'esclave destinée aux plaisirs d'un maître stupide ; n'était-ce pas tuer tout espoir de régénérer un jour d'innombrables populations de races blanches?

D'un autre côté la race noire, abandonnée

à ses propres efforts, n'a jamais pu s'élever d'elle-même au-dessus des notions les plus élémentaires des peuples civilisés. Et pourtant il est des gens assez inconsidérés pour appeler de tous leurs vœux la révolte des nègres dans les plus riches provinces d'Amérique ; c'est-à-dire le massacre des blancs comme jadis à Saint-Domingue, sans même se demander ce qu'est devenue entre leurs mains l'île qu'on nommait la reine des Antilles !

Il est inutile d'insister sur les effets déplorables du régime qui a pesé jusqu'ici sur les populations orientales ; quant à l'influence maternelle sur l'avenir de ces populations, elle devait être également funeste dans ses résultats, car elle favorisait le despotisme de quelques-uns, en maintenant la multitude dans des idées de servilisme incompatibles avec la dignité humaine et avec ce généreux sentiment de liberté qui a opéré tant de prodiges parmi les Européens.

D'un autre côté, l'état d'infériorité où se

trouve la femme, l'obligeant à se plier à tous les caprices du maître, ne peut qu'exaspérer l'orgueil de celles qui n'ont pas perdu tout sentiment de dignité. Mais elles doivent refouler les idées de haine et de vengeance qui couvent dans leur sein et feindre l'amour et le dévouement.

Il est impossible qu'elles ne transmettent pas à leur fruit cette profonde dissimulation qui est une des nécessités de leur vie, et c'est sans doute là la principale cause de la duplicité proverbiale des Orientaux.

Quand les nations européennes comprendront la grandeur de la mission dont Dieu les a chargées en leur confiant le dépôt du christianisme et en leur inspirant le désir de propager son Évangile par toute la terre, elles gémiront d'avoir perdu tant de siècles en vaines querelles pour soutenir des intérêts tout à fait secondaires, au lieu de remplir le plus sacré des devoirs, celui d'éclairer les peuples encore plongés dans la barbarie.

Il est vrai que les droits de l'Europe à cette

mission toute fraternelle ont été fortement contestés, au nom même de la liberté religieuse, comme si le christianisme ne renfermait pas la formule la plus élevée de la liberté; au nom des idées philosophiques, comme si le plus grand des philosophes, Socrate, n'avait pas professé lui-même la morale qui se rapproche le plus du christianisme, dont il invoquait le révélateur sous le nom du Dieu inconnu qui devait régénérer le monde!

Non, ce n'est pas pour s'entre-déchirer que Dieu a fait part aux nations chrétiennes de ses dons les plus précieux; qu'Il les a armées d'une puissance inconnue des époques passées. Ce n'est point pour s'agrandir les uns aux dépens des autres, pour satisfaire de coupables ambitions qu'Il a déposé tant de force entre leurs mains; ce n'est pas non plus dans le seul but de favoriser leurs relations commerciales qu'Il a mis à leur disposition les trésors de la science pour y puiser les moyens d'ouvrir des voies nouvelles, promptes comme la pensée; des chemins rapides comme le vol de l'aigle;

mais aussi, et surtout pour faciliter l'accomplissement des devoirs qu'Il leur a imposés d'aller par toute la terre enseigner la grande loi de la fraternité des peuples, dont l'accomplissement n'existe et ne peut exister que dans l'unité de croyance.

Que toutes les nations européennes s'unissent donc pour le triomphe de la plus belle des causes, celle de la civilisation chrétienne, la seule qui puisse éclairer d'un rayon divin ces malheureuses peuplades abandonnées depuis tant de siècles aux plus monstrueuses erreurs, aux plus odieuses superstitions, aux plus dégradantes coutumes. Alors, seulement alors, l'Europe aura le droit d'être fière de sa supériorité, puisqu'elle aura employé toutes les ressources de la civilisation au bonheur de l'humanité.

APPENDICE

Une phrase entière de la lettre de M. Proudhon ayant été omise par erreur, je crois devoir l'ajouter ici, afin de ne rien négliger de ce qui peut éclairer le lecteur sur la partie des critiques dont mon ouvrage a été l'objet.

On a vu que M. Proudhon commençait sa lettre en s'excusant sur l'état de sa santé, qui ne lui permettait pas de lire ce petit volume *tout au long;* qu'il n'a, pour ainsi dire, saisi que la pensée fondamentale de la théorie de l'éducation antérieure, qu'il approuve, du reste, sans restriction. Il m'est donc permis d'espérer qu'une lecture plus attentive aura modifié sa manière de voir en ce qui concerne

le mysticisme et la divination dont il semble croire mon ouvrage entaché.

Voici ce passage :

« Vous ne devez pas attribuer à une autre cause les
« critiques dont vous vous plaignez avec assez de raison,
« mais qui ne sont pas pour cela sans quelque fondement.
« Les conditions de la science moderne sont sévères, c'est
« notre force et notre gloire. Dès qu'elle prend les allu-
« res de la divination, du mysticisme, de l'utopie ou du
« roman, elle est sifflée, et avec raison.

« Reprenez donc votre pensée, » etc., etc.

De la part d'un écrivain aussi distingué et que l'opinion publique considère avec raison comme un puissant logicien, lorsque, toutefois, il ne se laisse pas dominer par la hardiesse de ses conceptions, l'entraînement de ses idées ou par de vieilles rancunes, ce jugement me parut plus que sévère, et même immérité.

Ne pouvant accepter une semblable accusation sans en appeler à son impartialité, j'écrivis à M. Proudhon la lettre suivante :

MONSIEUR,

Je m'empresse de vous remercier de votre bienveillante réponse à ma lettre du 14 mai ; je suis plus flatté que je ne saurais le dire d'avoir rencontré votre approbation, bien qu'elle ne soit que partielle ; qu'elle ne s'adresse qu'à l'idée et non à la manière dont je l'ai présentée dans mon ouvrage.

Veuillez me permettre une seule observation.

Depuis longtemps déjà on connaissait les influences physiques ; les Grecs en avaient reconnu la puissance, et, parmi les modernes, si la plus grande partie des hommes de science refusaient d'y croire, les peuples en conservaient la tradition.

Mais sans m'arrêter aux résultats vrais ou exagérés de ce genre d'influence, qui n'a guère en vue que la matière et la forme, j'ai cru devoir signaler les résultats des influences morales et intellectuelles, ce que personne avant moi n'avait osé faire ; j'ai voulu éveiller l'attention sur les prédispositions heureuses ou fatales qui sont souvent la suite des impressions de la mère pendant la gestation. Mon ouvrage ne s'adressant pas aux savants, je ne devais pas le hérisser de démonstrations, mais seulement appeler l'attention sur des faits dont l'importance ne saurait être niée, non plus que l'immense portée pour l'avenir de la civilisation.

Lorsque vous aurez lu attentivement ce petit volume, vous reconnaîtrez aussi, je l'espère, que la *divination* et le *mysticisme* lui sont étrangers. L'approbation que vous donnez à la pensée qui me l'a inspiré prouve qu'elle ne doit pas être rangée au nombre des *utopies*. Reste donc la forme du roman ; mais la classe de lecteurs à laquelle ce livre s'adresse particulièrement n'exigeait pas l'aspect sévère de l'œuvre scientifique ; j'ai donc dû lui donner une *forme* plus attrayante et plus légère.

Ma seule ambition a été d'être utile à mes semblables. J'ai fait un appel aux savants ; sera-t-il entendu ? J'ai signalé une route nouvelle, et loin d'être jaloux si d'autres la parcourent avec plus de science et de fruit que je ne l'ai fait moi-même, j'aurai du moins montré le premier vers quel point de l'horizon se trouvaient les chemins inexplorés d'une civilisation plus certaine et mieux comprise.

Voilà, Monsieur, la seule gloire qui pourrait me revenir

un jour, pour avoir osé braver d'anciens préjugés fondés sur le matérialisme de quelques hommes de science. Quant aux critiques, je ne m'en plains que parce qu'elles nuisent au succès d'une idée que je crois féconde en heureuses conséquences.

Agréez, je vous prie, l'expression de ma gratitude et de mes sentiments les plus distingués.

A. de Frarière.

On voit, d'après cette lettre, que, loin de redouter les nouvelles recherches des savants, je me suis efforcé de les provoquer dans l'intérêt de la thèse que je soutiens ; même alors que par des investigations plus intelligentes que les miennes, ils parviendraient à m'enlever une grande partie du mérite auquel je pourrais avoir de justes droits.

Malheureusement cet appel n'a pas été entendu, ou, pour mieux dire, les hommes de science ont reculé devant une question toute psychologique; car le matérialisme qui perce dans toutes leurs œuvres, malgré leurs efforts pour le dissimuler, ne leur permettait pas de reconnaître une théorie fondée sur la présence d'une intelligence toute spirituelle, bien que servie par des organes matériels. En effet, selon leur définition de l'intelligence, elle ne serait que l'expression d'une organisation plus ou moins complète.

Je crois cependant avoir démontré que, quelle que soit l'imperfection de l'organisation corporelle de l'homme, son intelligence n'en est pas moins élevée de sa propre nature; seulement elle ne peut donner essor au merveilleux déploiement dont elle est sus-

ceptible, alors qu'elle dirige une organisation qui se rapproche autant que possible de la perfection primitive qu'elle possédait en sortant des mains du Créateur.

Ce que je viens de dire contredit sans doute l'opinion émise par M. Maury de l'Institut, qui, dans son dernier livre, *le Sommeil et les Rêves*, pose en principe que l'intelligence n'est, pour ainsi dire, que l'expansion des forces de l'organisation.

Lorsqu'il expose, par exemple, la question du libre arbitre, après avoir passé en revue les principaux systèmes qui cherchent à l'expliquer ou à le combattre, M. Maury n'ose pas se prononcer. Mais il admet comme positif que l'enfant et l'animal n'ont pas leur libre arbitre; ce qui revient à dire que l'un et l'autre n'agissent que sous des influences matérielles.

Quant à moi, je pense que l'enfant auquel on a défendu telle ou telle chose, et qui se laisse emporter par la curiosité ou la gourmandise, était parfaitement libre d'agir; et qu'en cédant aux suggestions mauvaises, il le fait dans la plénitude de sa volonté.

Il en est de même de l'animal appelé à choisir entre deux sentiments contraires. S'il se laisse dominer par la passion, ce n'est point qu'il ne soit pas libre de résister; mais chez lui, c'est bien plutôt entraînement irréfléchi ou volonté perverse.

Le moineau qui aura été pris au trébuchet se gardera bien de se faire attraper une autre fois, quelque pressé qu'il soit par la faim. Donc il y a libre arbitre de la part du petit oiseau.

Le chien, battu pour avoir pris un morceau de viande qu'on lui avait défendu de toucher, apprend à résister à la tentation. Or, s'il n'avait pas son libre

arbitre, il céderait toujours à la gourmandise ou à la faim. Si le chat ne sait pas se vaincre en pareille circonstance, c'est qu'il croit qu'en épiant le moment favorable il parviendra à s'enfuir. Il compte donc sur l'impunité, sur son habileté, et lorsqu'il a réussi, il sait si bien qu'il mérite un châtiment exemplaire, qu'il a grand soin de se tenir hors de portée. Ce n'est donc, de sa part, ni manque de réflexion, ni absence de libre arbitre, c'est une volonté perverse qui le pousse au mal, de son plein consentement.

On voit donc que le libre arbitre existe pour les animaux et les enfants aussi bien que pour l'homme, ayant toutefois égard à la faiblesse et à l'imperfection de leur organisation.

Je trouve même que l'éducation dont le chien est susceptible, et ce que je dis du chien peut s'appliquer à d'autres animaux, offre un exemple frappant, non-seulement d'une vive intelligence, d'une puissance de raisonnement et même d'une apparence de libre arbitre réellement prodigieuse; mais pour asseoir un jugement équitable sur une question aussi délicate, il faut se rappeler que, n'ayant pas le *don de la parole*, selon la définition que j'en ai donnée précédemment, les animaux doivent posséder des qualités capables de compenser la privation de cette faculté, merveilleux attribut de l'homme, autrement il ne serait pas possible de comprendre comment ils parviennent à saisir la pensée de leur maître, à exécuter ses commandements, presque toujours contraires aux entraînements de leur propre instinct.

Que de choses ne parvient-on pas à leur enseigner qui exigent une force de conception qui dépasse celle dont bien des hommes sont capables!...

On voit que je ne partage pas du tout les idées de M. Maury sur l'intelligence des animaux en général; je ne puis non plus admettre avec lui que l'intelligence humaine *n'est qu'une fonction du cerveau : fonction d'un ordre spécial, plus élevé sans doute que les fonctions purement physiques, mais fonction réelle.*

Il est vrai que, pour atténuer cette opinion entièrement matérialiste, M. Maury dit dans une note en forme de justification :

« Je ne parle, bien entendu, ici que de notre « existence en ce monde et non des conditions qui « peuvent lui être attribuées par Dieu dans la vie « future. Je ne prétends pas nier l'action de l'âme; « mais je ferai remarquer que cette action est tou- « jours étroitement liée au jeu de l'organisme. »

C'est en vain que le savant membre de l'Institut essaye de se défendre; la pensée matérialiste est trop peu voilée pour qu'elle ne soit pas toujours visible dans tout le cours de son ouvrage.

C'est cette pensée qui lui fait rattacher tous les rêves à des souvenirs plus ou moins effacés, ce qui n'est pas exact. Mais cet auteur a généralisé, pour la défense de son système, des observations qui lui sont particulières, sans nul souci des milliers de faits qui contredisent formellement sa manière de voir sur ce sujet.

Sans toucher à la question des rêves prophétiques, des avertissements reçus en songe, et autres faits de cette nature, je dirai simplement que les visions, les tableaux, les scènes qui se présentent à nous pendant le sommeil sont de véritables créations. Il est vrai que très-souvent ces visions ne sont que la

reproduction de ce que nous avons vu précédemment; mais cette reproduction n'est presque jamais identique, et cependant il n'y a pas confusion, comme cela devrait être, si tout cela n'était que pure reproduction.

Or, toute création dénote une certaine puissance: une intelligence que la matière n'a jamais possédée; car, quelque bizarres que soient les rêves dont nous conservons la mémoire, il y a àutre chose encore qu'un mélange confus d'objets, comme eela serait si un ordre quelconque ne présidait à leur formation. Si M. Maury s'était donné la peine d'analyser la valeur d'une création imaginaire, il n'aurait pas écrit ces lignes :

« Le cerveau fait, pour ainsi dire, automatique-« ment (pendant le sommeil) ce que l'esprit avait « d'abord fait librement et avec conscience. »

Car le cerveau ne saurait avoir aucune puissance créatrice, et je le répète, les songes et les rêves, même ceux qui nous représentent des faits étranges et incohérents ne sont pas tellement confus qu'on ne puisse y reconnaître une puissance que la matière ne possède point. Que dire donc de ceux qui nous offrent des lieux totalement inconnus, des paysages admirables, des scènes merveilleuses, des actions auxquelles nous assistons comme à un spectacle, et dont l'impromptu nous jette dans l'admiration!

M. Maury cite à l'appui de sa théorie une multitude d'anecdotes, dont la plupart le concernent particulièrement. Puisant dans ses propres souvenirs, il essaye de démontrer que les rêves ne sont absolument que des réminiscences de choses vues et entendues à une époque plus ou moins éloignée. L'éminent membre de

l'Institut n'aurait peut-être pas dû formuler un jugement aussi péremptoire sur des expériences faites sur lui-même.

A mon sens, cette méthode n'est nullement certaine, et les conclusions qu'il tire d'observations faites dans de telles conditions ne prouvent rien en faveur de sa thèse. On pourrait seulement en tirer cette conséquence, que M. Maury a une forte propension à reproduire dans ses songes les événements qui l'ont frappé étant éveillé.

C'est en généralisant les faits, en les analysant, non pas à un point de vue particulier, mais dans leur ensemble, en cherchant ses exemples ailleurs que dans ses propres souvenirs, que M. Maury serait parvenu à convaincre ses lecteurs.

Il est vrai qu'alors ses conclusions n'eussent certainement pas été les mêmes, ce qui aurait détruit sa théorie de fond en comble; mais, comme c'était l'unique moyen de se rapprocher de la vérité, il est à regretter qu'il ait négligé de recourir à des expériences dont sa mémoire n'aurait pas fait tous les frais.

Je pourrais opposer sur le même sujet un grand nombre d'observations qui me sont personnelles; car, sans attacher aux rêves une importance que la raison repousse, il en est qui laissent d'ineffaçables souvenirs et qu'on ne saurait en aucun cas attribuer à de simples réminiscences.

Or, comme M. Maury n'a pas hésité à raconter les siens dans un but tout scientifique il est vrai, il me sera sans doute permis, dans le même but, d'en retracer un ici, qui est bien loin d'être une réminiscence du passé.

A l'époque où je fis ce songe, j'étais à peine âgé de

quatre ans. Mes parents habitaient alors une fort belle terre et vivaient assez grandement, car je me souviens qu'il y avait à la maison dix à douze domestiques, de très-beaux chevaux et d'élégantes voitures. Mon père avait un jardinier fort habile, et les étrangers qui traversaient la contrée ne manquaient pas de visiter les serres remplies de plantes rares et d'arbustes précieux.

Je signale ces circonstances, afin de démontrer que rien dans notre existence ne devait rappeler à un enfant de mon âge les idées de misère, d'abandon et de vieillesse qui se présentèrent dans mon rêve. Mes parents étaient dans la force de l'âge, entourés de l'estime et de la considération de tous ceux qui venaient à X...; je ne les avais jamais vus malades ni souffrants, et je ne pense pas avoir été avant cette époque auprès du lit d'un mourant, ni d'avoir rien vu qui fût de nature à me frapper l'imagination.

Je ne me faisais même aucune idée de la mort, ma mère évitant avec soin tout ce qui aurait pu faire naître en moi de pénibles sensations.

Or voici le rêve étrange que j'eus à cette époque de la vie, où d'ordinaire on fait des songes *couleur de rose*.

Je me voyais dans un endroit désert, où tout inspirait la tristesse et la mélancolie. De vieux arbres ombrageaient une rangée de cabanes basses, sombres, d'un aspect funeste.

Cependant je n'étais pas seul, un inconnu se trouvait à côté de moi, il me tenait par la main comme s'il eût été mon guide dans ce lieu désolé. J'ai pour ainsi dire un souvenir confus de sa beauté, il était presque transparent, et je l'aurais pris pour mon ange

gardien s'il eût eu des ailes, car c'est l'image sous laquelle on représente ce guide aux yeux des enfants.

Tout à coup je vis sortir d'une des cabanes un homme pauvrement vêtu et tout courbé par l'âge. Pendant que je regardais plein d'effroi ce pauvre homme qui s'avançait péniblement de mon côté, une femme sortit de la même case ; elle n'était pas mieux vêtue que l'homme, et se tenait aussi comme ployée en deux. Tous les deux marchaient lentement, et lorsqu'ils passèrent devant moi, ils levèrent la tête et me firent un signe d'adieu, puis disparurent comme une vision.

Il me serait impossible de redire avec quelle vive douleur, quel sentiment d'épouvante instinctive je reconnus dans ces deux vieilles gens mon père et ma mère.

Ce fut pendant ce moment d'horreur, d'angoisse inexprimable, que mon conducteur me dit :

« Quand tu verras ton père et ta mère marcher ainsi courbés, souviens-toi qu'ils vont mourir. »

Je me réveillai subitement en criant de toutes mes forces ; et, comme je couchais dans un petit lit près de celui où reposaient mon père et ma mère, ils se levèrent, me prirent dans leurs bras, me couvrirent de tendres baisers, sans parvenir de longtemps à me faire taire. Lorsque je fus en état de parler, que mes sanglots furent un peu calmés, je racontai mon rêve, non sans verser encore d'abondantes larmes.

Mes parents s'efforcèrent de me consoler ; mais l'impression avait été si forte, que durant toute cette longue journée je me sentis plus disposé à pleurer qu'à jouer.

On parla longtemps de ce rêve dans la maison ; les

domestiques eux-mêmes me le firent répéter; puis on finit par n'y plus penser, et moi de même.

Près de vingt années s'écoulèrent; années pleines d'événements, qui changèrent entièrement ma destinée. Rien, pendant ce long espace de temps, ne devait me rappeler le pénible songe du petit garçon. Il est vrai que mes parents avaient perdu tout ce qu'ils possédaient; cependant, grâce à l'éducation qu'ils avaient reçue, ils ne se trouvaient pas dans la misère, et leur santé s'était conservée assez bonne. Ce n'était donc que lorsqu'on parlait de songes que celui que j'avais fait dans mon enfance me revenait en mémoire, mais je n'y attachais nulle importance.

Un matin, de bonne heure, comme j'étais à mon piano, la porte, qui donnait de la chambre de mon père dans la salle à manger s'ouvrit doucement, et je vis mon père qui, étant encore en chemise, s'avançait tout courbé; en me voyant, il leva la tête péniblement, et me dit : « J'ai bien soif, je ne voulais pas te déranger. »

Cette vue me fit un effet terrible; je courus vers lui, le suppliant de retourner au lit, et pendant que je l'y reconduisais, je lui demandai pourquoi il se tenait ainsi courbé?

« Je ne sais, me répondit-il, mais il m'est impossible de marcher autrement. »

Comme mon père se portait bien la veille, ma mère et ma sœur ne s'effrayèrent pas trop de ce que j'avais vu. Cependant, ayant rapporté à cette dernière l'émotion extrême que j'avais éprouvée par suite du souvenir fatal de mon rêve, ma sœur envoya de suite un mot à mon frère, le priant de ramener un médecin avec lui...

Dès le lendemain, M. Récamier déclarait mon père en danger de mort, et, en effet, il ne se releva pas de cette maladie si imprévue. Peu de temps après nous eûmes la douleur de le perdre.

Seize années s'écoulèrent depuis lors, années d'épreuves et de deuils.

Demeuré seul avec ma mère, je ne pensais plus à ce maudit rêve, lorsque les mêmes circonstances qui avaient amené la mort de mon père se représentèrent de nouveau. Je vis ma pauvre mère, qui d'ordinaire se tenait aussi droite que son âge le permettait, entrer dans la chambre où je me trouvais, toute courbée et comme ployée en deux.

Elle venait, contre son habitude, appuyée sur le bras de la bonne, achever sa toilette près de moi. J'étais précisément occupé en ce moment à corriger la dernière épreuve de mon premier ouvrage sur les abeilles, que publiait la librairie agricole de la Maison rustique.

Il est inutile de rapporter ici combien cette vue m'affecta. Ce rêve, ce malheureux rêve dont le souvenir seul me glaçait le sang, se réalisait une seconde fois.

Cependant, ma pauvre mère eut encore, avant de mourir, la *satisfaction de voir le premier livre écrit par son fils.*

Puisse-t-il t'aider à sortir de la position où je te laisse, me dit-elle, en essayant de prendre le volume que j'avais déposé sur son lit.

Le soir même, elle s'endormait pour ne plus se réveiller dans ce monde.

Si M. Maury veut bien se reporter à l'âge que j'avais lorsque je fis ce funeste rêve, et aux circonstances particulières qui s'opposent à ce qu'on le place

au nombre des réminiscences, il rétractera ce qu'il a trop légèrement avancé, guidé par ses expériences personnelles, car rien ne justifie sa théorie des rêves. Il est donc complétement dans l'erreur, lorsqu'il dit :

« Cette intelligence que nous déployons en songe,
« et qui est dépensée à exécuter des actes imaginaires,
« nous la devons à la vie intellectuelle de la veille. »

Car le rêve que je viens de raconter très-fidèlement, *aucun précédent de la veille* n'a pu le faire naître. Et comme je pourrais en citer d'autres tout aussi concluants, mais qui ne datent pas d'aussi loin, je ne crois pas, en ce qui me concerne, que la théorie imaginée par M. Maury soit aucunement fondée.

Je le répète encore, l'âme de l'enfant ne diffère de celle de l'homme que parce qu'elle ne dispose pas d'une organisation capable de lui permettre de manifester sa puissance, comme elle le fera plus tard.

Mais pendant son séjour dans le sein maternel elle peut, elle doit participer aux impressions qu'éprouve la mère ; car elle ne saurait être fixée dans une case particulière du cerveau, comme le pensent ceux qui veulent bien admettre que l'homme soit dirigé par autre chose qu'une combinaison toute matérielle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

